

INFORMATION TO USERS

This reproduction was made from a copy of a document sent to us for microfilming. While the most advanced technology has been used to photograph and reproduce this document, the quality of the reproduction is heavily dependent upon the quality of the material submitted.

The following explanation of techniques is provided to help clarify markings or notations which may appear on this reproduction.

1. The sign or "target" for pages apparently lacking from the document photographed is "Missing Page(s)". If it was possible to obtain the missing page(s) or section, they are spliced into the film along with adjacent pages. This may have necessitated cutting through an image and duplicating adjacent pages to assure complete continuity.
2. When an image on the film is obliterated with a round black mark, it is an indication of either blurred copy because of movement during exposure, duplicate copy, or copyrighted materials that should not have been filmed. For blurred pages, a good image of the page can be found in the adjacent frame. If copyrighted materials were deleted, a target note will appear listing the pages in the adjacent frame.
3. When a map, drawing or chart, etc., is part of the material being photographed, a definite method of "sectioning" the material has been followed. It is customary to begin filming at the upper left hand corner of a large sheet and to continue from left to right in equal sections with small overlaps. If necessary, sectioning is continued again—beginning below the first row and continuing on until complete.
4. For illustrations that cannot be satisfactorily reproduced by xerographic means, photographic prints can be purchased at additional cost and inserted into your xerographic copy. These prints are available upon request from the Dissertations Customer Services Department.
5. Some pages in any document may have indistinct print. In all cases the best available copy has been filmed.

**University
Microfilms
International**

300 N. Zeeb Road
Ann Arbor, MI 48106

Antoine, Manfred Auguste

CRIME ET CHATIMENT DANS LE THEATRE DE RACINE. (FRENCH
TEXT)

City University of New York

PH.D. 1982.

University
Microfilms
International 300 N. Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106

Copyright 1982

by

Antoine, Manfred Auguste

All Rights Reserved

CRIME ET CHATIMENT DANS LE THEATRE DE RACINE

by

MANFRED ANTOINE

A dissertation submitted to the Graduate Faculty
in French in partial fulfillment of the requirements
for the degree of Doctor of Philosophy, The City
University of New York.

1982

Copyright by
Manfred Antoine
1982

Abstract

Notre essai est une explication textuelle du point de vue mystique. Elle pourrait tout aussi bien s'intituler: La loi du Karma dans le théâtre de Racine.

Dans notre tentative, l'homme racinien n'est nullement situé dans un univers sans providence, voué à une fatalité janseniste. Il est par contre l'artisan de son destin, responsable de ses propres fautes et souvent répond de celles commises par ses ascendants. Ainsi, il n'est de fatal que le salaire de la faute commise dans un monde régi par une justice immanente. Nul n'est puni sans raison. Vertueux ou criminel, chacun a sa part de bonheur ou de malheur justifiée par la réponse au "pourquoi" des choses. La cause révélée passe du subconscient au conscient finalement éveillé avant que le châtement acquis à titre personnel ou dévolu par solidarité familiale ne soit infligé.

Pour la commodité de l'étude, nous avons relevé les fautes, crimes et vices combattus par Racine, montré que châtier le crime, enseigner la vertu constitue le but qu'il se propose d'atteindre en écrivant une tragédie. Pour y parvenir, nous avons soutenu que Racine s'astreint à une méthode: il établit l'existence d'une faute antérieurement commise, en fait l'instruction et la juste part des responsabilités divines et humaines, selon une relation de cause à effet. Malgré la variété de sujets et la diversité de sources, le processus menant au dénouement de destinées reste invariable: 1° l'antériorité, 2° la responsabilité personnelle ou familiale liée à la notion de la culpabilité, 3° l'éveil de la conscience qui a soudain reconnu que: tout-a-une-raison, 4° la

morale. Tels sont, à notre avis, les éléments constitutifs du substrat racinien évoqués par la conscience objective éclairée par le subconscient mémoire de l'âme jetée dans le corps, selon Pascal (Pensées 233), où elle trouve nombre, temps, dimensions.

Aussi, avons-nous proposé en conclusion, à partir de ces données, une théorie et pratique de critique mystique.

Remerciements

Il y a des manières d'obliger difficiles à soutenir. Elles sont si aimables, si enthousiastes qu'elles contraignent: l'excellence du professeur Alex Szogyi, ses justes et utiles critiques et suggestions appuyées de sa solidité de jugement dans la conduite et l'écriture de cette thèse, me convertissent en actions de grâces. De mots, pour exprimer ma gratitude, je n'en ai point trouvés de proportionnés à son mérite.

Je remercie bien mes lecteurs: les professeurs J. Robert Loy et Henri Hornick pour leurs judicieuses remarques, leur encouragement et leurs conseils imprégnés de désintéressement et aussi l'inoubliable professeur Henri Peyre.

Ma profonde gratitude va à tous les membres de ma famille pour leur sens de sacrifice et leur montre de compréhension. Elle s'étend à mes amis: Walther Guerrier, Eddy Mésidor, Manfred Antoine fils et Yanick Guercy dont la bienveillante attention m'a été si précieuse et si utile.

Certes, l'une de mes plus grandes dettes est d'ordre philosophique: les lumineuses leçons des regrettés Maîtres Philippe de Lyon, Lobsang Rampa et, bien sûr, le précieux enseignement de l'Ordre Rosicrucien A.M.O.R.C. à qui je dédie humblement mes timides démarches sur Racine.

Puisse l'émérite Professeur Alex Szogyi, Le Graduate School and University Center, mes distingués lecteurs, mes amis et ma famille accepter à partager le privilège de l'A.M.O.R.C., à titre, de modeste contribution littéraire et philosophique à côté du bilan honorable des travaux sur Racine.

M.A.

Table des Matières

Introduction

I^{er} Chapitre: La loi du Karma dans La Thébaïde

- a) acception ou renonciation
- b) la notion de Dieu
- c) la mort: le choix tragique
- d) l'enchaînement des causes:
 - 1 la responsabilité - Fortune - le géno-texte
 - 2 le sang - l'hérédité
- e) La Thébaïde: son évolution dans le théâtre de Racine

II^e Chapitre: A. La glorification de la vertu dans Alexandre Le Grand.

B. La rançon du crime dans Andromaque.

III^e Chapitre: Le choc en retour dans Britannicus et Bérénice.

- A. Britannicus: Image de la proie et l'ombre.
- B. Bérénice: Tragédie de l'adieu.

IV^e Chapitre: Le substrat racinien

- A. Dissimulation et vérité dans Bajazet.
- B. Dissimulation et vérité dans Mithridate.
- C. Iphigénie: le substratum.
- D. Phèdre: le substratum.

V^e Chapitre: Dieu dans Esther et Athalie

Conclusion: Théorie et pratique de Critique Mystique

Liste de figures

	<u>Page</u>
1. L'Univers racinien , , , , , , , , , , .	25
2. La toile d'araignée , , , , , , , , , , .	33
3. Ensemble harmonique des deuxièmes scènes (<u>La Thébaine</u>)	44
4. Crime et Châtiment: représentation triangulaire	50
5. La notion de la rivalité	72
6. La dualité de conscience	235

Introduction

Dans "Réflexions sur la critique", André Suarès soutient que "l'honneur du critique est de comprendre. Mais il ne comprend pas assez s'il ne comprend que ses propres idées. Pour comprendre, il faut être libre. Et d'abord, être libre de soi ... Son talent est de faire comprendre ce qu'il a compris."¹ Pourtant, tout critique a son système propre, son "moi" qui le distingue d'autrui; et c'est le même moi qui questionne, comprend, analyse, explique. Cette opération rend difficile l'oeuvre critique. D'autant plus que chacun a sa philosophie, sa nature propre, son schéma, ses principes, sa vision de l'univers: Bourget combat la critique dogmatique, Brunetière dénonce la critique impressioniste, Lanson signale les dangers de la méthode biographique, Péguy s'érige contre la critique scientifique. Plus près de nous, Blanchot fait ressortir l'ambiguïté de l'entreprise littéraire. Pommier met en relief l'utilité de la recherche des sources, Cornu établit les principes de la critique marxiste. Autant de systèmes que d'approches-, de polémiques que d'études critiques - de mises au point que d'analyses qui, souvent, déconcertent l'auteur, transforment l'oeuvre "où ils sont et où il n'est pas." Mais, quid de l'auteur-créateur et surtout de sa propre vision du monde, essentielle à l'interprétation du texte? Ne faudrait-il pas, au préalable, déterminer la philosophie qui, comme un courant interne, circule à travers l'oeuvre, la vivifie, lie une partie à l'autre comme un fil intérieur et éclaire les repères fondamentaux de l'oeuvre, avant de la soumettre à toute tentative critique?

Or, une oeuvre est née, on se la partage. Son autopsie met en relief ses menus détails, souvent de nature à déconcerter l'auteur ou à mettre l'oeuvre en pleine lumière. Pourtant, à l'époque de la gestation, probablement, l'auteur ne se souciait point de ce qu'en dirait la critique marxiste ou la psychocritique, préoccupé plutôt de prévoir, ordonner, surmonter les difficultés inhérentes au sujet. De même que tout critique, l'auteur a sa philosophie; c'est par ce creuset que passent les données perçues pour avoir droit de cité: c'est le courant interne qui relie l'auteur au créateur "cette partie de lui échappée" aurait dit Valéry. On objecterait à loisir que Racine s'adresse à un public spécifique, à une époque donnée. Mais l'oeuvre est si riche qu'elle intéresse les chercheurs de tous les temps, suscite les jugements les plus divers et même l'application de différentes méthodes critiques, renverse des tabous, ébranle ou éveille des doctrines et des idéologies. Racine, comme l'a fait remarquer Barthes, est sujet à toutes les tentatives critiques: "sociologique avec Lucien Goldmann, biographique avec Jean Pommier et Raymond Picard, psychologiques avec Georges Poulet et Jean Starobinski, psychanalytique avec Charles Mauron ... tous les langages nouveaux du siècle sont convergés sur lui ... grâce à son art inégalé de la disponibilité",³ peut-être cette disponibilité contre laquelle s'érige Julien Benda dans La France Byzantine, et qui laisse aux exégètes l'impression d'une oeuvre à peine débrouillée.

De La Thébaïde à Athalie, il y a toujours absent ou présent, un père, un empereur ou un roi, maître des vies et des biens, égaré par l'amour ou le trône, entouré d'êtres furieux, de femmes jalouses, de frères ennemis, ou d'un empoisonneur, s'il ne s'agit pas d'une mère

dénaturée, ou d'un père sadique qui va immoler sa fille pour régner, un ministre qui jaloux de son pouvoir, prépare l'extermination d'une race. Partout, des traîtres et des fous trament dans l'ombre des complots contre l'innocence. Aux cris de détresse succèdent des cris de rage. Aux échecs piteux, succèdent des malédictions proférées dans des moments de suprême lucidité, avant que la mort ne dénoue le drame. Voilà l'atmosphère dans laquelle se développe un sujet en apparence si simple, rendu complexe par des intérêts contradictoires. Dès l'entrée en scène, les chances de salut sont, sinon à tout jamais compromises (Oreste, Eriphile), du moins acquises selon ses mérites (Alexandre, Andromaque, Esther) compte tenu des restitutions inéluctables d'ordre familial, dans un univers où le repentir ne libère point, et où l'innocence ne supprime guère les servitudes de la condition humaine. Ainsi, l'essence du sujet racinien réside dans un acte antérieur au drame et source de contradictions et d'erreurs. Cet acte, bon ou mauvais, engendre dans l'univers racinien un "fiat" qui ramène le moment venu sur son auteur ou sur ses descendants le bien ou le mal dont il fut la manifestation, selon une justice immanente à l'ordre racinien. L'homme responsable est par le fait même assujéti à la faute commise dont les conséquences sont malheureusement attribuées à une fatalité aveugle, liée à un univers dit sans providence. Or, le monde racinien est régi par une loi stricte: celle de la sujétion à l'enchaînement des causes ou la loi du Karma et gouverné par une justice immuable, ce qui implique une vision mystique du monde. Telle nous paraît être, la philosophie qui se dégage du théâtre racinien.

En effet, rien n'arrive à personne qu'il ne l'ait mérité à titre

personnel ou par privilege familial, même quand objectivement, l'intérêt principal est l'amour, l'ambition politique ou l'amour-propre. D'ailleurs, il n'en saurait être autrement, puisque l'homme racinien porte en lui "la forme entière de l'humaine condition." Châtier le crime et le vice, enseigner la vertu, tel est le but à atteindre dans le cadre restreint d'une salle du palais à Thèbes (La Thébaïde), sur les bords de l'Hydaspe dans le camp de Taxile (Alexandre Le Grand), une salle du palais de Pyrrhus à Buthrote (Andromaque), une chambre du palais de Néron à Rome (Britannicus), un cabinet entre l'appartement de Titus et celui de Bérénice, dans le sérail du Grand Seigneur à Byzance (Bajazet), à Nymphée (Mithridate), dans la tente d'Agamemnon (Iphigénie), à Trézène (Phèdre), dans le palais d'Assuérus (Esther), ou dans un vestibule de l'appartement du grand-prêtre (Athalie).

Dans ce cadre restreint se developpe un drame humain créé de "rien". Mais ce "rien" s'entend surtout d'un sujet simple soutenu de la violence des passions et des sentiments, des intérêts et de la raison d'état. Simple, mais problématique, puisque cette simplicité, apparente, requiert une solution immédiate de vie ou de mort. Il convient d'écarter le brillant appareil mythologique dont il est souvent paré pour laisser ressortir le poème moral de la juste mesure des responsabilités divines et humaines.

En effet, le trône dans La Thébaïde n'est qu'un alibi et la haine un élément illusoire dont la cause est d'un autre ordre. Antigone est douée de savoir:

Fille d'OEdepe, il faut que je meure pour lui.

11, 11, 406

C'est l'éveil d'une conscience qui a reconnu que tout-a-une-raison.

La guerre dans Alexandre Le Grand ressort d'une cause plus subtile, sinon d'un ordre plus élevé, eu égard au pouvoir de la pensée. C'est du moins l'aveu de Porus:

Avant qu'il me cherchât, un orgueil inquiet

M'avait rendu son ennemi secret ...

Je l'attirais ici par des vœux si puissants.

1, 11, 239-243

Dans Andromaque, sur le fils, les Grecs persécutent le père, étrange et complexe situation où l'accent est mis sur le sens et la portée des actes dans le temps. Dans Britannicus, la filiation est établie; le fils a hérité du père: l'orgueil, l'humeur triste et sauvage, et de la mère: la fierté et l'ambition. La mère, elle-même s'est reconnue criminelle et responsable des crimes de son obligé. Sans doute que "malgré lui, malgré elle, Titus renvoya Bérénice." C'est prévisible, logique, puisque la loi romaine interdit son union avec une princesse étrangère. Cette raison est nécessaire et suffisante aux rationalistes. Mais l'univers racinien ne répond pas à un ordre cartésien pur et simple. L'on y fait souvent appel à une justice immanente. Le langage racinien en témoigne et le message dépouillé d'ornement, un mot à la césure est rigoureusement borné à sa mission de signifier:

Voici le temps, Seigneur, où vous devez attendre

Le fruit de tant de sang qu'ils vous ont vu répandre.

1, 111, 115-116

Ainsi Arsace a calmé les soucis de son Seigneur: condamnation simulée ou insinuation du choc en retour, car il faut que tout se paye. Nul ne peut échapper, dans cet univers, à une destinée dont on a été l'artisan ou l'élus par solidarité familiale. Cependant, on est frappé par la peinture des grandes ambitions politiques, de l'amour-passion, du despotisme des dieux païens, de l'homme livré à lui-même, aux prises avec une

fatalité aveugle sous les traits de Fortune, Jupiter, Neptune, Vénus ou Diane, quand Rome n'est pas elle-même la déesse ou César le destin; s'agit-il de déterminer le sujet d'une tragédie, antique, juive ou byzantine. L'espace restreint est invariable. Ce lieu, une fois franchi, ne laisse qu'une possibilité de fuite: la mort physique ou morale, le salaire du crime ou de la faute. On s'y trouve prisonnier d'une force invisible tantôt définie, tantôt indéfinie, vague ou représentative comme les muets dans Bajazet. Ce lieu tragique: la scène, ce cabinet, où s'agitent les passions et les coeurs, destiné aux restitutions inéluctables, est l'image du coeur humain, la conscience projetée sur le plan matériel. Ainsi, sur la scène, dans les dialogues entre amants ou adversaires, amis ou ennemis, le coeur humain se montre dans toute sa petitesse et toute sa grandeur. La cause d'une plainte, d'une offense ou d'une menace de mort est révélée. La haine ou la vengeance n'est point un sentiment gratuit; de même que le plus hideux déchaînement, les inimitiés découlent d'une cause profonde échappée aux servitudes spatio-temporelles. Un mot ou une affirmation suffit à montrer que les âmes gardent toujours les traces des mauvaises actions qui vicient les relations humaines:

C'est à nous à payer pour les crimes des nôtres.

La Thébaïde 11, 11, 423

D'illustre lignée et chargé de la criminalité de ses aïeux, l'homme racinien donne un sens mystique au problème de la responsabilité morale. En fait, Racine met en scène des fils vertueux ou maudits en guise de leurs célèbres ancêtres: Éleocle, Polynice et Antigone plutôt que Laïus et OEdipe; Agrippine et Néron, Junie et Britannicus au lieu de Germanicus et Domitius, Claude et Messaline, Auguste et les César; Titus plutôt que Vespasien; Clytemnestre, Agamemnon,

Iphigénie et Eriphile, au lieu de Tyndare, Atrée, fameux, par sa haine contre son frère Thyeste, et Hélène. Phèdre, Joas et Athalie en guise de Pasiphaé, David et Jézabel. Une fille de Lévi dira avec justesse, après Antigone, au nom de tous les infortunés du monde racinien:

Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,

Et nous portons la peine de leurs crimes.

Esther IV, 334-335

Ce monde n'est point anarchique, encore moins régi par une fatalité aveugle. Le destin y apparaît sous toutes les formes: Fortune dans La Thébaïde, Jupiter ou Bacchus dans Alexandre Le Grand, Neptune dans Iphigénie et Phèdre, expressions évidentes d'un esprit vivant engendré par la faute commise. Dès le crime, le châtement est en principe acquis. Il y a relation de cause à effet. Cette démarche reste constante, essentielle, de La Thébaïde à Athalie. Le rideau se lève sur un problème insoluble, amassé, tendu à éclater. Insoluble, à cause d'une faute commise dans le temps: il y a antériorité, source de contradiction interne, donc point de compromis. Cette faute n'est jamais réparable. Elle s'installe dans le passé, suit son auteur comme son ombre et devient une cause libre échappée au contrôle du monde sensible. Ainsi s'explique l'impuissance radicale de l'homme racinien en face de la faute commise conditionnée par l'irréversibilité du temps. L'antériorité constitue un élément essentiel du substrat racinien. Un second élément tout aussi important, lié au premier, est le sentiment de culpabilité. La mauvaise conscience ne quitte plus l'homme racinien contraint d'assumer la responsabilité de sa faute. Il est jugé, accusé, si sa confession n'est pas délibérée. Ainsi, il aura reconnu la cause de ses malheurs, que tout-a-une-raison: c'est l'éveil de la conscience, un troisième élément du substrat racinien. Il arrive que le coupable se donne la

mort ne pouvant supporter le déshonneur, ou simplement en raison du désespoir qui remplit l'âme de son venin, quand il n'a pas été livré à la vindicte publique. Souvent, il se condamne sans appel, aspire au châtement et l'acceuille, dans certains cas, comme une délivrance. Tels sont les quatre éléments auxquels s'ajoute l'enseignement moral explicite ou disséminé dans le texte. Voilà pourquoi l'on peut assumer que La Thébaine porte en germe tout le théâtre de Racine. Alexandre Le Grand, Andromaque, Britannicus, Bérénice ont coulé de source. Ne peut-on pas dire autant de l'ensemble de l'oeuvre?

Notre lecture du théâtre de Racine riche de toutes les philosophies qu'il suggère, est fait à la lumière de la doctrine mystique soucieuse de donner à l'homme une compréhension et une conscience intimes de sa nature psychique et de la cause première de toutes choses. L'homme racinien en butte aux difficultés inhérentes à son rang politique et social, réagit tantôt volontairement en fonction de ses intérêts, tantôt inconsciemment en dépit des lois et des conventions sociales. Soumis à des forces inaccessibles à la raison humaine, il se rend compte de la dualité de l'être et découvre en lui une forme de conscience échappée au contrôle de la raison et qui dirige ses actions involontaires. Il trouve au fond de lui-même une explication à ses malheurs, établit la relation de cause à effet: expression de la loi du Karma d'origine orientale et connu dans les religions de l'Inde, c'est-à-dire la loi cosmique de justice universelle par laquelle nous recevons en compensation de nos actions, des réactions de même nature.

Ainsi, notre objectif est de dégager de tragédie en tragédie, les thèmes permanents liés à la loi du Karma et à la dualité de conscience et d'intellect en l'homme: 1. la notion de responsabilité liée à celle

de la culpabilité _2. l'éveil de la conscience qui a reconnu que tout-
a-une-raison et c'est par là que l'homme racinien diffère de l'homme
absurde qui a reconnu que tout-est-sans-raison ⁴_3. la morale _4
l'antériorité de la faute commise qui peut être personnelle ou un hérita-
ge familial. Cette faute ou cet acte "engendre, dans le plan central
de l'univers, un esprit vivant; il ramène donc fatalement sur son auteur
ou sur ses descendants le bien ou le mal dont il fut la manifestation"⁵...
Cet "esprit vivant", nous l'appelons le Hic racinien pour la commodité
de l'étude, est la source de contradiction interne qui constitue l'essence
du théâtre de Racine et qui rend le châtiement inéluctable ou fatal.

1. Roger Fayolle, La Critique, Paris, A Colin 1966, p. 329.
2. Ibidem, p. 347
3. Roland Barthes, Sur Racine, Paris, Editions du Seuil, 1963, p. 10.
4. Pierre-Henri Simon, L'homme en procès, Paris, Editions Payot, 1968, p. 104
5. Edmond Bertholet, La Réincarnation d'après le maître Philippe de Lyon, Lausanne, Editions Rosicruciennes, 1960, p. 28.

1^{er} Chapitre

I La loi du Karma dans La Thébaidé

- a) acceptation ou renonciation
- b) la notion de Dieu dans La Thébaidé
- c) la mort: le choix tragique
- d) l'enchaînement des causes:
 - 1 la responsabilité - Fortune - le génio-texte
 - 2 le sang - l'hérédité
- e) La Thébaidé: son évolution dans le théâtre de Racine

La Thébaidé

Crimes; Vices

- a) Abandon d'OEdipe sur
le mont Cithéron
- b) Inceste
- c) ambition politique
de Créon

Châtiments

- Exil de Polynice
- guerre
- suicide de: Ménécée, Jo-
caste, Antigone
- duel: Polynice - Etéocle

Dans L'INCONSCIENT dans La VIE et L'OEUVRE de Racine, Mauron tente d'étudier l'auteur par rapport à lui-même; il questionne les oeuvres en toute humilité pour fonder une psychocritique proprement littéraire. Pour lui, la structure psychique de l'auteur détermine son oeuvre, dans une certaine mesure. Le problème revient alors à deviner la psyché du créateur, se mettre en quête des thèmes obsédants, étudier leurs variations, relever les étrangetés, bizarreries, ambivalences, symboles oniriques, faire ressortir le thème structurel qui relie les oeuvres et les confond en une seule. Comme il le prétend, la structure psychique de Racine a été fixée dès l'enfance. Il fera donc appel à certains faits biographiques pour vérifier les résultats de son enquête. Pourtant, un biologiste dirait que la psyché est fixée dès la conception et un mystique suggérerait qu'elle la précède. Ainsi, il paraît gênant, malgré la profondeur de ses recherches, d'applaudir sans réserve à son analyse.

Son "Schéma de Racine"¹ est muet sur La Thébaïde et Alexandre. Or l'oeuvre la plus rapprochée de l'enfance de Racine est sans conteste La Thébaïde. Mauron y reviendra comme par rétrospection, car elle ne paraît pas être réductible à une simple formule. Il se contente de signaler la cassure entre l'auteur et sa famille, une certaine guerre interne avec son passé pour dévoiler

les traits structurels qui peuvent s'accorder avec le sujet de La Thébaïde ... Alors, il ne lui restait qu'à couler sa propre agressivité dans la guerre fratricide, son espoir dans Antigone, sa fatalité dans Jocaste, son conflit des générations dans la structure même de la pièce.²

Or, on est tenté de penser autrement quand on lit l'histoire de La Thébaïde dans La Carrière de Jean Racine par Raymond Picard,³

une étude savante de la biographie racinienne qui présente l'auteur comme un ambitieux.

Selon Mauron, "les deux frères sont animés par une haine implacable. Cette fureur forme le thème de la pièce,"⁴ nonobstant cet aveu d'Antigone:

"Fille d'OEdipe, il faut que je meure pour lui."
11, 11, 406

Certes les deux frères se haïssent, ce qui est la conséquence fatale d'une faute, sa matérialisation. Dans son analyse, Mauron distingue deux groupes de personnages:

a) Polynice - Hémon - Antigone:

Les deux amis sont jeunes et se ressemblent en bien des points.

Mais ajouter qu'ils sont "les deux aspects agressifs et amoureux d'un même personnage",⁵ soulève des interrogations. Seraient-ils des produits de l'inconscient de Racine, ou, Hémon serait-il le double de Polynice? N'aurait-il pas sa propre personnalité? Est-il fils d'OEdipe ou de Créon? Ce trio ne forme qu'un seul couple et peut-être un seul moi, répond Mauron. Ce qui explique que les personnages n'ont pas d'existence propre et que leurs caractères ne sont point définis.

b) Eteocle - Créon - Jocaste forment un second groupe plus âgé et plus dissocié, poursuit Mauron. Il oppose ce groupe au premier et fait valoir un conflit de générations. Ce conflit n'existe point entre Jocaste et sa fille. Elles sont toutes deux incestueuses, plaident en faveur de la paix et subissent leur karma. Le conflit de générations entre Eteocle et Polynice se montre à grand peine si l'on considère celui d'intérêt qui les oppose. Mais, la cause de ce conflit est bien supérieure à son objet. Ils s'entre-tuent pour le trône, certes, mais un décor! Le principal est au-delà du trône. Pourquoi se haïssent-ils et dès le

sein de leur mère? La réponse à cette question situe La Thébàïde hors de tout contexte psychanalytique. La biologie pourrait apporter des précisions en l'espèce sans pouvoir épuiser la question, car le développement de la pièce indique les intentions de Racine. Ces réserves faites, il faut convenir que Mauron conduit avec bonheur les quatre opérations de son étude psychocritique pour la recherche des thèmes obsédants.

Dans la deuxième partie de son étude sur Racine, Barthes a tenté une anthropologie à la fois structurale et analytique. C'est là encore une tentative sérieuse pour déchiffrer la signification de l'oeuvre. Mais, on se demande perplexé si le signifié de Barthes est bien celui de Racine: "La connaissance du moi profond est illusoire"⁶ de même que les mobiles apparents considérés par Barthes lui-même comme des rationalisations postérieures.

A la question: quel est le sujet de La Thébàïde? Barthes répond "la haine", une sorte de haine ambiguë, homogène parce que familiale opposée à un autre type qualifié d'hétérogène. Barthes considère qu'Étéocle et Polynice constituent "une même masse"⁷ à l'encontre de Mauron qui les oppose dans un conflit de générations. Sans perdre de vue qu'ils sont des antagonistes, il est évident qu'ils sont agis au lieu d'agir. Le trône et la haine constituent dans La Thébàïde des éléments illusoires qui conditionnent les réflexes des deux frères. Ils sont les effets de l'inceste dont la cause est d'un autre ordre. Barthes reconnaît lui-même que "le trône est un alibi ... c'est finalement le corps d'autrui qui est l'essence la plus pure ... c'est parce qu'elle est physique que la haine des deux frères est une haine d'essence."⁸

Ce n'est pas son orgueil, c'est lui seul que je hais.

L'interprétation du critique est strictement matérialiste. Une haine d'essence parce que physique? Cette interprétation nous conduirait trop loin du signifié de l'oeuvre. L'absence n'enlève rien à la haine des frères ennemis. Sans doute, la présence l'attise, porte l'un à contester l'existence même de l'autre:

Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous!

IV, 11, 970

Eréocle conteste l'existence même de son frère. Si la haine persiste au-delà de la mort, "lui" symbolise le "moi" la dualité, l'harmonie préétablie de la substance pensante et de la substance étendue

Tout mort qu'il est, madame, il garde sa colère.

V, 111, 1381

La haine n'est pas purement et simplement corporelle. Elle n'est pas de cette essence dont parlent Barthes et les modernes. La vérité du texte est dans le texte; le signifié est dans la pensée de l'auteur.

Créon le sait:

Quoique Hémon vous fut cher, vous courez au trépas
 Bien plus pour m'éviter que pour suivre ses pas!
 Mais dussiez-vous encore m'être aussi rigoureuse,
 Ma présence aux enfers vous fut-elle odieuse,
 Dût après le trépas vivre votre courroux,
 Inhumaine, je vais y descendre après vous
 Vous y verrez toujours l'objet de votre haine,
 Et toujours mes soupirs vous rediront ma peine,
 Ou pour vous adoucir ou pour vous tourmenter;
 Et vous ne pourrez plus mourir pour m'éviter,
 Mourons donc ...

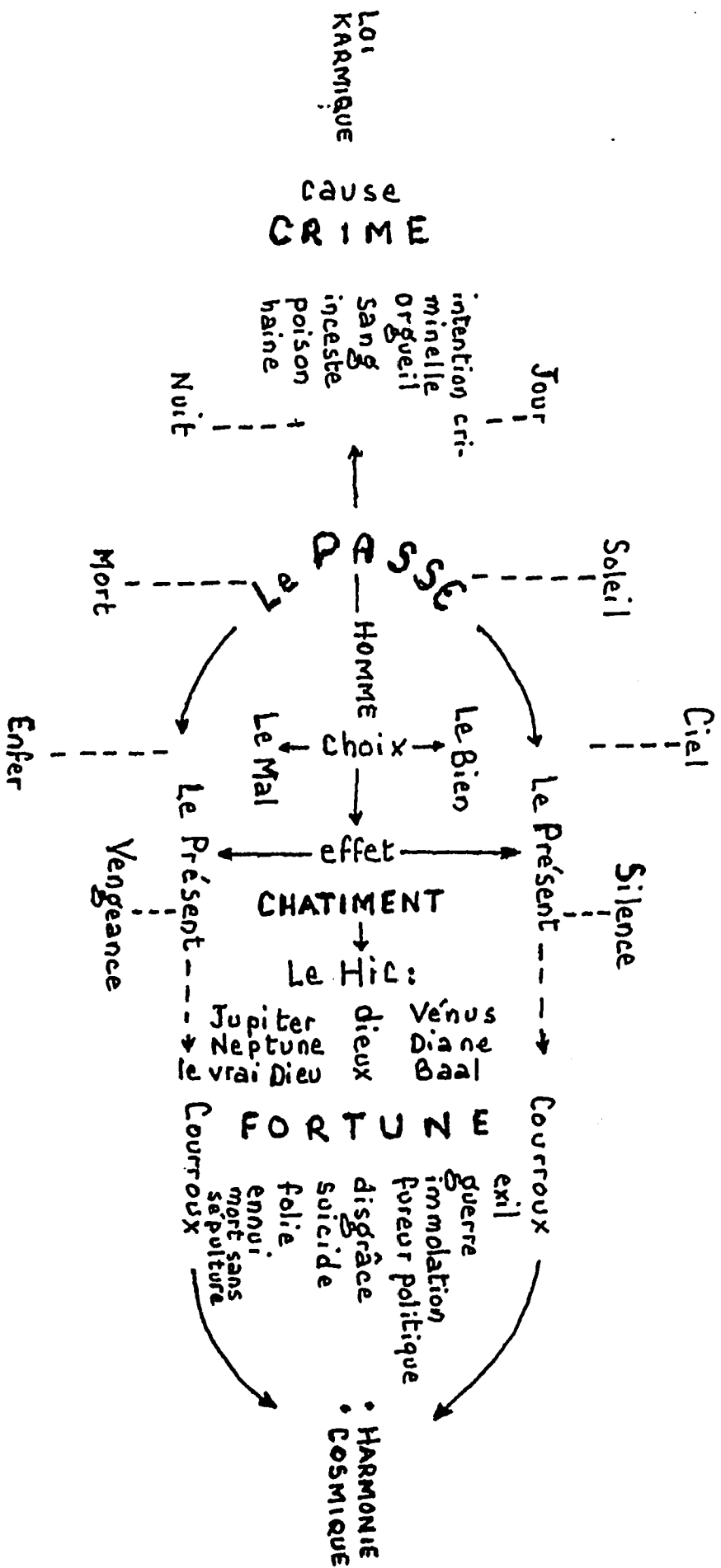
V, VI, 1483-1493

Il appert que l'objet de la haine n'est pas le corps physique. Créon mort, Antigone ne pourra plus se soustraire à sa vue. L'instinct de persécution à son apogée met en pleine lumière sa conception de la mort. Délivré de la chair, il lui est loisible de "toujours" poursuivre Antigone, sachant que sa mort physique conditionne son existence dans l'ailleurs:

Ah! c'est m'assassiner que me sauver la vie!

V, VI, 1494

A côté des clichés traditionnels: destin, fatalité, La Thébaïde fourmille de thèmes qui se répètent de tragédie en tragédie, de figures qui reviennent par cycle. "Exercice d'école"? Peut-être! Mais, toute la dramaturgie racinienne y est fixée comme figurée ci-après.



L'univers racinien

Déjà, Racine contraste des mondes divers: le jour et la nuit, le soleil et la mort, le ciel et l'enfer, le silence et la vengeance; au centre de ce gouffre: l'homme, destiné à vaincre ses passions pour conjurer les courroux des dieux: l'exil, la guerre, l'immolation, le duel, le suicide, la folie, le chagrin, châtements dûs à un crime initial en vue de rétablir l'harmonie préexistante. Toujours est-il que le problème du libre arbitre, lié à la faute initiale sous-jacente dans la tragédie, se repose avec acuité le moment venu: l'homme angoissé est alors ballotté entre le bien et le mal. L'essentiel, il existe toujours chez Racine un "Hic jacet lepus": une clé, accès au géno-texte, devenue le hic racinien par sa permanence de tragédie en tragédie, la lumière qu'elle jette sur le jeu des caractères, le coup d'oeil discret offert sur ce que Emile Littré appelle, dans la Préface d'un disciple, la réalité de l'inaccessibilité. Il coule dans les veines des frères jumeaux un sang parricide, impur. Il suffit: La Thébaïde devient une tragédie de l'hérédité, mieux une application de la loi du Karma. La haine, le conflit de générations et l'amour ne sont en phéno-texte que les meilleurs agents de catastrophes.

"Hic jacet lepus": Là git le lièvre (c'est là qu'est la difficulté)

a) Acception ou renonciation

Deux groupes de personnages se confrontent: Jocaste et Antigone percent les mystères dont s'accommode l'ordinaire insouciance d'Étéocle et Polynice et celle évidente de Créon. A l'arrière-plan, le duo Ménéécée - Hémon apparentes victimes, et le groupe Olympe-Attale complètent la lignée des pacifistes. Chacun a sa passion propre. Jocaste, celle de réconcilier les frères ennemis. Elle veut la paix:

OEdipe, en achevant sa triste destinée,
 Ordonna que chacun régnerait son année;
 Voulut que tour à tour vous fussiez tous deux rois ...
 A ces conditions vous daignâtes souscrire.

1, 111, 83-87

Elle fond en larmes pour sauvegarder ses fils, invoque les dieux, les intérêts de Thèbes, le testament d'OEdipe, la fraternité, l'amour maternel, l'amour filial, l'amitié:

Ne cesserons-nous point, après tant de malheurs
 Vous, de verser du sang; moi de verser des pleurs?
 N'accorderez-vous rien aux larmes d'une mère?
 Ma fille ... retenez votre frère
 Le cruel pour vous seul avait de l'amitié.

11, 111, 501-505

Il n'est point d'appui qu'elle ne sollicite pour enrayer la guerre. Sa passion commande son action. Malgré sa connaissance profonde des sources de ses malheurs, elle espère:

La vainqueur de Créon peut bien vaincre mes fils.
 Soulagez une mère, et consolez Créon;
 Rendez-moi Polynice et lui rendez Hémon.

111, IV, 778, 781-782

Ses appels désespérés n'ont point eu de repercussions sur d'inébranlables rocs tels que: Etéocle, Créon, Polynice. Ils incarnent la guerre par leur obstination manifeste, leur "non savoir" apparent.

Revoir Hemon ne constitue pas le souci premier d'Antigone:

Et dois-je préférer, au gré de vos souhaits,

Le soin de votre amour à celui de la paix?

II, 1, 313-314

Elle convoite surtout de reconquérir Polynice dont le temps et l'éloignement émoussent la sensibilité, l'amitié et l'amour.

Nous nous aimions tous deux dès la plus tendre enfance,

Et j'avais sur son coeur une entière puissance;

Et les chagrins du frère étaient ceux de la soeur.

II, 1, 367-370

Paix et amour: deux notions qui se fusionnent. Irréductible équation! Pas de paix sans amour. Pas d'amour sans la paix. Pas d'amour ni de paix sans Polynice. Le frère est pour la soeur l'amour et la paix. Et quel silence ponctué, relevé par une exclamation échappée après coup pour distinguer l'amour de l'amant:

Je la verrais Hemon; vous ne verriez aussi!

II, 1, 374

Ce point et virgule à l'hémistiche est lourd de sous-entendus. C'est amour de l'âge tendre a grandi, mûri. Antigone en a gardé le souvenir et souhaite que son extrême douceur engendre la paix:

Ah! Si j'avais encore sur lui le même empire,

Il aimerait la paix, pour qui mon coeur soupire.

II, 1, 371-372

Elle veut aussi le trône pour contenter les désirs de son

frère:

Cette paix que je veux me serait un supplice,

S'il en devait coûter le sceptre à Polynice.

II, 111, 535-536

Ce frère est sa passion exclusive. Olympe en sait long:

Mais pour vous ce malheur est un moindre supplice

Que si la mort vous eût enlevé Polynice.

Ce prince était l'objet qui faisait tous vos soins:

Les intérêts du roi vous touchaient beaucoup moins.

V, 11, 1261-1264

Le trône, fait matériel, ne constitue pas pour la reine et la princesse la cause de l'inimitié des deux frères. Le sens caché de l'oracle ne leur échappe guère même quand il semble poindre une lueur d'espoir. Hémon l'ignore. Ce prince amoureux reconnaît Antigone innocente et vertueuse et n'aurait pas flairé la mort imminente qui les menace, n'eût été la clairvoyance d'Antigone:

Fille d'OEdipe il faut que je meure pour lui

De ce sang malheureux vous sortez comme nous;

C'est à nous à payer pour les crimes des nôtres.

II, 11, 406, 410, 423

A ce niveau, point de choc entre le "savoir" et le "non-savoir", point d'obstacle, ni refus, ni renonciation à la paix. Hémon s'instruit et modèle ses désirs sur ceux d'Antigone. Sa personnalité s'annihile. Le prince n'a d'autres yeux que ceux de la princesse et obéit aveuglément à sa souveraine:

Permettez que mon coeur, en voyant vos beaux yeux

De l'état de son sort interroge ses dieux

J'ai suivi Polynice et vous l'avez voulu

Vous me l'avez prescrit par un ordre absolu.

II, 1, 317-318, 357-358

"L'honneur," "le courage" et "la vertu" de Ménécée lui intiment l'ordre de renoncer à la guerre. Ce refus conditionne son interprétation de l'oracle et lui enjoint de s'immoler:

Et recevez la paix où vous n'osiez prétendre.

111, 111, 648

Comme son frère, il se désintéresse jusqu'au sacrifice. Son action se mesure à sa passion. Tant ils se ressemblent par leur abnégation, tant ils s'opposent à la guerre immolatrice d'innocentes victimes. Ce duo complète celui de la reine et de la princesse. Hémon renonce à la guerre, et tente d'engager son ami dans la même voie:

Seigneur, rien ne vous presse, et vous pouvez sans peine

Laisser agir encor la princesse et la reine:

Accordez tout ce jour à leur pressant désir ...

Ne donnez pas la joie au prince votre frère

De dire que, sans vous, la paix se pouvait faire

Vous aurez satisfait une mère, une soeur,

Et vous aurez surtout satisfait votre honneur,

11, 111, 555-562

Il expose même sa vie pour empêcher que les barbares ne s'éventrent:

On parle aussi d'Hémon: l'on dit que son courage

S'est efforcé longtemps de suspendre leur rage.

V, 11, 1241-1242

Efforts superflus!

"C'est à ces furieux que vous devez courir:

Séparez-les, mon père, et me laissez mourir:

V, 111, 1343-1344

murmure-t-il en expirant.

Olympe et Attale achèvent ces duos. La première compatit à la douleur de la reine et partage ses peines:

Maï vous devez, madame, espérer jusqu'au bout.

III, 1, 585

Angoissée, elle eût aimé partager le sort de cette famille maudite,
suivre Antigone au tombeau, fuir l'ennui bien plus cruel que le
sépulcre:

Heureuse mille fois, si ma douleur mortelle

Dans la nuit du tombeau m'eût plongée avec elle!

V, V, 1477-1478

Attale dont l'action est plus directe en raison même de sa
situation conseille effectivement Créon de renoncer à la guerre

Et qui n'admirerait un changement si rare? ...

J'admire à tous moments cet effort magnanime

Qui vous fait mettre enfin votre haine au tombeau ...

Et qui peut immoler sa haine à sa patrie

Lui pourrait bien aussi sacrifier sa vie.

III, VI, 823, 828-832

Ses conseils frisent souvent la sentence:

Vous n'avez plus, seigneur, à craindre que vous-même:

On porte ses remords avec le diadème.

III, VI, 891-892

Le roi ne peut échapper à sa passion exclusive: le trône.

Tout lui est interdit. Il ne respire que pour la couronne. A l'instar
de la reine, il reconnaît le bien fondé de son inimitié avec son frère.
Mais il s'en soucie peu ...

Appelez-vous régner partager ma couronne...

I, 111, 79

Hormis le diadème il ne demande rien ...

111, V, 805

Ce sang qui tant de fois a fait rougir la terre,

Tout cela dit assez que le trône est à moi.

IV, 111, 1008-1009

Polynice ressemble à son frère comme Ménécée au sien. Rebelle irréductible, provocateur, il ne vit que pour le diadème:

La guerre, les combats, tant de sang repandu,

Tout cela dit assez que le trône m'est dû.

IV, 111, 1005-1006

Il renonce à la paix, embrasse la guerre, méprise la fraternité, muselle l'amour. Tout lui est égal: la mort et la vie:

Quand je devrais au ciel rencontrer le tonnerre,

J'y monteraï plutôt que de ramper à terre.

IV, 111, 1159-1160

Créon achève la lignée des passionnés du trône. Son action est graduelle, constante:

Le trône fit toujours mes ardeurs les plus chères:

Je brûle de me voir au rang de mes aïeux

Je ne fais point de pas qui ne tende à l'empire.

III, VI, 843-845-848

Il sème la discorde, s'engage contre la reine, déjoue les desseins de la princesse, brise la trêve, juste pour assouvir sa soif:

Oui, oui, mon cher Attalle:

Il n'est point de fortune à mon bonheur égale,

Et tu vas voir en moi, dans ce jour fortuné,

L'ambitieux au trône, et l'amant couronné.

Je demandais au ciel la princesse et le trône;

Il me donne le sceptre et m'accorde Antigone.

V, IV, 1421-1426

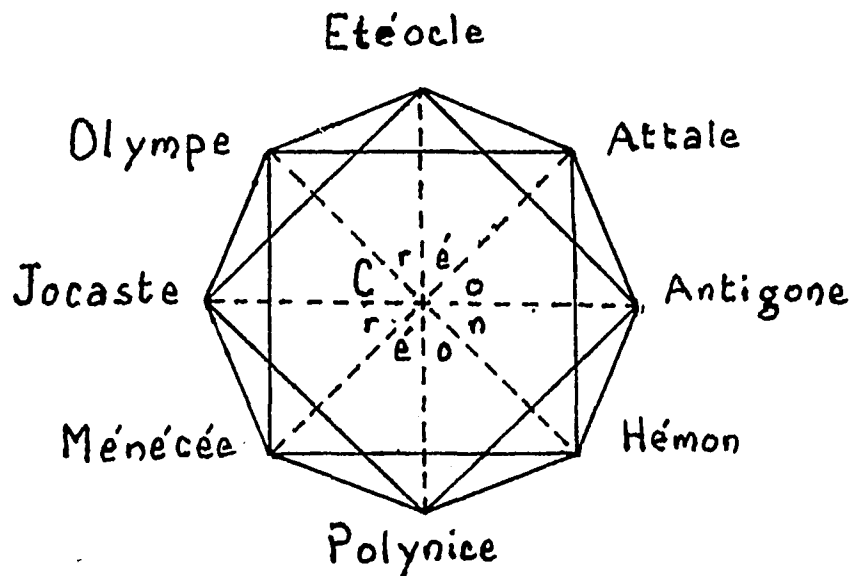
Le trône constitue sa visée ambitieuse. Mais au-delà du trône il y a Antigone, sa passion la plus chère,

Parle - moi de régner, parle - moi d'Antigone;

V, IV, 1457

Vous m'ôtez Antigone, ôtez - moi tout le reste;
V, V, 1502

Il perd tout recul nécessaire à l'observation du véritable drame familial. Il en est pourtant conscient et refuse systématiquement tout compromis. Toute son action se réduit à allumer la guerre. Il en est le foyer. Araignée, il a tissé la trame de sa politique, s'y installe pour diviser et régner:



La toile d'araignée

Mais avouez, Créon, que toute votre peine,
C'est de voir que la paix rend votre attente vaine;
Qu'elle assure à mes fils le trône où vous tendez,
I, V, 223-225

perspicacité que le génie du mal ne tarde pas à enlever à la reine:

La paix dès ce moment n'est plus désespérée:

Puisque Créon la veut, je la tiens assurée.

III, IV, 775-776

Fille de Jocaste, Antigone n'est pas dupe:

Et l'amour du pays nous cache une autre flamme.

I, V, 280

Araignée odieuse, Créon suggère des termes plus cléments à la dédaigneuse princesse:

... Ah! Si ce jour rend la paix aux Thébains,

Elle sera, Créon, l'ouvrage de vos mains.

III, V, 813-814

Le roi ne peut contenir son émotion:

Eh quoi! Même Créon pour la paix se déclare?

III, IV, 747

Atale ne comprime pas la sienne, face à un revirement si surprenant et de nature à modifier le cours des événements, créer de nouvelles perspectives et tracer pour Thèbes un tournant inespéré:

Créon même, Créon pour la paix se déclare!

III, VI, 824

Mais, Seigneur, si la guerre eut pour vous tant de charmes,

D'où vient que de leurs mains vous arrachez les armes?

III, VI, 855-856

Nul n'a su à temps pénétrer en tout point ses desseins. Habile et froid calculateur, il dévoile à Attale, et sans fard, sa tactique:

D'Eteocle d'abord j'appuyai l'injustice;

Je lui fis refuser le trône à Polynice.

Tu sais que je pensais dès l'ors à m'y placer;

Et je l'y mis, Attale, afin de l'en chasser.

III, VI, 851-854

Ne t'étonne donc plus si je veux qu'ils se voient

Je veux qu'en se voyant leurs fureurs se déploient;

Que, rappelant leur haine, au lieu de la chasser

Ils s'étouffent, Attale, en voulant s'embrasser.

III, VI, 887-890

Habile politicien, matois, Créon fait flèche de tout bois pour atteindre ses fins. Il affecte même d'être l'âme damnée d'Etéocle:

Que la guerre s'enflamme et jamais ne finisse,

S'il faut avec la paix recevoir Polynice.

La guerre et ses horreurs nous plaisent avec vous.

IV, 1, 955-958

Mais c'est Antigone qui permet de l'apprécier à sa juste valeur, le situe, mesure la portée de ce génie monstrueux, trop indigne père du vertueux Ménécée et du courageux Hémon, et oriente la vision des générations futures. Pervers, vil individu, il personnifie le mal:

C'est de tous nos malheurs l'auteur pernicieux.

V, 11, 1275

b) LA NOTION DE DIEU DANS LA THEBAÏDE

Dès les premiers vers de La Thébàïde, Racine contraste deux mondes symbolisés par le soleil et la mort. Il les oppose d'un vers à l'autre et souvent de façon systématique. Parfois, l'antagonisme est manifeste au niveau même du vers. Par un vocabulaire choisi, la différence entre les forces de lumières et les forces obscures est nettement établie ou rendue par de subtils distinguos. L'homme alors vacille entre deux pôles: le ciel et l'enfer, le soleil et la mort, le jour et la nuit métaphores de deux mondes divers et insondables.

Mû apparemment par les dieux et placé dans un contexte tragique, ironique, l'homme en situation, questionne, agit en raison de sa passion. Il vient l'émotion-choc qui le pousse, s'il est nanti de "savoir" à rechercher la paix par ses prières et ses pleurs, ou à sombrer dans le crime par orgueil, conséquence de "non-savoir."

"Soleil", le dieu de Jocaste, loin de sécher les pleurs, prête plutôt ses rayons aux "noirs forfaits". Le "ciel" n'entend point les prières. A son silence correspond la vengeance du sort inexorable ou des dieux assoiffés de sang. Une faute est commise, il vient un Hic et s'ensuit un karma à épuiser par des fléaux divers: l'exil, la guerre, l'immolation, le suicide, la folie, l'ennui.

Nantie du "savoir" et consciente de la faiblesse humaine, Jocaste implore le "soleil" d'arrêter les bras fratricides, de conjurer le mauvais sort, et confronte entre elles les forces de lumières et de ténèbres: soleil-mort, ciel-sort, jour-nuit, appellations de deux mondes divers:

Et le soleil les ferme en de telles alarmes!

Puisse plutôt la mort les fermer pour jamais,
 Et m'empêcher de voir le plus noir des forfaits!
 Le courroux du sort voulait être assouvi
 O toi, soleil, ô toi qui rends le jour au monde.
 Que ne l'as-tu laissé dans une nuit profonde!

I, 1, 4-6; 22-24

Mais, "savoir" ne pourvoit pas Jocaste d'une foi inébranlable
 dans le dieu "soleil"; aussi, chancelle-t-elle à la vue des traces
 de sang sur les habits d'Eteocle:

Est-ce du sang d'un frère? ou n'est-ce point du vôtre?

I, 111, 47

Ce procédé dramatique emprunté de l'Oedipe de Sophocle met en pleine
 lumière le symbolisme d'Olympe signifié de "ciel" évocateur de soleil
 et de lumière:

... .. Juste ciel, soutenez ma faiblesse

I, 1, 16

Olympe, soutiens-moi; ma douleur est extrême

I, 111, 44

Cette faiblesse inhérente au moi de Jocaste ne saurait endiguer
 l'amour de la gloire de ses fils passionnés du diadème. Le choc
 psychologique, exclamé tout juste après la césure, l'entraîne à
 interroger et sonder le gouffre affreux qui oppose tantôt deux mondes,
 tantôt la race de Laïus:

Vous pourriez d'un tel sang, ô ciel! Souiller vos armes?

I, 111, 71

Le fer, la faim, la haine et la fureur du gendre d'Argos, correspon-
 dances de forces fatales abattues sur Thèbes, théâtre de l'inceste,
 rendent "la paix" impossible "sans le secours d'un crime". Jocaste

en est consciente. Les plaintes se heurtent au silence du "ciel"
et n'auront plus jamais la vertu d'émouvoir Etéocle:

Et Thèbes me verra pour apaiser son sort

Et descendre du trône, et courir à la mort.

III, IV, 741-742

C'en est fait si Polynice fait aussi montre de "non-savoir". Mais,
elle espère émouvoir ce qu'il a de plus élevé en lui "son âme", car
le bon droit est de son côté selon le testament d'Œdipe.

La pitié dans son âme aura peut-être lieu,

Ou du moins pour jamais j'irai lui dire adieu.

I, 111, 149-150

Mais elle s'en remet au ciel pour extirper de Polynice ses tragiques
pensées.

Ciel, dispose à la paix le coeur de Polynice.

II, VI, 300

Mais ce "coeur, receptacle de noirs forfaits, ne reçoit pas du dieu
qu'invoque Antigone pour retrouver en un jour l'amant (Hémon) et
l'amour (Polynice), les bienfaits de la lumière. L'optique de Polynice
diffère de celle de sa mère, de sa soeur et de son ami. Point de mondes,
de forces ou de dieux divers. Le ciel est injuste tyran et complice
d'Etéocle "esclave", "traître" et "parjure". Le langage du rebelle
montre le néant des notions de justice et d'équité et la similitude des
deux mondes. L'analogie entre "dieux" et "ciel" devenus expressions
charnières du vers est flagrante

Madame, au nom des dieux, cessez de m'arrêter: ...

J'espérais que du ciel la justice infinie

Voudrait se déclarer contre la tyrannie, ...

Mais puisque ouvertement il tient pour l'injustice

Et que des criminels il se rend le complice,

Dois-je encore espérer qu'un peuple révolté

Quand le ciel est injuste, écoute l'équité?

II, 111, 449-458

L'opposition entre deux forces de natures différentes a progressivement disparu au niveau du langage. Le signifié devient le même pour Antigone:

O dieux, que vous a fait ce sang infortuné? ...

Le ciel doit-il sur vous en prendre la vengeance? ...

Le ciel punit sur vous et sur votre famille

Et les crimes du père et l'amour de la fille.

II, 11, 396, 420, 427, 428

"Ciel", "dieux" sont aussi pour Hémon des vocables évidents de la même vérité:

Les dieux savent trop bien connaître l'innocence ...

En quoi peut-il du ciel mériter le courroux? ...

En vain les dieux voudraient différer mon trépas.

II, 11, 402, 434, 439, 446

Jocaste attribue ses funestes ennuis à des "vengeances célestes" et de l'avis d'Antigone, c'est pour satisfaire aux rigueurs des dieux que Ménéécée a versé son sang:

L'oracle est accompli, le ciel est satisfait ...

Les dieux sont trop payés du sang de Ménéécée;

III, 111, 619, 672

Le langage devient un phénomène psychique. Etéocle et Créon tour à tour, rendent le ciel responsable de leurs malheurs:

Vous voyez les malheurs où le ciel m'a plongé

III, IV, 749

Ce langage identique est bien un signe de la psycho-pathologie des personnages. Le sang de Laïus, ce venin, leur a ébranlé le mental? Ainsi, "savoir et non-savoir" s'équivalent. Les forces du bien confondues avec les forces du mal sont affublées d'épithètes similaires. Les rigueurs du "ciel", juste ou injuste, sont devenues celles du sort. Tout est uniforme. C'est l'homme: le microcosme. Tout est confondu: justice - vengeance céleste, équité - courroux du sort, enfers expiatoires: domaine des morts - ciel de bonheur: empire des dieux; l'enfer devient tour à tour expiatoire, paisible:

Le moindre des tourments que mon coeur a soufferts

Egale tous les maux que l'on souffre aux enfers.

III, 11, 601-602

Va rougir dans les enfers de l'excès de ma gloire;

V, 111, 1362

Polynice frappé pousse un cri dans les airs,

Et son âme en courroux s'enfuit dans les enfers.

V, 111, 1378-1379

Ma présence aux enfers vous fut-elle odieuse ...

V, VI, 1486

Et je m'en vais aux enfers chercher du repos.

V, VI, 1516

Mais, de tous les dieux dont le ciel est peuplé,

La terre a moins de rois que le ciel n'a de dieux,

V, IV, 1448

un seul, nommé, trouble les âmes. C'est probablement lui le dieu terrible, l'ennemi des Thébains, qui châtie les sept derniers dépositaires du sang royal à l'instar du dieu vengeur de l'ancien testament qui punit jusqu'à la septième génération. Créon et Antigone l'ont

identifié: "Fortune". C'est leur dieu. C'est lui que Créon invoque pour livrer les frères ennemis "aux transports de leur rage":

Fortune achève mon ouvrage
IV, 11, 971

et que Antigone interpelle, enfin, pour mettre un terme à ses malheurs:

Rigoureuse fortune achève ton corroux!

Ah! Sans doute, voici le dernier de tes coups!
V, 111, 1307-1308

Les dés sont tour à tour jetés. Inconditionnel! Un choix s'impose: la mort, le salaire du crime intentionnel ou consommé.

c) LA MORT: Le choix tragique

Ce choix, prévisible, éventuel, inscrit dans le psychisme, un échec probable l'amène, une émotion-choc l'impose ou le suggère. Le moindre obstacle le provoque. Synthèse active de la multiplicité des difficultés à surmonter, il est fonction de l'impossibilité de s'adapter aux circonstances, de les modifier ou de s'y maintenir. Il s'impose par un climat de haine et de discorde et devient un phénomène d'anticipation. Tel, il occupe le champ de la conscience. Chacun analyse ce qui est, en fonction de ce qui doit être ou qui sera. Le passé s'accumule dans le présent; conscience étant mémoire et synonyme de choix, il s'ensuit une anticipation de l'avenir. La mort est une solution permanente; elle provient souvent d'un désir conscient qui ramène à une unité de moi les antagonistes concernés.

Ainsi cette solution de réserve fait partie intégrante de la structure de l'oeuvre, coordonne les actions opposées. Ainsi, les deuxièmes scènes sont destinées aux annonces:

Ma fille, avez-vous su l'excès de nos misères?

Oui, madame, on m'a dit la fureur de mes frères ...

Madame, c'en est fait, voici le roi lui-même.

I, 11, 35-36, 43

Celle-ci met à nu l'état psychologique des participants:

Hé bien! Apprendrons-nous ce qu'ont dit les oracles?

Que faut-il faire?

Hélas!

Quoi! Qu'en a-t-on appris?

Est-ce la guerre, Olympe?

Quel est donc ce grand mal que leur corroux annonce?

II, 11, 388-391

Ces exclamations et ces interrogations qui se succèdent, révèlent un état pathologique commun, une identité de moi. Il y a continuité d'un état émotionnel. De plus en plus, la peur morbide s'accroît et ne laisse aucune fissure. Déjà, Antigone accepte la mort:

Je l'attends, cette mort, et je l'attends sans plainte;
II, 11, 407

Hémon se résigne à son sort et choisit le suicide:

Que le ciel à son gré de ma perte dispose,
En vain les dieux voudraient différer mon trépas,
Mon désespoir ferait ce qu'ils ne feraient pas.
II, 11, 439, 445, 446

Au centre de l'oeuvre, le monologue de la reine dessine une architecture impeccable; tous les arts sont unis. Tout y est: confession, remords, sentiment de non-culpabilité, accusation. Les états de conscience sont relevés par de multiples exclamations et le sentiment de non-culpabilité marqué par des interrogations:

Le connaissais-je, hélas! Ce fils infortuné?
III, 1, 605

Ces ponctuations créent des suspenses, jettent des lumières sur les repères fondamentaux de l'oeuvre et les intimités de la reine-mère encore tout troublée. Le tracé de la deuxième scène du quatrième acte, modelé sur celui des deuxièmes scènes du premier et du deuxième actes, témoigne de l'état psychologique d'Étéocle et de Créon:

Sont-ils bien près d'ici?

Vont-ils venir Attale?

Oui, seigneur, les voici.

Ah, le voici!

IV, 11, 965-966, 970

La même structure prévaut au cinquième acte. La deuxième scène y sert d'annonce. Mais celle-ci est complétive des précédentes. Elle parachève un ensemble harmonique. En plus des premières, elle est porteuse de la mort et dissimule un effet dramatique:

Hé bien, ma chère Olympe, as-tu vu ce forfait?

Le roi n'est plus, madame, et son frère est vainqueur.

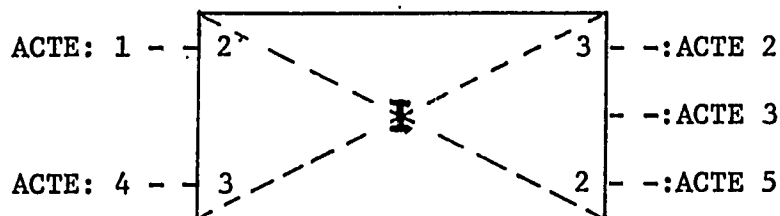
V, 11, 1235, 1240

On parle aussi d'Hémon:

... .. ses efforts ont été superflus.

V, 11, 1241, 1243

Les scènes précitées, marquées par un temps de repos: le monologue central, sont conçues dans la proportion suivante, eu égard aux interlocuteurs concernés au 1^{er} acte



Les troisièmes scènes sont non moins spécifiques. Les entrevues y sont fixées. Centrée sur le premier acte, la 3e scène comporte un effet dramatique qui provoque un choc émotionnel. Jocaste voit des taches de sang sur les habits du roi. Cette perception crée l'idée de la mort, sensation rattachée à un sujet: Polynice, et excluant d'autres images possibles en ce point de l'étendue:

Olympe, soutiens-moi; ma douleur est extrême.

I, 111, 44

Les mots sont évocateurs d'un bouleversement intérieur. Olympe, toute émue:

Madame qu'avez-vous? Et quel trouble ...

I, 111, 45

Revenue à elle-même, la reine envisage la solution de rigueur dans la perspective d'un échec:

La pitié dans son âme aura peut-être lieu,
Ou du moins pour jamais j'irai lui dire adieu.
I, 111, 149-150

Son choix est fait. Si elle obtempère, c'est pour essayer d'émouvoir ses fils par ses soupirs et les soustraire à la mort:

Quand deux frères armés vont s'égorger entre eux,
Ne les pas séparer c'est les perdre tous deux.
I, V, 197-198

Une mort entraîne l'autre. Le sang appelle le sang. La mort comme un courant interne circule comme le sang dans le corps. Quand on ne prévoit pas sa propre mort on perçoit celle de l'autre. La perception de Polynice est signe de provocation:

Si tu n'en veux sortir, tu pourras en tomber.
Si je tombe, avec moi, tu pourras succomber.
IV, 111, 1013-1014

Ils en ont souvent la claire vision par témérité:

Mon coeur, jaloux du sort de ces grands malheureux,
Veut s'élever, madame, et tomber avec eux ...
Je saurai t'épargner une chute si vaine ...
Ah! ta chute crois-moi, précédera la mienne!
IV, 111, 1161-1164

Bien plus, loin de décider sa propre mort en termes de choix librement consenti, justicier, Polynice l'impose à son frère pour le châtier:

Et moi je ne veux plus, tant tu m'es odieux,
Partager avec toi la lumière des cieux
IV, 111, 1177-1178

Dans La Thébàïde, la mort, consciente ou inconsciente, est une option irrémédiable. Elle est unique, la même pour tous.

A l'acte II, la 3e scène n'augure aucune chance de succès et s'achève sur une note inquiétante: la trêve était déjà rompue. Jocaste, une fois de plus, frémit d'horreur et d'épouvante en écoutant le récit de la mort de Ménécée. Ce spectacle inscrit au coeur du drame, désarme les combattants, crée un climat psychologique qui en appelle à la conscience des belligérants. Rien n'a vraiment changé. Tout s'endurcit. Jocaste achève sa confession, se dévoile "la commune ennemie" de ses fils. Le Hic est irréductible, l'échec, probant, le choix irrémédiable:

Et moi je vais, cruels, vous apprendre à mourir.
IV, 111, 1190

L'effet dramatique ménagé à la 2ème scène du 5e acte s'éclaircit à la 3e, entraîne le dénouement fatal. Jocaste a opté pour le suicide. Mais le choc le plus rude, c'est peut-être Antigone qui l'a reçu:

Madame, je l'avoue, et les destins contraires
Me font pleurer deux fils, si vous pleurez deux frères...
Mes frères et vos fils! dieux! que veut ce discours
Quelque autre qu'Etéocle a-t-il fini ses jours?
V, 111, 1297-1300

Le récit de la mort d'Hémon s'inscrit dans le contexte de celui d'Etéocle et Polynice. Antigone y voit la suite manifeste de l'oracle. Elle n'a plus à tergiverser et a choisi de prêcher d'exemple:

Que faut-il faire enfin, madame?
M'imiter.

Que ne ferais-je point pour une telle grâce!
Je suis prêt ...

Nous verrons.

J'attends vos lois ici."

Attendez

V, 111, 1416-1419

Incestueuse mère, incestueuse fille, le même poignard servit à terminer leur vie. La mort, ultime espoir, est l'unique possibilité de se prémunir contre des illusions de paix et des allégations intéressées, la seule qui ait pu satisfaire les princes dénaturés, apaiser Thèbes et satisfaire les "dieux". La situation est tragique du fait que la conciliation est impossible au départ, entre le Hic engendré par une faute initiale et l'existence physique des héritiers responsables:

La mort seule entre vous pouvait mettre la paix.

V, 11, 1252

Les quatrièmes scènes, structurées de telle sorte que l'une complète l'autre, s'apparentent à une réaction en chaîne.

Étéocle, dans la première de cette série, accepte que Jocaste parle de paix à Polynice et s'oppose à Créon. Son ordre frise même la provocation:

Oui, Créon, la chose est résolue.

Et vous quittez ainsi la puissance absolue?

Que je la quitte ou non, ne vous tourmentez pas;

Faites ce que j'ordonne, ...

I, IV, 183-186

Créon ne se laisse pas faire, il brise la trêve et provoque le brave Hippomédon selon le rapport fait à Polynice qui a dû laisser le palais en coup de vent:

Ah! les traîtres! allons, Hémon, il faut sortir ...

Mais il veut le combat, il m'attaque; et j'y vole.

II, IV, 570-572

Encore un temps de repos, Eteocle se disculpe, et réaffirme son attachement au trône:

Madame, ce combat n'est point venu de moi,

III, IV, 702

La manoeuvre de Créon rend cette scène remarquable. Inspiré par la mort de Ménécée, Créon change de politique mais non d'objectif. Il se déclare pour la paix à Eteocle, buté et irréremédiablement perdu, qui consacre la provocation de Polynice:

... Pour ce combat, choisissons quelque lieu.

IV, IV, 1193

A la dernière de la série, Créon se réjouit. Son rêve se concrétise:

Il n'est point de fortune à mon bonheur égale.

V, IV, 1422

Les deuxième, troisième et quatrième scènes de chaque acte, tant par la structure que par l'idée dominante conduisent au choix tragique inéluctable: LA MORT. Elle résulte des tourments d'une vie pénible et insupportable de La Thébaïde à Athalie. Phèdre l'aura même déifiée:

La mort est le seul dieu que j'osais implorer.

IV, VI, 1243

d) L'ENCHAINEMENT DES CAUSES

Le Karma, ou sujétion à l'enchaînement des causes ainsi défini dans le religions de l'Inde, est la clé du geno-texte racinien.

Jocaste pleure depuis six mois. Il lui est plus douloureux de vivre que de mourir. "Les frères ennemis" sont prêts à s'entre-tuer. Angoisse! Maudit soit le jour misérable qui les met aux prises! Honni soit le soleil qui prête ses rayons aux forfaits de ces monstres

La race de Laïus les a rendus vulgaires;
I, 1, 28

Etéocle règne. Mais OEdipe en mourant

Ordonna que chacun régènerait son année.
I, 111, 84

Ainsi, Polynice aura basé ses revendications sur la justice et le sang. Cependant, troublée par un passé angoissant, Jocaste avoue que le "Soleil" peut voir sans "horreur les crimes de ses fils".

Après ceux que le père et la mère ont commis,
I, 1, 30

il s'étonnerait s'ils étaient "vertueux, sortis d'un sang incestueux".

D'abord, il importe de bien situer le problème:

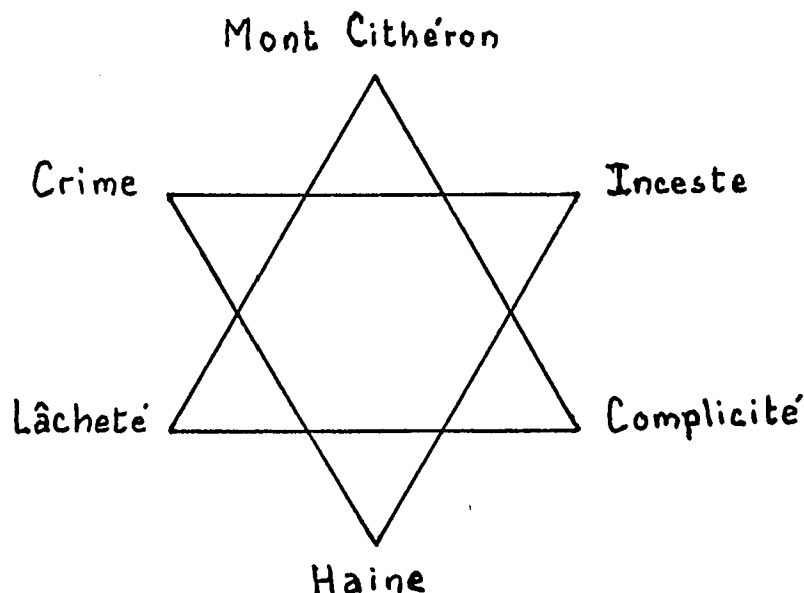
Laïus, averti par un oracle qu'il serait tué par son fils, fit exposer OEdipe, dès sa naissance sur le mont Cithéron. Recueilli par des bergers, OEdipe fut porté au roi de Corinthe, qui l'éleva. Devenu grand, il consulta l'oracle, qui lui dit de ne jamais retourner dans son pays, sa destinée étant de tuer son père et d'épouser sa mère, s'il y retournait. Ne se connaissant pas d'autre patrie que Corinthe, il s'exila, mais il rencontra sur son chemin Laïus qu'il ne connaissait pas et le tua à la suite d'une querelle. A cette époque, le Sphinx désolait les environs de Thèbes, dévorant tout passant qui ne devinait pas ses énigmes. Créon, successeur de Laïus, avait promis le trône et la main de Jocaste à qui tuerait le Sphinx: OEdipe ayant deviné l'énigme devint roi et épousa sa mère sans la connaître ...⁹

Par OEdipe, le sang et l'inceste ont marqué la famille de Laïus. L'a-t-il voulu? Pourquoi Laïus lui-même devait-il être tué par son propre fils? Qui en est responsable? Nul ne sait. En fait, le fils a tué le père qu'il ne connaissait pas et a épousé la mère qui ne le connaissait guère. Inceste! Et cette peste, une catastrophe, aura affecté tous les membres de la famille au point de les rendre solidairement responsables du sang de Laïus:

Triste et fatal effet d'un sang incestueux!

IV, 1, 921

Au fait, les larmes de Jocaste n'ont aucun effet sur ses enfants; l'amour d'Antigone, point d'empire sur Polynice et la situation politique, loin de s'améliorer, s'aggrave de plus en plus. Chacun est dans La Thébaine malgré soi responsable. Il faut donc que les enfants d'OEdipe paient pour laver le sang de Laïus: "Les petits enfants paieront les dettes des grands-parents jusqu'à la cinquième et quelquefois jusqu'à la septième génération". La Thébaine est en effet construite sur la notion que: tout se paie. L'inceste résulte du crime d'OEdipe, l'inimitié de l'inceste. Crime, inceste, haine éléments indissociables: triangle diabolique, projeté sur Thèbes, engendré par la lâcheté de Laïus avec la complicité de Jocaste:



l'abandon sur le mont Cithéron. Au crime succède le crime. Ainsi, toute présente négociation est subordonnée à un acte antérieur dont le cliché inaccessible au savoir postif remue et agite le substrat concerné.

"Conscience is a karmic memory".¹⁰ Jocaste aura tout tenté pour éviter qu'un nouveau crime se perpète. Ils ne pourront, pense-t-elle,

Répandre notre sang pour attaquer le leur!

Elle opposera à ses enfants "ce qu'ils ont de plus tendre": la maman et la soeur ou si cela ne se peut,

Il faut les séparer ou mourir par leurs mains.

I, 11, 42

A une lueur d'espoir succède un moment d'angoisse. La vue des taches de sang sur les habits d'Etéocle l'aura torturée outre mesure:

Olympe soutiens-moi; ma douleur est extrême

I, 111, 44

Raffinement de cruauté! Ce silence à la césure rythme les mouvements d'une âme violemment heurtée et nous en laisse pénétrer les moindres replis.

Son entrevue avec Etéocle demeure un dialogue de sourds. La justice, la fraternité et l'honneur ne porteront point le roi à contenter son frère ou régner avec lui. Le rappel des conditions d'OEdipe auxquelles il avait souscrit ne lui a pas effleuré l'esprit. Les termes "d'ingrat", de "farouche" ne l'ont guère ébranlé, ni même dissuadé de conserver le trône par un meurtre,

Dites, dites plutôt, coeur ingrat et farouche,

Qu'auprès du diadème il n'est rien qui vous touche.

I, 111, 111-112

Evoquer un grand règne, miroiter à ses yeux le titre du

... plus juste et le plus grand des rois,

I, 111, 142

le laissent insensible. Aussi, lui offre-t-elle, de guerre lasse, de s'abreuver du sang de son frère et de sa mère pour n'avoir plus

D'obstacle à surmonter, ni de crime à commettre
I, 111, 120

et pour être

De tous les criminels ... le plus grand.
I, 111, 122

Partager sa couronne! Redevenir sujet! Voilà une intervention inopportune portant atteinte à sa majesté. Tyran? Soit!

L'insolent Polynice et ses fiers alliés

Laisseront Thèbes libre, ou mourront à mes pieds.
I, 111, 69-70

Le choc est rude, si rude que Jocaste interpelle et interroge. Incroyable! Pourtant, il aura pleinement clarifié sa pensée, justifié sa conduite:

Et toute fois, madame, il faut que je vous die

Qu'un trône est plus pénible à quitter que la vie.
III, IV, 731-732

La paix est compromise, s'ensuit-il, si Polynice se révèle intraitable. Hélas! Les dieux sont complices de la tyrannie exécrationnable de son frère traître et parjure. Il est le prince offensé et son frère l'usurpateur. Le bon droit est de son côté:

Mais je croirais trahir la majesté des rois,

Si je faisais le peuple arbitre de mes droits.
II, 111, 497-498

Le trône, spécifique, déclenche un réflexe conditionné, un comportement qui détruit au départ toute tentative de conciliation. Il n'est plus ce prince magnanime, généreux

Qui respectait sa mère et chérissait sa sœur.
II, 111, 514

Cette conduite instinctive, innée, résultant d'une faute première, n'aura pas été modifiée au cours de la durée. Conditionnée, elle est manifestement dirigée indépendamment du prince-sujet.

Jocaste est aussi indécise en face de Polynice qu'elle l'a été en présence d'Étéocle. Son approche est peu intelligente. Elle reconnaît que les Thébains aiment leur roi et argumente en sa faveur tandis qu'elle plaide pour le partage du trône et fait valoir la bonté de Polynice en son absence. Nulle part, elle n'a été à la hauteur de sa tâche. Sa faiblesse n'a fait que raffermir l'ambition d'Étéocle, la fierté de Polynice et la ruse de Créon. Étéocle n'aurait consenti à se rendre que s'il était désavoué par une confrontation populaire. Aussi laisse-t-il Jocaste se débattre et soupirer après une paix impossible. Elle leur tient le même langage; à Étéocle:

Et le crime tout seul a pour vous des appas.

I, 111, 114

A Polynice:

Ainsi donc la discorde a pour vous tant de charmes?

II, 111, 499

Aux deux princes, elle demande les mêmes faveurs; au roi:

Accordez cette grâce aux larmes d'une mère.

I, 111, 147

A Polynice:

N'accorderez-vous rien aux larmes d'une mère?

II, 111, 503

Le Hic a rendu Jocaste trop monotone et trop faible mère pour parlementer valablement. L'insoumission des princes résulte d'un Hic premier, donnée essentielle et factitive dans La Thébaine. Il s'ensuit l'irréductibilité de Créon.

Oncle des rivaux, il pouvait être légitimement un médiateur. Bien au contraire, il accuse Jocaste de forcer Etéocle à quitter le pouvoir. Ce

Qu'avez-vous fait madame? et par quelle conduite
I, V, 182

qui deviendra le:

Barbare, qu'as-tu fait? Avec quelle furie
V, 111, 1537

avant la lettre d'Hermione, recèle tous les dessous de sa politique:

On ne partage point la grandeur souveraine:

Et ce n'est pas un bien qu'on quitte et qu'on reprenne.
I, V, 203-204

Jocaste va jusqu'à imaginer un pouvoir bicéphale sachant que les intérêts de Créon sont contraires aux siens; mais,

L'intérêt de l'état est de n'avoir qu'un roi.
I, V, 206

Or, pense-t-elle,

L'intérêt de l'état leur servira de loi.

On les verrait plutôt, par de nobles projets,

Se disputer tous deux l'amour de leurs sujets.
I, V, 205, 221-222

Sa plaidoirie est basée sur ce que les modernes appellent: la coexistence pacifique. Mais Créon ne se repaît point de pareilles chimères. Il signale les dangers dont Thèbes est menacée en lui donnant deux rois, sa sincérité envers Etéocle, son mépris pour le trône, sa haine pour Hémon, un rebelle. La poudre aux yeux!

L'intérêt du public agit peu sur son âme,

Et l'amour du pays nous cache une autre flamme.
I, V, 279-280

Créon est démasqué. Intrigant homme d'état, servir Etéocle lui donne la possibilité de récupérer le pouvoir. Opportuniste! La mort de Ménécée lui fournit l'occasion de rapprocher les deux frères, acquérir par ainsi les bonnes grâces de Jocaste et de sa nièce et les berner à souhait:

La paix dès ce moment n'est plus désespérée.

III, IV, 775

Pourtant Créon reste à jamais passionné du diadème. Son influence néfaste, sa politique criminelle, son jeu subtil: diviser pour régner, se plie aux circonstances. Il réussit et à son profit ce que Jocaste et Antigone ont tant désiré. Le jeu est fait, exécuté comme prévu:

Sont-ils bien près d'ici?

Vont-ils venir, Attale?

Qu'ils entrent. Cette approche excite mon courroux.

Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous!

IV, 11, 965-970

L'attitude des deux frères est tissée de mystère et de sourde colère. Le trône! Chacun le veut sien. Etéocle devient parjure. Polynice ne consent point à demeurer un banni; le trône lui revient. Qu'il règne et en maître!

Que le peuple à moi seul soit forcé d'obéir!

IV, 111, 1129

Toute la plaidoirie de Jocaste est battue en brèche. Polynice veut être couronné ou mourir, joindre, comme le dit Jocaste:

La gloire des héros à la pourpre des rois.

IV, 111, 1142

Sa position se durcit à mesure que Jocaste évite le pire. C'en est fait. Jocaste s'avoue vaincue, et se tue, le diadème mis au sort des armes. La rage au coeur, ils s'en vont se baigner dans leur sang. Point

de compromis. Toute réaction est facteur d'un Hic dont l'existence même exige l'application d'une loi inéluctable: la loi karmique. Ce Hic, donnée première et essentielle, aveugle les princes frères, comble d'illusions la princesse et la reine-mère, tue dans le coeur de Créon tout sentiment paternel, tout culte familial:

Parle-moi de régner, parle-moi d'Antigone.

V, IV, 1426

1° La responsabilité: Fortune, le géno-texte

Le Hic? Laïus, avec le silence complice, l'acceptation tacite de Jocaste, avait abandonné son fils sur le mont Cithéron. Ils encourent la responsabilité morale et sont conjointement responsables d'un acte anti-social, contre-nature, inhumain.

Penser que le choix de Laïus résulte d'une fatalité ou d'un "Deus ex machina," alléguer qu'il n'avait pas le choix sous-entend un état psychologique tel, que le remords, la pensée ou la crainte du châtement social ou moral ne puisse, dans sa conscience, intervenir comme mobile déterminant. L'idée qu'il serait tué par son fils, mobile, pose un problème moral: comment choisir? que sacrifier? Il décide, volition ou jugement mis à exécution, de le livrer au gré de la Nature. Cet acte, bon ou mauvais, mais libre, dépendait du sujet avant d'être accompli; après qu'il l'a été, il en dépend; irréparable, il engendre dans le supraterrestre un Fiat qui retourne nécessairement sur son auteur ou sur ses descendants des conséquences fastes ou néfastes. Dans La Thébaine, le Fiat, conditionné par le choix crée le tragique de la situation résultant de trois moments définis et soudés l'un à l'autre: mobile - choix - volition. Par son caractère d'extériorité, l'idée-mobile n'a rien en soi de répréhensible ni d'indubitable. Susceptible de devenir réelle, elle rend prévisible au sujet un danger imminent mais non absolument inéluctable et ne saurait répondre d'un choix motu proprio lequel rend le moi-sujet responsable de son existence parmi les diverses existences possibles. Cependant, Laïus évalue le présent et se choisit un ordre idéal. Tout homme cherche le bonheur, même celui qui va se pendre, dit Pascal. Ce nouvel ordre, désormais tributaire du passé, crée dans le temps un devenir à son image,

s'inscrit dans le cycle irréversible "The Wheel of Life" et évolue sans solution de discontinuité. Le Temps confère l'unité à la tragédie. "The wheel of life"¹¹ referred to by Pythagoras, is called by Proclus the "cycle of generation". Laïus n'est plus, mais ses actes lui survivent. "While turns this wheel invisible, no pause, no peace, no staying-place can be."¹² De fait, il est venu "depuis six mois" le temps de la justice distributive:

Mes yeux depuis six mois étaient ouverts aux larmes.

1, 1, 3

La haine est soudée à l'inceste comme l'inceste au crime de Laïus et à la complicité de Jocaste. Les effets sont liés aux causes et les sujets malgré eux en assument la responsabilité. Le crime de Laïus et son sang répandu ont rendu sa famille vulnérable:

... .. depuis le jour infâme

Où de mon propre fils je me trouvais la femme,

— Le moindre des tourments que mon coeur a soufferts

Egale tous les maux que l'on souffre aux enfers.

III, 11, 559-602

Une tragédie de l'hérédité est ainsi intimement liée à une tragédie du Karma. Or Jocaste se tient irresponsable d'un inceste "involontaire" et accuse les dieux. De là à faire de La Thébaïde uniquement une tragédie de la fatalité, et à considérer les antagonistes comme des irresponsables, il n'y a qu'un pas:

Le connaissais-je, hélas! ce fils infortuné?

Vous-mêmes dans mes bras vous l'avez amené.

C'est vous dont la rigueur m'ouvrit ce précipice.

Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas;

Ils nous le font commettre, et ne l'excusent pas!

III, 11, 605-610

Mais, qui est ce fils? OEdipe, abandonné par son père au su d'une mère dénaturée. Si elle ne l'avait pas répudié, ce qui est, aurait pu ne pas être. L'amour maternel, par nature étend l'égoïsme et le dépasse. C'est comme le définit Espinas dans son intéressant ouvrage Des sociétés animales: les petits sont elle-même la mère en même temps qu'à elle ... L'amour de soi étendu à ce qui sort de soi change l'égoïsme en sympathie et l'instinct de propriété en impulsion affectueuse. L'acte de Jocaste est contre-nature. L'inceste (effet) est un phénomène conséquent par rapport à un phénomène antécédent (cause). Cette cause efficiente annihile l'illusion de la responsabilité des dieux due à l'ignorance du sujet des lois qui régissent les phénomènes.

Outre l'amour maternel, l'amour filial et l'amour fraternel sont lettres mortes dans La Thébaïde. Selon une expression d'Aristote, l'amour fraternel unit des êtres qui sont une seule substance en des individus distincts, ce qui suppose une solidarité naturelle entre frères et soeurs. Dans La Thébaïde, cette substance a produit des "monstres":

La race de Laïus les a rendus vulgaires;

I, 1, 28

Eteocle exprime en termes clairs et sans équivoque la nature du drame:

Je ne sais si mon coeur s'apaisera jamais:
Ce n'est pas son orgueil, c'est lui seul que je hais.
Nous avons l'un et l'autre une haine obstinée;
Elle n'est pas, Créon, l'ouvrage d'une année;
Elle est née avec nous; et sa noire fureur,
Aussitôt que la vie, entre dans notre coeur.
Nous étions ennemis dès la plus tendre enfance;
"Que dis-je? nous l'étions avant notre naissance.
Pendant qu'un même sein nous renfermait tous deux,
Dans les flancs de ma mère une guerre intestine
De nos divisions lui marque l'origine.
Elles ont, tu le sais, paru dans le berceau,
Et nous suivront peut-être dans le tombeau.

IV, 1, 913-926

Et de façon indirecte, il recourt naturellement à une force surnaturelle dans son ignorance des lois qui régissent l'espèce sans se dissuader que cette guerre intestine constitue un châtement

On dirait que le ciel, par un arrêt funeste,

Voulut de nos parents punir ainsi l'inceste;

Et que dans notre sang il voulut mettre au jour

Tout ce qu'ont de plus noir et la haine et l'amour

IV, 1, 927-930

L'amour, loin de rapprocher, divise. Dans un camp: un oncle et un neveu et dans l'autre un fils et un frère. Au centre, une mère et sa fille issue de l'inceste. Les relations naturelles sont battues en brèche. Tout est coordonné en sorte que la faute commise soit payée: Laïus abandonne son fils (cause), qui le tue (effet). OEdipe tue un sphinx (cause) et épouse sa mère dénaturée (effet). Il s'ensuit la discorde et l'inceste; tout est voué à l'échec. Dans l'ignorance de la loi Karmique, les dieux "soleil", sont alors tour à tour mis en accusation en lieu et place d'un Fiat, ce: que cela soit, cet esprit vivant engendré par la faute commise et qui devient nommément en phénotexte: Fortune, le dieu de Créon et d'Antigone. Or, "Rien n'arrive à personne qu'on ne l'ait appelé ou choisi, d'avance".¹³

Polynice et Antigone s'attirent dès leur jeune âge:

C'est moi que vous serviez, en servant Polynice; ...

Nous nous aimons tous deux dès la plus tendre enfance

Et j'avais sur son coeur une entière puissance;

Je trouvais à lui plaire une extrême douceur

Et les chagrins du frère étaient ceux de la soeur.

II, 1, 364-370

Ainsi, c'est par amour pour Antigone qu'Hémon abandonne son père. C'est par amour pour Polynice qu'Antigone veut la paix. Mais cette paix est compromise au départ par le crime au mont Cithéron et par son corollaire sur le chemin de Corinthe. Créon, n'a-t-il pas offert le lit de Jocaste à celui qui aurait tué le sphinx? Sans choisir OEdipe pour cette besogne, il a malgré lui concouru aux circonstances qui ont rendu Jocaste incestueuse. Créon est coupable et ses enfants sont appelés à payer conjointement avec lui. Hémon et Ménécée sont solidairement héritiers des fautes commises par la race de Laïus. Maillons d'une même chaîne, ils sont, selon la perception de Créon et d'Antigone, tributaires de "Fortune", cet esprit qui punit:

Et les crimes du père et l'amour de la fille;

II, 11, 428

Antigone reconnaît son sort lié à celui de sa race. La mort d'OEdipe ne suffit pas, Il faut

Que le dernier du sang royal

II, 11, 395

périsse. Princesse infortunée, elle est condamnée à voir mourir sa mère. La mort devra lui ravir Hémon et Polynice qu'elle suivra:

Dans la nuit du tombeau ...

V, 1, 1217

"Fortune" a rendu Polynice insensible aux pleurs d'Antigone et a outré son ambition pour le trône. Inexorable, "Fortune", conséquence d'un acte inhumain, doublé d'un parricide suivi d'un inceste, détermine son comportement et le livre au transport de sa rage. Dénaturé, hanté par le diadème, il choisit de s'abreuver du sang de son frère pour éviter un génocide.

Le Fiat inspire Créon. Haïr Hémon, mépriser le sacrifice de

Ménécée, flatter l'orgueil d'Étéocle, aspirer à Antigone au-delà du trône, telle est la voie tracée. Antigone lui impute la mort de ses frères, le rend responsable de celle de Jocaste, de Ménécée et Hémon. Se réjouit-il voyant le trône lui échoir, mais il ne tarde pas à être rongé par le remords et à subir promptement le choc en retour:

Polynice, Étéocle, Jocaste, Antigone,

Mes fils, que j'ai perdus pour m'élever au trône,

Tant d'autres malheureux dont j'ai causé les maux,

Font déjà dans mon coeur l'office des bourreaux.

V, VI, 1509-1512

Ainsi périt le dernier du sang royal pour payer l'irresponsabilité de Laïus.

Jocaste inspire pitié. En vain, elle pousse des cris superflus et verse des larmes sur ses funestes ennuis. Complice de Laïus, elle commet une faute inexcusable qui retombe sur sa famille divisée par des intérêts contraires. Créon Étéocle, Polynice forment un ensemble inharmonique, un triangle incompatible dressé contre elle par Fortune. Victime inconsolée, elle est déçue par ses fils malgré eux, malgré elle. Le crime appelle le crime. Tout s'enchaîne et tout se paie. C'est pourquoi Polynice est mû par un chimérique amour du trône qui lui fait tout méconnaître, Étéocle ne trouve d'appas que dans le sang. C'est ce qui fait de Créon un politicien habile, un esprit retors qui a cessé d'être père, titre "trop vulgaire" comparé à celui de roi. - C'est ce qui fait du sacrifice de Ménécée un acte gratuit, d'Hémon une marionnette et d'Antigone une incestueuse infortunée. Ils sont tous concernés et tributaires d'une faute première:

"Tout acte engendre dans le plan central de l'univers, un esprit vivant; il ramène donc fatalement sur son auteur le bien ou le mal dont il fut la manifestation ..."¹⁴

Ainsi les descendants de Laïus sont soumis à l'enchaînement des causes jusqu'à ce que leur Karma soit épuisé. Coupables, ils ensanglantent la terre "de leur sang" pour expier un triple crime: l'abandon d'Œdipe sur le mont Cithéron, le meurtre de Laïus, l'inceste car: "il faut, pour que l'effet s'arrête, que la cause cesse".¹⁵ Elle survit dans le sang. Il faut que le sang gicle.

2^o LE SANG - L'HEREDITE

Soixante-dix vers environ illustrent l'importance du sang. La reine l'invoque pour arrêter les bras fratricides. Ils n'oseront pas :

Répandre notre sang pour attaquer le leur.

I, 11, 42

A sa vue Jocaste chancelle :

Quelles traces de sang vois-je sur vos habits?

Est-ce du sang d'un frère? ou n'est-ce point du vôtre?

Vous pourriez d'un tel sang, ô ciel! souiller vos armes?

I, 111, 46-47, 71

Cet agent pense-t-elle pourrait faire surgir le sentiment fraternel :

Pourquoi par tant de sang cherchez-vous à régner ...?

II, 111, 473

Elle espérait même que le sacrifice de Ménécée engendrerait la paix et changerait les visées de Créon :

Au sang de Ménécée il n'est rien d'impossible.

III, IV, 772

Hélas! son erreur capitale c'est de vouloir :

... que le sang parle et fasse son office.

IV, 111, 983

Invoquer le sang, c'est déclencher des instincts de défense, d'attaque et d'habitude. L'influx nerveux d'origine héréditaire suffit à tout gâcher. Ce comportement immuable des frères ennemis est une preuve de la théorie fixiste de l'instinct. Condillac le nomme une habitude devenue automatique et inconsciente. Les néo-lamarckiens et Spencer l'appellent intelligence dégradée, habitude héréditaire:¹⁶

Je suis de tous les deux la commune ennemie,

Puisque votre ennemi (OEdipe) reçut de moi la vie.

IV, 111, 1083-1084

L'attitude des deux frères est une disposition congénitale. La lutte pour la vie elle-même déclenche leur instinct de conservation et de destruction:

Triste et fatal effet d'un sang incestueux
IV, 1, 921

Trop de sang innocent se verse tous les jours: ...

Il suffit aujourd'hui de son sang ou du mien.
IV, 111, 1057, 1061

Ils invoquent hélas! la loi du sang comme la suprême justice:

Ce sang qui tant de fois a fait rougir la terre
Tout cela dit assez que le trône m'est dû
IV, 111, 1008-1009

Vous le savez, mon fils, la justice et le sang
Lui donnent part ... à ce haut rang: ...
1, 111, 82-83

Le sang nous met au trône
Ce que le sang lui donne, il le doit accepter
II, 111, 480-481

La guerre, les combats, tant de sang répandu,
Tout cela dit assez que le trône est à moi
IV, 111, 1005-1006

Polynice utilise à bon droit l'épée à double tranchant:

Dois-je chercher ailleurs ce que le sang me donne ...
Que le sang me couronne
IV, 111, 1112, 1133

La politique de Créon est axée sur l'effet du sang de Ménéécée;
... le sang d'un héros
III, 111, 672

Les dieux voulaient son sang
III, IV, 735

D'abord, il s'en sert pour berner le roi:

Dois-je verser mon sang, ou répandre le vôtre? ...

Seigneur, mon sang m'est cher, le vôtre m'est sacré; ...

Le ciel promet la paix du sang de Ménécée; ...

Et que son sang en vain ne soit pas répandu.

III, IV, 755-770

Mais Créon est certain que le sang déchaînera des forces aveugles à l'occasion d'une confrontation Etéocle - Polynice et en escompte déjà les résultats,

Et le sang reprendra son empire ordinaire,

III, VI, 808

convaincu que la guerre déclenchée dans le foetus éclatera dans l'enceinte trop étroite du trône, l'un étant la correspondance de l'autre. En effet,

La soif de se baigner dans le sang de leur frère

Faisait ce que jamais le sang n'avait su faire

V, 111, 1313-1314

Comme l'observe Leibniz, un premier acte est un commencement d'habitude. C'est un fait que les protagonistes ont appris à se battre dès le sein de leur mère, "en champ clos". Apprendre c'est s'habituer. Vouloir se détruire est un automatisme auquel ne peuvent échapper les frères ennemis. Ils veulent répandre le sang avec une sûreté qui rappelle un acte instinctif. Une certaine réaction est soudée à un certain souvenir qui crée un besoin instinctif de se détruire. Spontanément, les frères ennemis reculent par réflexes conditionnés et refusent par mémoire - habitude de s'embrasser. Le sang leur impose sa marque, crée une seconde nature et même des accoutumances biologiques. Force conservatrice, le sang fixe le génotype, le tempérament physiologique et le naturel psychologique, dûs à l'hérédité. Celle-ci, écrit

Ribot, est "la loi biologique en vertu de laquelle tous les êtres doués de vie tendent à se répéter dans leurs descendants." Elle a été souvent définie: "la transmission, des ascendants aux descendants, par voie de génération sexuelle, de certaines dispositions naturelles ou acquises".¹⁷ Ribot a consacré tout un ouvrage à l'étude de l'hérédité psychologique à cause de son importance dans la vie intérieure.

Dans La Thébaïde, l'inceste se transmet des parents aux enfants; l'hérédité est directe. Elle est unilatérale quand les dispositions viennent d'un seul parent, bilatérale si la transmission vient de deux, et croisée si elle se fait d'un sexe à l'autre. La race de Laïus est une application de ces différents cas: Jocaste et OEdipe sont incestueux de même que Polynice et Antigone. Hémon est aussi incestueux que son père. La nature dans La Thébaïde s'imité et se répète.

Il ne s'ensuit pas que l'hérédité, ainsi comprise, exerce une contrainte absolue sur les descendants d'OEdipe qui pourraient lutter contre elle, contacter des habitudes contraires à cette tendance: "à père avare, fils prodigue", car des influences matérielles et sociales, des modifications purement psychologiques sont de nature à changer profondément le caractère lequel dans une large mesure est un ensemble d'habitudes. Un nouvel état de conscience modifie les états antérieurs au milieu desquels il évolue et marque le début d'une existence nouvelle; même un moi imaginaire est susceptible de réagir sur les éléments innés et acquis de l'hérédité. Le Bovarysme ne produit-il pas une sorte d'osmose entre le réel et l'irréel? Ainsi, le caractère n'est pas immuable; il peut être l'oeuvre du sujet lui-même averti de ses tares héréditaires, la création de sa libre volonté. Mais Jocaste a employé

des moyens psychologiques, en appelle à l'examen de conscience, évoque les inclinations naturelles pour porter ses enfants à remédier à leur haine. Ménéce s'est tué et Jocaste après lui. Rien n'a pu désarmer les monstres, sinon leur effacement physique. Cette haine n'est pas un simple produit de l'inceste. Le sang évoqué au gré des intérêts est la manifestation du mal dans leurs veines. C'est "Fortune" "l'esprit vivant" qui ramène sur eux le choc en retour à l'instar du Dieu des chrétiens dans Athalie:

Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit!

V, VI, 1774

Par La Thébaïde, le jeune Racine nous plonge dans un univers dont les lois inconnues relèvent de l'absolu, cet absolu dont certains disciples de Comte acceptent l'existence tout en le proclamant inaccessible:

Ce qui est au-delà du savoir positif écrit Emile Littré dans sa Preface d'un disciple, soit, matériellement, le fond de l'espace sans borne, soit, intellectuellement, l'enchaînement des causes sans terme, est inaccessible à l'esprit humain. Mais inaccessible ne veut pas dire nul ou non existant. L'immensité tant matérielle qu'intellectuelle tient par un lien étroit à nos connaissances et devient par cette alliance une idée positive et du même ordre; je veux dire que, en les touchant et en les abordant, cette immensité apparaît avec son double caractère, la réalité et l'inaccessibilité. C'est un océan qui vient battre notre rive, et pour lequel nous n'avons ni barque ni voile, mais dont la claire vision est aussi salutaire que formidable.¹⁸

Sans conteste, il existe une relation étroite entre le monde visible et le monde invisible dans La Thébaïde. Si elle reste la pièce la plus sombre de Racine, son nom l'indique, c'est qu'elle est en génio-texte

une application de la loi du Karma, celle de l'hérédité et ce que les mystiques appellent un cas d'espèce: une famille solidairement responsable d'une faute commise par l'un de ses membres, lequel est obligé de revenir payer sa dette ou expier sa faute.

Tous les personnages de La Thébàïde ont hérité de Laïus son irresponsabilité et son sang versé. Jocaste la toute première:

depuis le jour infâme

Où de mon propre fils je me trouvais la femme

Le moindre des tourments que mon coeur a soufferts

Egale tous les maux que l'on souffre aux enfers.

II, 11, 598-602

Suit Antigone:

Fille d'OEdeipe, il faut que je meure pour lui.

II, 11, 423

Puis, vient le roi:

Nous étions ennemis dès la plus tendre enfance

Que dis-je? nous l'étions avant notre naissance ...

On dirait que le ciel, par un arrêt funeste,

Voulut de nos parents punir ainsi l'inceste.

IV, 1, 919-920, 927-928

Il paraît net et clair dans ce contexte que ce qui est héréditaire,

c'est le crime, le mal:

Comme on avait demandé au Maître Philippe de Lyon, comment il se faisait que dans une même famille tous les enfants étaient atteints de la même maladie, il répondit sans faire allusion à l'hérédité, mais en partant de la notion de la solidarité des membres d'une même famille, manifestée par le moyen de l'incarnation volontaire: "C'est une façon de payer les dettes. L'Evangile vous dit bien que les petits-enfants paieront les dettes des grands-parents jusqu'à la cinquième et quelquefois jusqu'à la septième génération.¹⁹

Créon aborde le drame dans la même optique: la haine et ses concomittants l'inceste et le sang amènent l'exil, la guerre, l'immolation, la folie, le suicide conséquences logiques d'actes antérieurs, moyens employés par la nature pour leur faire subir les contre-coups de leurs incartades:

Les autres ennemis n'ont que de courtes haines,

Mais quand de la nature on a brisé les chaînes,

Cher Attale, il n'est rien qui puisse réunir

Ceux que des noeuds si forts n'ont pas su retenir.

III, VI, 879-882

En effet, le "ciel" ne punit personne encore moins le "soleil", "Fortune" ou quelque autre "Dieu caché". Ce qui est fatal, héréditaire, le seul possible "Dieu caché" s'il en est, c'est la conséquence logique de l'acte provisoirement mauvais, du bien permanent ou du mal transitoire. Antigone a la vue claire et nette de cette vision racinienne du monde:

Mon père, cher Hémon, vous va perdre aujourd'hui;

Et je vous perds encore peut-être plus que lui. ...

Et ce funeste amour vous nuit encore plus

Que les crimes d'OEdipe et le sang de Laïus.

II, 11, 425-430

Sans doute que Jocaste et Antigone angoissées, tour à tour, imputent à Créon la cause de leurs souffrances:

Mais avouez, Créon, que toute votre peine,

C'est de voir que la paix rend votre attente vaine;

Qu'elle assure à mes fils le trône ou vous tendez.

I, V, 223-225

Antigone de surenchérir:

C'est de tous nos malheurs l'auteur pernicieux.

V, 11, 1275

N'imputez qu'à vous seul la mort du roi mon frère

Et n'en accusez point la céleste colère

V, 111, 1285-1286

C'est courant dans le monde racinien que chacun rejette la responsabilité sur autrui, le moment de lucidité passé:

The idea of Karma and the completely moral Universe it implies, commits the Hindu who understands it to complete personal responsibility. Most persons are unwilling to admit this. They prefer, as the psychologists would say, to project -- to locate the source of their difficulties outside themselves. This, say the Hindus, is simple immaturity.²⁰

Toutefois, Créon en saisit du drame, l'essence, malgré les ocellères que lui causent parfois le trône et Antigone. Il suffit de se rappeler la toile d'araignée qu'il a de ses doigts méticuleusement tissée. Aussi mesure-t-il avec exactitude sa part du festin:

Des deux princes, d'ailleurs, la haine est trop puissante:

Ne crois pas qu'à la paix jamais elle consente

Moi-même je saurai si bien l'envenimer;

Qu'ils périront tous deux plutôt que de s'aimer.

III, VI, 875-878

Bien que le jeune helléniste n'ait pu faire de La Thébaine un chef-d'oeuvre, ou qu'elle n'ait pas été reconnue telle, il

ena fait la pierre angulaire de son théâtre. Cet exercice d'école porte en germe des chefs-d'oeuvre qu'il nourrit de sa sève: la loi Karmique ou de la justice distributive. Chaque tragédie annonce ou rappelle une autre: l'amitié d'Hémon et Polynice revit en celle d'Oreste et Pylade; Ménécée crée la notion d'absence apparente et de présence permanente concrétisée par Astyanax. Cette solution de continuité suggère l'idée de situer La Thébaïde dans l'optique d'une existence antérieure à Andromaque qu'un fil intérieur relie à Mithridate, à Athalie. Certes, Astyanax a brillé par son absence apparente tout en rendant sa mère indécise et Pyrrhus instable - Aussi, Joas est concerné. Athalie réclame sa tête comme les grecs celle d'Astyanax. Ils sont au centre de la décision. Au cours des incarnations successives, le progrès est manifeste: l'enfant devient roi.

Racine reprend dans Mithridate la notion du fils rival du père, celle du bon fils et du vieillard amoureux; le schéma est identique; la même veine coule, captive psychanalyste et psychologue:

ANTIGONE -----MONIME

CREON ----- MITHRIDATE

HEMON -----XIPHARES

POLYNICE -----PHARNACE

Les sujets par leurs ressemblances nous font présumer qu'ils se retrouvent dans des circonstances antérieurement vécues; une analyse de leurs caractères et même de leurs propos montrerait dans quelle mesure la personnalité a changé.

Agamemnon, dans Iphigénie en Aulide, s'est révélé aussi impitoyable père que Créon. Il est potentiellement bourreau de sa fille comme Créon de ses enfants. L'oracle est aussi cruel dans les deux cycles.

Tous les personnages de La Thébaine sont incestueux. Ce thème sera repris dans Phèdre avec maîtrise et ne sera pas constitué par de vaines et stériles lamentations. Racine aura déjà atteint la maîtrise. Boileau écrit qu'elle était incestueuse et malgré soi perfide et l'on a même vu en elle une chrétienne à qui la grâce a manqué. Phèdre est douloureusement emportée par un amour incestueux auquel elle ne peut résister. Héritière de Jocaste, c'est le cas de dire qu'une existence ne suffit pas parfois pour se guérir d'un vice. Le plan change car Hippolyte n'est pas fils de Phèdre à proprement parler. La personnalité change mais l'entité reste la même.

Ce théâtre aussi divers que la vie traite tous les grands thèmes qui ont passionné l'humanité: guerre et paix, l'amour maternel, l'amour paternel, l'amour filial, l'inceste, la générosité, l'ambition, la politique, le tout en germe dans La Thébaine. Ce théâtre fourmille de grands volontaires: Mithridate, Acomat, Joad; des êtres nobles et réfléchis: Andromaque, Monime, Burrhus, Mardochée; de grands et calmes calculateurs: Narcisse, Ulysse, Mathan, Aman.

Sans doute, Créon n'est-il pas de l'envergure d'Acomat: politique habile, froid, profond psychologue, énergique, raisonnable, lucide et en même temps rebelle, mais on sent que ce ministre authentique du

théâtre racinien est un héritier privilégié de Créon. Si Joad triomphe d'Athalie par la ruse, Créon savait avant lui manier cette redoutable épée. Agamemnon a lutté contre son ambition tandis que Créon n'en avait cure, mais l'instinct héréditaire est tapi au fond de l'être. Peut-être, Créon manque-t-il de grandeur et de majesté et figure-t-il mieux au plan où s'agitent les Narcisse, les Mathan, et les Aman, véritables génies du mal, cyniques, pervers qui manient les hommes en flattant leurs instincts, leurs vanités.

Et, pour, nous rendre heureux, pardons les misérables.

Britannicus, II, VII, 760

Narcisse résiste à Agrippine comme Créon à Jocaste, - divise Néron et Britannicus comme Créon oppose Etéocle à Polynice. A l'instar de Créon, Agrippine ne vit que pour exercer le pouvoir, ou, quand elle l'a perdu, pour le reprendre: ejusdem farinae. Tous deux veulent l'autorité véritable en dépit des liens du sang. Ainsi, on pourrait compter leurs incarnations successives et étudier le cycle de leurs évolutions.

La Thébaïde est bien riche en exemples par sa complexité. Dans cette oeuvre touffue, il y avait déjà tout Racine. Très loin du style racinien surprenant de poésie et mystérieusement simple, La Thébaïde n'a pas été porteuse de ce lyrisme distillé dans Bérénice, Andromaque et Rhèdre. Certes, on était encore loin de l'élégance raffinée et de la douce harmonie de la trop suave Bérénice - trop loin même du vers plein de noblesse et de majesté d'Athalie, mais on sentait l'empreinte d'une vision du monde qui allait marquer toute une carrière. Sans doute, Racine cherchait-il sa voie et n'avait-il pas encore le secret de mêler la tendresse à la férocité. Mais, dès La Thébaïde, la ligne

de force de son théâtre est nettement tracée: celle de la nature humaine, responsable de ses actes. Lanson rapporte qu'un père Jésuite, dans un discours latin qui fit quelque scandale, se demandait si Racine est poète, s'il est chrétien. Poète? Certes, Chrétien tout court? Il y a lieu d'en douter. Mystique chrétien, telle paraît être une perspective inhérente à son éducation, sa vision du monde, sa conception de la tragédie.

1. Charles Mauron, L'inconscient dans la vie et l'oeuvre de Racine, Paris, Editions Orphrys, 1957, p. 27.
2. Ibid., p. 232.
3. Raymond Picard, La Carrière de Jean Racine, Paris, Gallimard, 1956, p. 101-107.
4. Charles Mauron, op. cit., p. 233.
5. Ibid., p. 234
6. Roger Fayolle, La Critique, Paris, A. Colin 1966, p. 367.
7. Roland Barthes, Sur Racine, Le Seuil, 1963, p. 69.
8. Ibid., p. 71.
9. Pierre Larousse, Petit Larousse, Paris, Imprimerie Larousse, 1980, p. 1569.
10. Joseph Head and S.L. Cranston, Reincarnation: The Phoenix Fire Mystery, New York, compiled and edited by Joseph Head and S.L. Cranston, Julian Press/Crown Publishers, Inc., 1978, p. 482.
11. Ibid., p. 20.
12. Ibid., p. 21.
13. Edmond Bertholet, La Reincarnation d'après le maître Philippe de Lyon, Lausanne, Editions Rosicruciennes, 1960, p. 29.
14. Ibid., p. 28.
15. Ibid., p. 28.
16. Henri Bergson, L'Evolution Créatrice, Paris, Alcan 1924, p. 184-185.
17. Théodule Ribot, L'Hérédité Psychologique, Paris, Alcan, 1873, p. 153, 159, 238, 576.
18. Auguste Comte, Principes de Philosophie Positive, (précédés de la: Préface d'un disciple par Emile Littré)Paris, J.B. Baillière et Fils, 1868, p. 66-67.
19. Edmond Bertholet, op. cit., p. 179.
20. Joseph Head and S.L. Cranston, op. cit., p. 13.

II^e ChapitreA. La glorification de la vertu dans Alexandre Le Grand et la rançon
du crime dans AndromaqueAlexandre Le GrandCrimes - Vices

- a) Amour-propre
- b) Orgueil : Porus
- c) Trahison: Taxile
- d) Intention Criminelle:
vœux d'Alexandre et Porus

Châtiments

- Mort de Taxile
- défaite d'Axiane-Porus
- Ennuis d'Axiane en résidence surveillée
- Gémissements des soldats d'Alexandre; - Pleurs de Cleofile

Andromaque

- a) Achille: traitement infligé
aux dépouilles d'Hector
- b) Pyrrhus: l'incendie de Troie
mort de Priam - Polyxène
- c) Oreste: il tua sa mère
- d) Hector: massacre des Grecs
1, 11, 155-160
- e) Andromaque: substitution d'enfant
pour échapper le sien au supplice
1, 1, 73-76
- f) enlèvement d'Hélène

- captivité d'Andromaque
et d'Astyanax
- folie d'Oreste
- suicide d'Hermione
- assassinat de Pyrrhus
- échec de l'ambassade
d'Oreste

II^e Chapitre

A. La glorification de la vertu

dans Alexandre Le Grand

Mon frère, ouvrez les yeux pour connaître Alexandre.

I, 1, 5

Après La Thébaine, Alexandre! Après le crime, la vertu!

Un monde nouveau, un univers dépeuplé de mythes, d'oracles, de dieux, ornements si propres au spectacle de la fatalité, deviendra désormais le théâtre de passions contraires, d'affirmations contradictoires et de réactions confuses.

En effet, on y sent plus l'homme traqué par des dieux, environné de sombres bords et irrémédiablement perdu. Nul fait indiciaire, histoire ou mythologie, ne suggère un antécédent qui rendrait responsable; ou du moins, nulle marque d'une antériorité indicatrice d'une faute. Point de "Dieu caché". Jupiter est présent tant sur le plan de la connaissance que de l'action. Le verbe s'est fait chair:

Mon frère, ouvrez les yeux pour connaître Alexandre:

I, 1, 5

... .. un roi dont la puissance

Semble forcer le ciel à prendre sa défense

I, 1, 2

... .. grand guerrier

I, 1, 58

Le vainqueur de l'Euphrate

I, 1, 60

Un roi qui fait trembler tant d'états sous ses lois

I, 11, 151

"Ce héros , "un prince au comble de la gloire", "un grand défenseur",

"un grand roi", "gran coeur". Au surplus:

... maître absolu de tous tant que nous sommes

Ses esclaves en nombre égalent tous les hommes;

11, 11, 533-534

le palmarès du conquérant est connu. Nul sous-entendu. Point de dieux vengeurs ou d'enfer tyrannique. La mythologie s'annihile et la parole se cristallise en un mot-lumière: "homme":

Nous savons que les dieux ne sont pas des tyrans

Et de quelque façon qu'un esclave le nomme

Le fils de Jupiter passe ici pour un homme

"Passe".' charnière du vers, véritable translation de vocabulaire ramenant l'inconnu au connu, isole à souhait "Jupiter à l'hémistiche et "homme" à la rime. Rien ne se perd. Le signifié contient le signifiant et le définit: Alexandre, Jupiter fait homme. Lucides, Cléofile voit

... .. la fortune attachée à ses lois!

... .. les trônes mis en cendre,

Les peuples asservis, et les rois enchaînés;

elle convie Taxile à distinguer un "homme" libéré de la marque des destinées communes, de simples êtres humains, tel l'a saisi Bossuet dans l'"Oraison funèbre de Louis de Bourbon":

Dieu nous a révélé que seul il fait les conquérants,
et que seul il les fait servir à ses dessins.. Quel
autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu qui l'avait
nommé deux cents ans avant sa naissance dans les
oracles d'Isaïe?

Tu n'es pas encore, lui disait-il, mais je te vois,
et je t'ai nommé par ton nom: tu t'appelleras Cyrus.
Je marcherai devant toi dans les combats; à ton approche
je mettrai les rois en fuite, je briserai les portes
d'airain... Quel autre a pu former un Alexandre, si

ce n'est ce même Dieu qui en a fait voir de si loin et par des figures si vives l'ardeur indomptable à son prophète Daniel? "Le voyez-vous dit-il ce conquérant? Avec quelle rapidité il s'élève de l'occident comme par bonds, et ne touche pas à terre! Semblable, dans ses sauts hardis et dans sa légère démarche, à ces animaux vigoureux et bondissants, il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes, ni par précipices." A n'entendre que ces paroles de Daniel, qui croirez-vous voir, messieurs, sous cette figure? Alexandre ou le prince de Condé? ...

Bossuet à qui il est aisé d'unir "finesse" et géométrie" appelle Condé "cet autre Alexandre,"² sa réincarnation pour ainsi dire. C'est ce qu'on appellerait avec justesse, selon une expression de Thierry Maulnier, des destinées d'élection. L'exclamation d'ouverture signifie de façon non équivoque le rapport existentiel entre le héros et l'au-delà, en marque la transcendance, notifie l'origine: une race d'élite, une aristocratie de l'esprit et de l'âme:

Quoi! vous allez combattre un roi dont la puissance

Semble forcer le ciel à prendre sa défense

I, 1, 1-2

La personnalité d'Alexandre, le conquérant évoqué par Bossuet n'a pas été révélé à Porus et Axiane, privilège jadis réservé à Jaddua la plus haute autorité ecclésiastique de Jérusalem. Selon les recherches de Flavius Josephus, Alexandre, après la prise de Gaza, s'apprêtait à conquérir Jérusalem. Jaddua, alors en difficulté, ordonna au peuple d'offrir des sacrifices à Dieu et d'implorer sa protection. Ensuite, il apprit en rêve qu'il devait ouvrir les portes de la cité et recevoir Alexandre, en toute quiétude d'esprit, avec les honneurs dus à son rang.

Il s'en rejouit et en fit part au peuple au réveil. Entouré de prêtres et d'une multitude de citoyens, Jaddua, vêtu de pourpre et coiffé de sa mitre, alla rencontrer Alexandre. A distance, le conquérant vit venir le grand-prêtre. Il s'approcha de lui, s'inclina et le salua. A ce geste, les Juifs exclamèrent d'une seule voix: salut Alexandre!

Sur ces entrefaites, Parmenio frappé de stupéfaction, s'enquit:

Pourquoi devriez-vous adorer le grand-prêtre des Juifs alors que tous les rois vous adorent? Ce n'est pas lui que j'adore, fit Alexandre, mais le nom de Dieu gravé en lettres d'or sur sa mitre. J'ai vu ce même personnage drapé d'écarlate, en rêve, quand j'étais à Dios en Macédoine. Il m'a exhorté à lever la marche sans délai et m'a promis la victoire sur les Perses. Je me souviens de cette vision. C'est la preuve manifeste que mon armée est placée sous la conduite divine. Puis, Jaddua conduisit Alexandre au temple, pria et fit des offrandes à Dieu.

Quand le grand-prêtre lui montra le livre de Daniel où il lut que l'un des Grecs était destiné à détruire l'empire persan, il crut, compte tenu des conquêtes qu'il avait déjà faites, qu'il était par analogie le "bouc" de Daniel et s'envola vers de nouvelles victoires. William Whiston dans Josephus, or Complete works of Flavius Josephus en parle avec un grand luxe de détails.³

Cette révélation ne laissera pas l'histoire civile indifférente. Quinte-Curce aura consacré son huitième livre à glorifier l'Elu. Suivront Montaigne, Bossuet et Racine. A vrai dire, il n'est de termes plus heureux, pour expliquer la transcendance d'Alexandre Le Grand, que ceux cités par Brémond dans La Conquête Mystique pour peindre le

Christ:

Et verbum caro factum est.- Il faut donc remarquer dit le P. Bourgoing, que ce serviteur de Dieu (Berulle) ... regardait et adorait principalement la personne divine de Jesus-Christ, ... unie a notre nature, c'est-a-dire lui-même, considéré en son état personnel, en son être divinement humain, non seulement comme Dieu, ni en tant qu'homme ou en son humanité prise séparément mais en tant qu'homme-Dieu, en son état substantiel, qui comprend ses grandeurs et ses abaissements, sa filiation divine et humaine en la même personne, et les propriétés de l'une ou de l'autre nature en la seule hypostase du Verbe-Dieu."⁴

Ainsi Pierre de Berulle considère le Christ. Ainsi Racine présente Alexandre, influencé sans doute par les mystiques du siècle, l'école française en l'occurrence, la religion et l'histoire. Pour exagéré que soit le parallélisme, l'incarnation du Verbe; Jupiter-Alexandre néanmoins, ne manque pas de nous transporter bien loin des dieux invisibles de La Thébaïde. Cléofile fait nettement ressortir la transcendence de l'homme - Dieu à son frère aveuglé: "ce héros", "un prince au comble de la gloire", "un grand défenseur", "un grand roi", "grand coeur":

... maître absolu de tous tant que nous sommes.

11, 11, 533

Voilà qui dissipe tout mal entendu sur l'incarnation privilégié du fils de "Jupiter" et sur sa mission de conquérant. Cléofile annonce déjà ceux qui dans ce théâtre bénéficient de clartés divines, à côtés des réprouvés laissés dans la confusion et l'obscurité totale comme Porus et Axiane "accoutumés à raisonner par principes et qui ne comprennent rien aux choses de sentiment, y cherchant des principes, et ne pouvant voir d'une vue".⁵ C'est ce qui fait, selon, Pascal "que des géomètres ne sont pas fins," parce qu'ils ne peuvent voir "ce qui est

devant eux, et qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de géométrie, et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse, où les principes ne se laissent pas ainsi manier."⁶

Par Jaddua, au lieu de larmes versées et de sang répandu, Jérusalem a poussé de joyeux vivats, accueilli Alexandre dans son temple embaumé de bouffées d'encens, sanctifié de prières. La relation Jaddua-Alexandre paraît étrange, leur conduite s'étant inspirée d'un songe. L'un a annoncé et préparé la venue de l'autre comme autrefois le prophète celle du Messie. Eternelle répétition de l'histoire faisant de la tragédie l'image d'une roue qui tourne et nous ramène au point de départ. Le coïncidence est non moins étrange sachant que le Messie a vécu trente-trois ans. Dans "Le but de notre carrière c'est la mort", le parallélisme offert par ces deux entités exemplaires a aussi fasciné Montaigne: "Le plus grand homme simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme." Jaddua a reconnu l'Elie qui devait venir, Jérusalem l'a accueilli. Axiane ne l'ayant pas reconnu, l'Inde l'a combattu.

Il présente la paix à des rois aveuglés.

II, 1, 411

Telle est l'Entité glorifiée par l'histoire civile, révélée par l'histoire religieuse et consciente de sa mission de conquérant. Jérusalem l'a reçue avec allégresse tandis que l'Inde aurait totalement succombé sous le poids de ses armes, n'eût été sa générosité. Pourtant, si Taxile indécis, Porus aveuglé et Axiane butée étaient nantis de "savoir", il n'y aurait point de tragédie. Si Axiane était au préalable

conquise, nul drame, la solution précéderait la crise comme à Jérusalem. Absence de conflit; or, le tragique s'en accommode s'il n'en résulte pas toujours; il en est paré, ce qui voile sa vraie nature, son principal attribut: l'antériorité d'une faute intentionnelle ou consommée, le Hic. Le conflit, conséquence, eût pu être écarté par progrès de raisonnement si sa raison d'être n'avait échappé au contrôle de son auteur. De fait, tout compromis est présentement exclu. Porus, une constante, une énergie prête à détendre, reste accroché à son Θυμος: Axiane;

La gloire est le seul bien qui nous puisse tenter.
II, 11, 582

En effet, cinquante quatre vers dans Alexandre Le Grand illustrent l'importance de "la gloire". Chacun est concerné par sa souillure, sa perte ou son mérite. C'est de Porus, apparemment, le phare puissant qui éclaire et dirige:

... quand la gloire parle, il n'écoute plus rien.
I, 11, 216

Grand guerrier, il lui faut encore tant de palmes, pour prétendre à des dignités inconnues, que seule "la gloire" confère. Ce patriote, cornélien à plus d'un titre, lutte essentiellement pour la gloire. S'il n'est aimé, du moins, il est estimé. Il se choisit un ordre et s'y tient: l'ordre de la tragédie. L'on n'y est pas libre de ne pas l'être. Embarqué, s'abstenir de choisir est encore choisir. C'est ce qui le différencie de Taxile impuissant à préciser son devenir, se forger un idéal et en être le principal artisan:

Ma soeur, de votre sort je vous laisse l'empire;

Je vous confie encor la conduite du mien.
III, 111, 830-831

L'on risque d'aboutir à un écart fatal au sens de cette tragédie si l'analyse minutieuse portée sur le comportement de Porus ne laisse subsister que le patriote au coeur bardé d'acier. L'on s'éloignerait, malgré soi, de l'idée-fixe qui motive Porus. Le sujet? Certes,

L'Inde se reposait dans une paix profonde,
II, 11, 518

quand Alexandre y est venu porter la guerre. Le patriotisme de Porus en est blessé. A ce crime s'ajoutent des circonstances aggravantes: les intérêts de Cléofile, la fierté de Porus, la haine de Axiane et surtout la non-action de Taxile aussi blessante que l'agression d'Alexandre. Aussi, Porus ne se contient-il plus:

Hé quoi! vous en doutez; et votre âme s'assure
Sur la foi d'un amant infidèle et parjure,
Qui veut à son tyran vous livrer aujourd'hui,
Et croit, en vous donnant, vous obtenir de lui! ...
Il vous peut arracher à mon amour extrême;
Mais il ne peut m'oter, par ses efforts jaloux,
La gloire de combattre et de mourir pour vous.
I, 111, 273-280

La guerre, fléau aux conséquences nombreuses, n'ébranle point Porus. Il l'embrasse pour signaler son bras et mériter Axiane, nonobstant l'exemple de tant de rois asservis et de villes captives. L'amour éclipse le patriotisme. Loin de répondre exclusivement aux prétendus vœux de son pays, il se soumet aux exigences et aux servitudes de l'amour. Les charmes d'une reine, ses attrait, ses beaux yeux le tyrannisent outre-mesure. Ce qui fausse son cri de rage:

Compterai-je pour rien la perte de ma gloire?
I, 11, 197

Ce cri de fauve blessé est strictement cérébral. Il ne s'agit point de l'amour de la gloire, mais bien de la gloire de l'amour, celle de combattre et de mourir pour Axiane:

Oui, ~~madame~~, je vais dans l'ardeur qui m'entraîne,

Victorieux ou mort, mériter votre chaîne, ...

Je m'en vais, par l'éclat qu'une victoire donne,

Attacher de si près la gloire à ma personne,

Que je pourrai peut-être amener votre coeur

De l'amour de la gloire à l'amour du vainqueur.

II, V, 649-656

Et voilà. Axiane, l'unique mobile, le seul fondement de son patriotisme, s'il en fut:

Voulez-vous qu'en mourant un prince infortuné

Ignore à quelle gloire il était destiné?

II, V, 667-668

Le voile est tombé, définitivement. Le vide est fait, béant. Sans ériger en principe comme Corneille dans sa lettre à Saint-Evremond: "l'amour est une passion trop chargée de faiblesse pour être la dominante dans une pièce héroïque; j'aime qu'elle y serve d'ornement et non pas de corps", Racine y voit surtout un vice exclusif, un mal irréductible. Atteint, son sujet devient haineux, hautain, vindicatif, jaloux. Racine le stigmatise à souhait. On en pleure. Porus en connaît les affres. Il haït. Son âme hautaine n'a d'autres attributs que l'audace et le mépris. Aimer Axiane, c'est haïr Alexandre. Elle se veut unique point de mire et ne tolère même pas la simple indépendance:

C'est vous je m'en souviens, dont les puissants appas

Excitaient tous nos rois, les traînant aux combats

Et de qui la fierté refusant de se rendre

Ne voulait pour amant qu'un vainqueur d'Alexandre.

II, V, 643-646

Ainsi s'explique l'aversion de Porus. L'accusée conteste l'existence même d'Alexandre. L'étoile de l'Inde, ombrageuse, rougit de toute autre qui brille. Despotique, elle suffit à illuminer tous les coeurs. L'aimer revient à embrasser sa cause explicite et sans équivoque:

Il faut, s'il est vrai que l'on m'aime,

Aimer la gloire autant que je l'aime moi-même, ...

Et haïr Alexandre autant que je le hais.

IV, III, 1169-1172

C'est à ce degré de fierté que Porus tend à s'élever. Axlane y est déjà juchée. Il faut l'y rejoindre. Ainsi, amour, gloire, audace, mépris élisent en lui domicile. Ils y détruisent toute vertu. Le vice installé, l'orgueil naît: Θυμος pour les Grecs. Cette puissance abusive et désordonnée conduit aux pires catastrophes. Elle causa la perte de Darius:

... la foudre en tombant lui fit ouvrir les yeux.

I, 11, 176

Et c'est précisément l'enseignement du moraliste. Les ravages, les déboires auxquels elle expose sont mis en exergue, amplifiés, le réel jouant sur un mode qui ne peut satisfaire le tragique, le moraliste glisse du plan de la vie à celui de l'art. Dans cette perspective, le vice anéantit. Il convoite les tributs que confère la vertu, consent que celle-ci soit glorifiée ou qu'on lui dresse en tremblant des autels d'universelle adoration; il lui appartient, toutefois, la gloire de l'aller combattre au ciel ou on l'élève. Cette fierté est dans l'ordre racinien un péché capital à purger. Elle a rendu les rois indiens "Frères ennemis". L'orgueil personnifié jette des lumières sur la conception racinienne de la

tragédie: stigmatiser le vice glorifier la vertu. Mis a nu dans ses moindres replis et sous ses masques divers, gloire, amour, haine, ce sentiment dénaturé revêt toutes les caractéristiques de l'amour-propre. L'on se souvient des Essais de Montaigne, des Pensées de Pascal et des Maximes de La Rochefoucauld. Injustes, Axiane et Porus ne sont aimables qu'à leurs propres yeux, car l'amour-propre, tyrannique en soi en se faisant le centre du monde, Axiane-Porus, incommode et asservit les autres, Taxile-Cléofile. Il altère la lucidité d'esprit, flatte le désir d'être grand, estimé et nourrit celui d'anéantir toute rivalité. Le moraliste réproouve cette passion injuste et criminelle, empoisonneuse de relations humaines:

Je ne vous dis plus rien. Parlez en souveraine:

Mon coeur met à vos pieds et sa gloire et sa haine.

IV, 111, 329-330

Cette reddition inconditionnelle de l'homme d'Etat est la moindre des laideurs de l'amour-propre. Elle ravale Porus au rang de Taxile.

L'un combat pour l'amour, l'autre s'en est abstenu, par amour:

Ma soeur: de votre sort je vous laisse l'empire;

Je vous confie encor la conduite du mien.

III, 111, 830-831

Cette démission formulée par l'amour-propre est sinon générale, du moins contagieuse. Aussi, Racine mobilise-t-il toutes ses ressources de moraliste et de psychologue, pour tirer de la plaie ses conséquences extrêmes. Elle permet à Cléofile de dissimuler ses faiblesses et d'en rendre Taxile responsable, puisqu'il convient surtout de le désarmer:

Vous m'avez engagé à souffrir son amour

Et peut-être, mon frère, à l'aimer à mon tour.

I, 1, 66-68

Pourtant, les intérêts d'une si illustre amitié qui laisse à Taxile ses "marques souveraines" ne peuvent empiéter sur son amour-propre:

Mais comme vous, ma soeur, j'ai mon amour à suivre.

Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la paix,

Contre votre Alexandre arment tous leurs attraits.

I, 1, 66-68

L'homme racinien est le même partout, à Thèbes ou aux Indes. Créon ne concevait pas le trône sans Antigone; Taxile ne le voit qu'à travers Axiane. Cléofile s'en est rendu compte, et devenue plus astucieuse, elle essaie de l'atteindre de ses propres flèches, plus précisément, de flatter son amour-propre:

De ses tyrans si chers, suivez l'arrêt fatal

Combattez pour Porus, Axiane l'ordonne ...

Assurez à Porus l'empire de son coeur.

I, 1, 75-80

Taxile, traître ou parjure, n'est mû que par l'intérêt. Son amour-propre blessé, ravalé au rang d'esclave, il rend sa soeur responsable de ses malheurs,

Sans vous, sans vos conseils, ma soeur, qui m'ont trahi,

Si je n'étais aimé, je serais moins haï;

IV, IV, 1231-1232

Chacun projette selon les circonstances la cause de leurs difficultés sur autrui au lieu d'en assumer la responsabilité à part entière par immaturité ou par ignorance de la relation de cause à effet. Taxile ne tarde pas à replacer le drame dans son contexte favori, voyant Axiane glisser de ses doigts:

Je l'aime' ...

Malgré tous ses mépris, malgré tous vos discours

Malgré moi-même, il faut que je l'aime toujours ...

Il faut que tout périsse ou que je sois heureux.

IV, IV, 1244

Hélas! Porus renaît de ses cendres et c'est sur lui qu'il déverse sa rage,

... ... il faut périr ou me céder la reine

V, 111, 1442

ce qui achève de mettre en pleine lumière le vrai objet du conflit:
l'amour-propre,

Viens lache! ... Axiane est à toi

Mais il faut que ton bras l'emporte avec ma tête ...
V, 11; 1448-1450

si tant est que Porus aura mis bas les armes, sitôt le rival châtié.

Cette quête du bonheur ne laisse point Alexandre insensible. Le
fils de Jupiter est un homme, susceptible de faiblesses inhérentes à
la nature humaine:

Je suis venu: l'amour a combattu pour moi.
111, VI, 859

Sa présence en Inde est formulée sans équivoque, après avoir été
signifiée en termes forts par Ephestion:

Faut-il mettre à vos pieds le reste de la terre?

Faut-il donner la paix? Faut-il faire la guerre?

Prononcez: Alexandre est tout près d'y courir

Ou pour vous mériter, ou pour vous conquérir.
II, 1, 357-360

Comme Axiane, Cléofile est au centre de la décision. Plaire, telle
est la règle du jeu. C'est pour elle qu'on a vu Alexandre vaincre
tant de princes, porter partout la terreur des armes. Tant de victoires
remportées, de peuples vaincus ne peuvent assouvir sa soif d'être aimé.
Pour grand qu'il soit, il combat pour ajouter à ses palmes la gloire de
conquérir Cléofile. Il présente la paix au nom de l'amour et entre-
prend de fléchir Axiane irréductible:

Et, puisque mon bonheur doit dépendre du sien,

Achevons son bonheur pour établir le mien.
III, VI, 955-956

Toujours est-il que cette quête du bonheur n'aveugle point Alexandre et n'affecte en rien sa vertu. Le pardon sur les lèvres,

... Que l'on cherche Porus:

Qu'on épargne sa vie et le sang des vaincus,

III, IV, 835-836

il offre généreusement la paix, plaide contre la rancune et la vengeance ces maladies de l'âme:

De la soeur de Taxile oubliez le courroux.

V. III, 1524

Certes, Alexandre n'aura pas connu le bonheur de contenter en tous points les désirs de Cléofile. Il n'a pas eu le pouvoir d'influencer les événements au point d'en modifier la trame. Mais il a gardé la vertu de ne pas répondre aux invectives d'Axiane par des invectives, aux injures par des injures. Il compatit à sa douleur, refrène l'orgueil, bat de froid la haine et remporte la plus grande de toutes les victoires: museler l'amour-propre. C'est sa grandeur. Maints ouvrages de maîtres ont flétri ce vice. Pascal en a révélé l'origine dans une "Lettre à sa soeur Mme Périer" (1651).

Je suis obligé de vous dire en général qu'elle est la source de tous les vices et de tous les péchés. C'est ce que j'ai appris de deux très grands et très saints personnages. La vérité qui ouvre ce mystère est que Dieu a créé l'homme avec deux amours, l'un pour Dieu, l'autre pour soi-même; mais avec cette loi que l'amour de Dieu serait infini ... et que l'amour pour soi serait fini ... Depuis, le péché étant arrivé, l'homme a perdu le premier de ces amours; et l'amour pour soi-même étant resté seul dans cette grande âme capable d'un amour infini, cet amour-propre s'est étendu et déborde dans le vide que l'amour de Dieu a quitté; et ainsi il s'est aimé seul, et toutes choses pour soi, c'est-à-dire infiniment. Voilà l'origine de l'amour-propre. Il était naturel à Adam, et juste en son innocence; mais il est devenu et criminel

et immodéré, ensuite de son péché.

Voilà la source de cet amour et la cause de sa
défectuosité et de son excès. Il en est de même
du désir de dominer ...

Racine attribue-t-il, aussi, tous les égarements des rois de l'Inde
en quête du bonheur à un principe unique et qu'il fustige: l'amour-
propre:

Hé bien, de votre orgueil, Porus, voilà le fruit!

V, 111, 1407

Taxile, coupable d'avoir vendu sa gloire et son amitié, traître d'avoir
abandonné Porus, aura entendu le glas funèbre retentir et maudire son
sacrilège:

Adieu ... aime-moi si tu veux

III, 11, 771

... Alexandre ...

... fâché que ton crime ait souillé sa victoire,

S'en lavera bientôt par ton propre trépas ...

Du perfide Bessus regarde le supplice.

Adieu ...

III, 11, 797-803

Cléofile ne pourra en rendre Porus responsable en dernier ressort, car,
rendu par Ephestion, ce jugement a tout son pesant d'or:

Il s'est livré lui-même aux rigueurs de son sort.

V, 111, 1428

Les reines de l'Inde n'ont certes pas la claire vision. Elles ne
lisent pas l'avenir comme à livre ouvert, mais elles ont du moins
entrevu le malheur, qui d'un amant, qui d'un frère, sans pouvoir
prévenir et empêcher le leur. Cléofile n'en sortira pas indemne:

C'est sur moi qu'est tombé tout le faix de vos armes.

V, 111, 1148

Je ne puis que me taire, et pleurer mes ennuis.

V, 111, 1544

La trahison, certes, requiert la peine de mort, mais le moindre écart au code de la vertu est punissable:

Taxile de son camp me fait une prison

III, 1, 680

... Je t'entends. Je suis ta prisonnière.

IV, 111, 1210

Infortunée, torturée par le cri des mourants et les cris de victoire, Axiane appelle la mort. Privée d'être seule pour pleurer ses ennuis, la vue d'Alexandre insulte sa fierté, celle de Taxile, sa douleur. Cette présence insolente rompt le mutisme et établit la dialectique de la rançon du crime, celle du vainqueur et du vaincu, tissée de reproches et de sourde colère. Contraste de lumière et d'ombre où les larmes de la victime qui crache sa haine se mêlent aux menaces du vengeur fier de la victoire qui châtie et de la loi qui purge. Captive d'un traître dont elle a entretenu et nourri l'amour, Axiane expie sa duperie,

Quand j'irais, pour vous plaire, affronter le trépas

Je me perdrais, madame, et ne vous plairais pas...

IV, 111, 1187-1188

fatiguée d'accuser Taxile de perfidie et Alexandre de subterfuges pour ternir sa victoire. Cette offensive si imprégnée de douleur, désespérée, même dénuée de menace de mort ou de suicide, est le signifié de l'amour-propre flétri... Sur la scène-miroir où le jeu de l'image et de l'objet a libre cours, la conscience obscure déborde la conscience claire, agresse et censure à tort ou à raison, laissant à chacun sa part d'amertumes. Taxile court vers le champ fatal. Porus vaincu se rend. Cléofile se livre à ses ennuis. Alexandre, vertueux par essence, jouit de la tranquillité qui inonde. Sa vertu détermine la fonction morale de la tragédie. Le langage du pardon a supplanté le langage d'agression.

Il aura érigé un monument pour perpétuer le souvenir de Taxile, comblé
 Porus et Axiane de royaumes et les condamner à régner et à s'aimer.

Régnez, toujours, Porus: je vous rends vos états.

Avec mon amitié recevez Axiane:

A des liens si doux tous deux je vous condamne ...

Mais enfin c'est ainsi que se venge Alexandre.

V, 111, 1504-1510

Quoiqu'il en soit, la rivalité entre Porus et Alexandre, est-elle
 un simple effet du hasard? N'a-t-elle pas été voulue, provoquée de
 part et d'autre?

Il y a toujours dans une tragédie de Racine quelque chose de
 commun de l'homme à l'homme à travers le temps: un désir ou un vœu
 que la psychocritique néglige ou que rejette une approche sociologique,
 mais qui revêt pourtant un profond intérêt du point de vue mystique.

Dans Alexandre Le Grand, le voile du passé n'a été que discrète-
 ment écarté. Point d'oracle, ni de devin déchiffrant les clichés
 astraux. L'antériorité d'une faute évidente comme dans La Thébaine
 est rejetée à priori. L'on se demande perplexé avec Porus:

Pourquoi nous attaquer? Par quelle barbarie

A-t-on de votre maître excité la furie?

11, 11, 521-522

Le "pourquoi" des choses a toujours été l'une des profondes préoccupa-
 tions de l'homme racinien. Sans doute que chaque critique aura proposé
 le sien, jeté des lumières sur le génio-texte à partir de théories in-
 téressées. Et c'est peut-être là l'écueil de certaines théories litte-
 raires appliquées à ce théâtre, le texte racinien étant sujet à toutes
 les tentatives, la vérité du texte étant surtout dans le texte.

La réponse de Racine à ce "pourquoi", ne mettrait-elle pas en question

les bons résultats obtenus par les théories généralement admises?
 Ou, ne serait-elle pas de nature à signaler une subtilité qui n'a pas, jusque-là, suffisamment retenu l'attention de la critique trop férue hélas! de théories officielles, ou trop attachée, malgré elle, au credo psychanalytique et sociologique? Certes, l'on ne peut dresser de cloison étanche entre littérature, psychologie, sociologie ou plus simplement philosophie. L'on perdrait l'essence même de l'oeuvre de Sophocle, Shakespeare, Beethoven, Proust, de Vinci ou Nerval s'il fallait se réduire à chercher le signifié de leur oeuvre à partir, seulement, des influences de maîtres qui les ont précédées dans la discipline ou en faisant simplement appel aux théories en cours, extérieures à l'oeuvre. Toute théorie sociologique ne répondrait que très imparfaitement à l'angoisse d'Axiane:

Pourquoi donc le venir attaquer?

Par quelle loi faut-il qu'aux deux bouts de la terre

Vous cherchiez la vertu pour lui faire la guerre?

IV, 11, 1016-1018

Il est notoire que les grands capitaines ont toujours eu la noble ambition, cachée ou avouée, de conquérir le monde. Axiane, on le sait et Porus s'en souvient, a ligué tous les rois pour se choisir un vainqueur d'Alexandre. Après avoir mis Ephestion en demeure de justifier la présence d'Alexandre en Inde,

Que vient chercher ici le roi qui vous envoie?

Avant que sa fureur ravageât tout le monde,

L'Inde se reposait dans une paix profonde ...

II, 11, 513-518

Porus, le moment de lucidité venu, a d'abord rendu Axiane responsable du fléau abattu sur l'Inde. Mais, la paix n'a-t-elle pas été compromise

bien avant la présence d'Alexandre? Mieux, ce quelque chose de commun à Alexandre et Porus, à travers le temps, n'engage-t-il pas dans l'action et dans ses conséquences la série des êtres qui sont sur leurs chemins? Dans l'ordre racinien, on subit fatalement le choc en retour des violations intentionnelles ou concrètes des lois d'harmonie du Cosmos. Il est de règle que l'intention criminelle soit châtiée avec la même rigueur que le crime consommé. L'espace racinien est rempli de clichés créés par "des vœux puissants" formés par l'homme angoissé, scrupuleusement enregistrés par le Destin dont il convient de se rendre un compte exact de son rôle dans ce théâtre. Cette entité invisible, personnage permanent, tient compte des actions des hommes qui retrouvent sur leurs chemins la réaction normale que ses actes peuvent attirer selon les lois qui régissent l'univers racinien.

Si imperceptible qu'elle puisse être, il y a antériorité; "un vœu", une pensée-force, génératrice d'un Hic cristallisé par la présence d'Alexandre. Ce Hic est produit du verbe:

Je vais contre Alexandre éprouver ma valeur.
 Du bruit de ses exploits mon âme importunée
 Attend depuis longtemps cette heureuse journée.
 Avant qu'il me cherchât, un orgueil inquiet
 M'avait rendu son ennemi secret.
 Dans le noble transport de cette jalousie,
 Je le trouvais trop lent à traverser l'Asie;
 Je l'attirais ici par des vœux puissants,
 Que je portais envie au bonheur des Persans,
 I, 11, 236-244

La vérité cesse de poindre pour surgir. Alexandre, non plus, ne saura résister aux pressants pourquoi d'Axiane:

Oui, j'ai cherché Porus; mais, quoi qu'on puisse dire,
 Je ne le cherchais pas, afin de le détruire.
 J'avouerai que, brûlant de signaler mon bras,

Je me laissai conduire au bruit de ses combats ...

Et, voyant de son bras voler partout l'effroi,

L'Inde sembla m'ouvrir un champ digne de moi.

IV, 11, 1021-1032

Le voile est tombé et la raison d'être des choses, révélée. Plus d'oeillères. Le geno-texte est désormais un livre ouvert. Tout est justifié, confessé, ce qui dissipe toute équivoque sur le pouvoir de la pensée et révèle le sens caché de la présence d'Alexandre aux Indes. C'est du point de vue mystique, la concrétisation "des vœux puissants"⁹ formés par Alexandre et Porus, à travers le temps.

L'inquiétude et l'ignorance du "pourquoi" des choses rend angoissé l'homme racinien toujours en quête de la raison profonde de son malheur. Le temps venu, temps de la tragédie, il surgit inéluctable, face à lui-même, un mal sans remède qui n'a d'autre exigence que celle d'être purgée. Le monde racinien, sali par le crime perpétré ou la faute commise au dépens d'autrui, requiert du coupable qu'il en assume la responsabilité. On juge, ou, l'on est jugé afin que nul n'en sorte sans une vision complète de la destinée dont on a été l'artisan-responsable. Au fort des bouleversements intérieurs, l'homme racinien rage et intrigue à ses dépens. Mais, s'il n'est pas préalablement effondré, il sort de la crise conscient de la juste mesure de sa part du festin. Il en est ainsi dans Alexandre Le Grand. Inscrite dans la structure de La Thébaïde, cette oeuvre donne une vision plus complète de la conception racinienne de la tragédie: l'orgueil, un vice capital, l'amour-propre une plaie, les faiblesses de l'amour d'infidèles guides, la générosité une vertu. Ainsi, la lutte entre le vainqueur de l'Euphrate et les rois de l'Inde offrirait peu d'intérêt, si Taxile n'était tantôt partisan de

la cause nationale, au nom du bon sens et de la raison d'Etat, tantôt traître à sa patrie pour souvegarder son intérêt personnel. Aussi, lâche, traître aux yeux d'Axiane-Porus alliés de coeur et d'intérêt, Taxile fait-il les frais de cette tragédie. Elle s'achève, à l'encontre du massacre général qui clôt La Thébàïde par une réconciliation unanime grâce à la générosité du vainqueur.

B. La rançon du crime dans Andromaque

Trop de haine sépare Andromaque et Pyrrhus.

11, V, 663

Parti de la mythologie mystérieuse pour châtier le crime:

La Thébàide, Racine s'appuie sur l'histoire pour glorifier la vertu:

Alexandre Le Grand. Les lignes de force sont fixées: la faute initiale, la relation de cause à effet, la responsabilité morale, les restitutions inéluctables. Crime et châtement deviennent les notions fondamentales de l'ordre racinien. Le crime souille. Le châtement purifie et rétablit l'harmonie. Soudées l'une à l'autre, ces notions constituent la pierre angulaire d'Andromaque. La démarche reste inchangée tant du point de vue structurale que philosophique et repose toute entière sur la contradiction au niveau des protagonistes.

Dans Andromaque, tout se paie. Le crime commis, il vient la responsabilité morale et le châtement encouru pour que l'ordre perturbé soit rétabli. Thierry Maulnier le note avec justesse:

Jamais le héros racinien n'est victime de cette fatalité anonyme et interchangeable de ce hasard mauvais qui frappe en aveugle les héros de la Schicksalstragödie germanique ou des romans tragiques de Thomas Hardy. La fatalité racinienne fait partie d'un héritage inaliénable, elle est le bien de famille et la propriété de l'individu.⁸

De même, dans notre perspective, il n'est de fatalité que seule l'application d'un châtement à la fois compensateur et purificateur. Chacun dans La Thébaïde est solidaire de l'immoralité de Laïus, de son sang et de l'inceste. La guerre dans Alexandre Le Grand était souhaitée, voulue, attirée par les vœux puissants des rivaux. Dans Andromaque, rien n'arrive à personne sans qu'il ne l'ait mérité ou qu'il ne s'en soit rendu responsable. Ainsi, le châtement, s'il n'est pas commun, devient rigoureusement personnel et découle d'une faute puisée dans la mythologie ou dans l'histoire et qui suit son auteur, selon une tournure familière, comme les roues d'un char suivent l'animal qui le traîne.

Ainsi, le passé survit dans le présent et ne s'estompe point. Ce présent-éternel captive un lointain de songe vu, tantôt en perspectives fuyantes, tantôt ravivé par Andromaque en brusques échappées. Troie en flammes ne quitte point sa conscience éveillée. C'est le deuil éternel d'Hector, de Polyxène égorgée, Priam humilié et baigné dans son sang. C'est l'écoulement de Pergame, c'est aussi

Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes ..
1, 11, 202

et aujourd' hui un enfant dans les fers. Ce sont des faits destinés à servir de leçons à Astyanax: les tours couvertes de cendres, Hécube et ses filles serrées l'une contre l'autre aux pieds des dieux impuissants, Priam ceint de l'épée de sa jeunesse, mais que la vieillesse a trahie. Ces crimes antérieurs resteront-ils impunis? Les chambres nuptiales, les appartements augustes des rois, les portes enrichies d'or qu' - Andromaque a vu disparaître dans les flammes, ce carnage, son spectre se dresse à tout jamais entre elle et Pyrrhus et hante son esprit. Que

Céphise s'en souviene:

J'ai vu mon père mort, et nos murs embrasés;

J'ai vu trancher les jours de ma famille entière

Et mon époux sanglant traîné sur la poussière,

Son fils seul avec moi, réservé pour les fers.

111, VI, 928-931

La troyenne vaincue a la mémoire fidèle: Hector n'a pas eu les honneurs funèbres, Achille a infligé un traitement infâme à sa dépouille; le sac de Troie: l'incendie des palais, le massacre des frères d'Hector et de tant de troyens par le fer et le feu sont directement imputables à Pyrrhus. Ce réquisitoire convainquant effraie l'imagination, défie les convenances. Oublier ce passé d'horreur serait une compromission. Un an de captivité, n'a fait qu'aiguiser ce mauvais souvenir. Ce cauchemar, un rien le fait surgir dans sa brûlante réalité. Il est tout intérieur et constitue un obstacle majeur aux prétentions de Pyrrhus:

Songe, songe, Céphise à cette nuit cruelle

Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle ...

Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourants.

111, VIII, 997-1003

Or, c'est durant "cette nuit" d'épouvante que Pyrrhus a vu Andromaque pour la première fois. Elle, affolée et éperdue, lui, étincelant de colère, l'épée bardée de sang. Il venait de massacrer ses frères et a failli l'immoler avec son fils. Que de sang entre elle et lui s'écrie Pierre Clarac! Tel est le fait antérieur brodé d'humiliations, peint de sang et dont la responsabilité incombe à Pyrrhus. Il aime, pourtant, la fille du vieillard qu'il a tué, la femme de l'homme dont Achille, son

père, a mutilé les dépouilles. L'essence de la tragédie racinienne ne réside-t-elle pas dans la contradiction interne qui la constitue? Il n'y aurait point de drame si Pyrrhus cessait d'aimer Andromaque. La mission d'Oreste réussirait malgré lui. Mais tout est voué à l'échec. Troie en flammes, c'est l'oeuvre de Pyrrhus. Les Grecs sont fiers de lui. Certes, la responsabilité pénale reste lettre morte, c'est la guerre, mais, Pyrrhus se sent responsable. Sa conscience objective est troublée par sa conviction profonde d'être l'auteur de cette nuit éternelle. Il en reconnaît la paternité, éprouve le remords des meurtres qu'il a perpétrés et dont il est en conséquence étroitement solidaire. Il convient de noter aussi le processus qui mène l'homme racinien à la connaissance et met en pleine lumière sa responsabilité. Le remords lié au crime provoque tantôt une exclamation, "He quoi!", tantôt une introspection suivie, du sentiment de culpabilité que la conscience contrite assume et expie:

J'ai fait des malheureux, sans doute, et la Phrygie

Cent fois de votre sang a vu ma main rougie ...

De combien de remords m'ont-ils rendu la proie?

Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie ...

1, IV, 313-318

Cette prise de conscience, ponctuée d'interrogations, marque le progrès dans l'ordre de la connaissance. A ce niveau, Pyrrhus se sait justiciable, punissable. Le remords le mène alors à trahir la Grèce pour épouser Andromaque et se racheter. Or, il appartient à un monde où le rachat ne s'acquiert que par la purification, où les devoirs et les obligations doivent être strictement observés. Seul le châtement purifie, le repentir ne libère point dans l'univers racinien:

Madame, dites-moi seulement que j'espère.

Je vous rends votre fils, et je lui sers de père;

Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens;

J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens.

Cette dialectique impuissante née de l'impossibilité de jouir à la fois du pouvoir absolu et de l'amour absolu enferme Pyrrhus dans une situation difficile conditionnée par des crimes antérieurs. Malgré la promesse de sortir Illion de sa cendre, à la limite des vingt quatre heures, Pyrrhus apprendra qu'il s'agit dans un monde où la prière injustifiée échoue toujours. Ironique et hautain, il prouve l'inanité des craintes de la Grèce, trahit son devoir par passion pour Andromaque. Mais en agissant, il engage Hermione et entraîne Oreste. Ils ont en partage un lourd passé de deuil:

... .. Ménélas disposa de sa fille

En faveur de Pyrrhus, vengeur de sa famille,
I, 1, 41-42

Ce qui entraîna Oreste au désespoir. On le vit depuis "mendier la mort" et "traîner de mers en mers ses ennuis." De "cette nuit" effroyable, pourtant, Hermione est le prix. En voici la projection, d'une conscience heurtée à une conscience toujours lucide:

Tu t'en souviens encor, tout conspirait pour lui:

Ma famille vengée, et les Grecs dans la joie,

Nos vaisseaux tout chargés des dépouilles de Troie;

Les exploits de son père effacés par les siens ...
II, 1, 464-467

Solennellement engagée à Pyrrhus, par amour, elle est indissolublement liée, par devoir, à Ménélas, à la Grèce. C'est l'ordre formaliste, le cercle d'où

on ne peut sortir, dit Barthes, la cloture ambiguë à la fois une prison et un asile. Mais dès l'instant où Pyrrhus tente d'y sortir, la grecque déçue ne tarde pas à juger le héros traître et parjure. La conscience claire, indignée, déborde la conscience obscure subjuguée par l'amour. Mais de l'indignation à la révolte, il y a l'éveil. Pyrrhus pousse Hermione au crime où il s'abandonne lui-même en criminel, parle sans artifice et se reconnaît injuste. Au lieu de sa couronne, il lui fait l'affront d'épouser une troyenne. Il se sait coupable et assume tous les risques de ce forfait. Solitaire, il marche vers l'expiation après avoir massé ses gardes autour d'Astyanax. Il choisit entre le passé et l'avenir. Il se libère d'Hermione, s'explique sans alibi, sans provocation, avec un certain cynisme, sans doute, inhérent à la situation. Il se construit un nouvel ordre "aux yeux des Grecs indignés." Épouser Andromaque, c'est modifier le réel, détruire le passé dont le souvenir entretient l'idée immuable des vengeances. Ce nouvel ordre préviendrait le choc en retour et marquerait un nouvel âge. Mais cette rupture avec le passé est unilatérale. Hermione l'évoque avec rage:

Dans des ruisseaux de sang Troie ardente plongée ...

IV, V, 1337

Tour à tour, chacun évoque la ville de Priam en flammes, et c'est à Pyrrhus que profite le crime au premier chef. Oreste en fait aussi écho et se flatte:

De voir le fils d'Achille et le vainqueur de Troie.

Hector tomba sous lui, Troie expira sous vous;
1, 11, 146-148

il reconstruit le passé antérieur que Pyrrhus tente d'abolir:

la Grèce avec douleur

Vous voit du sang troyen relever le malheur .

1, 11, 151-152

Ménélas doit avoir la main malheureuse en choisissant comme ambassadeur, entre tous les Grecs, celui qui semble être le plus marqué par le destin. La conscience troublée par l'amour et torturée par le meurtre de Clytemnestre sa mère, et d'Egisthe l'amant de celle-ci, Oreste arrive en Epire sous l'instigation de la vindicative Hermione sa cousine germaine.

Né malheureux et voué au malheur, il n'a cure du devoir ou de l'honneur. C'est "le déplorable Oreste", créature de misère, parricide, incestueux, écrasé sous le poids des meurtres commis. Il est l'incarnation de l'amour-passion pur et aveugle. Son message renseigne sur les antécédents de l'action et pose les problèmes fondamentaux de l'oeuvre. Le premier, il aima Hermione, mais Ménélas disposa du coeur de sa fille en faveur de Pyrrhus destructeur de Troie où Paris avait emmené Hélène. Désespéré, il s'embarqua avec Pylade son dévoué ami qui le protégea du suicide. Il crut un temps avoir oublié l'infidèle. De retour en Grèce, il profite de la guerre pour chercher l'oubli ou la mort. C'est la contrainte d'un fol amour avant la crise finale et sur laquelle se greffent la douleur inconsolable d'Andromaque, le dépit d'Hermione, l'infidélité de Pyrrhus. Incoercible, rien ne peut le guérir: la croisière en mer, la tempête, l'éloignement ou la gloire des armes, transports de haine, le calme trompeur du désespoir ou les puissantes tentatives de l'amitié. C'est dans cette disposition d'esprit qu'il vient s'acquitter de sa mission avec l'arrière pensée de tout demander pour ne rien obtenir.

L'ambassadeur met tout en oeuvre pour ramener le roi de l'Epire dans ses devoirs: solennité, déférence et la politesse diplomatique

d'usage. Modeste et timide, il avance lentement, insinue et suggère: "souffrez", "permettez", "supportez que j'ose". Le rival affuble le héros de ses plus beaux titres de gloire: "le fils d'Achille", le vainqueur de Troie". Mais, en ces sortes de feinte, la douche glacée ne tarde pas à suivre l'eau bénite de cour. Avec un attendrissement simulé, le diplomate, navré du peu de patriotisme du monarque, formule la plainte des Grecs: "la douleur de la Grèce", "le sang troyen". Avec quelle componction hypocrite, évoque-t-il l'épouvante produite par le souvenir d'Hector? Méduse, Pyrrhus muet sur son trône est assailli par la saisissante image de l'effroi dans les ports, pillages et meurtres, de la Grèce en flamme et du dangereux reptile qu'il élève dans son sein. Ce message du fils d'Agamemnon redonne au passé sa valeur et rétablit l'équilibre que le fils d'Achille tente de rompre.

En Epire, l'Amour" est dieu. C'est celui d'Hermoine et d'Oreste. C'est lui que la princesse Spartiate invoque pour fléchir le roi d'Epire. Sa toute-puissance est marquée à la césure:

Si sous mes lois, Amour, tu pouvais l'engager
II, 1, 439

C'est encore ce dieu féroce et criminel que le héros fatal implore pour atteindre ses fins,

Parlons. A tant d'attraits, Amour, ferme ses yeux!
II, 111, 604

et c'est pourtant lui qui contredit et divise à l'instar de "Fortune" le dieu de Créon et d'Antigone. L'homme s'agite: l'"Amour" le mène. Hermione croit devoir rester en Epire en dépit de l'injurieuse conduite de Pyrrhus. Cent fois dans sa détresse, elle appelle le malheureux cousin qu'elle rudoie ou accueille avec froideur. Mais la passion

unilatérale l'accroche à l'inhumaine comme le naufragé à l'épave, lui fait savourer la possibilité d'enlever Hermione et la gâve de bonheur factice et mensonger. L'"Amour," dieu séduisant et moqueur, illumine son visage d'habitude sombre et mélancolique, gonfle son cœur de joie avant de le précipiter du haut de son rêve enchanteur dans la pire des désillusions. Rien apparemment ne trouble sa félicité. Les vaisseaux dans le port, il va, encore un peu de temps, laisser les côtes de l'Epire pour la rive libératrice. Mais au fort de son rêve, le monarque, sans se soucier du protocole, délivre au plénipotentiaire un message imprévu.

D'abord, il s'excuse d'avoir opposé aux raisons d'Etat son orgueil et son égoïsme. C'était trahir Achille et la Grèce. Ce crime national le fait frémir d'horreur. Maintenant qu'il légitime le courroux des Grecs, il feint le repentir:

Je ne condamne plus un courroux légitime;

Et l'on vous va, Seigneur, livrer votre victime.

II, IV, 613-614

Il demandait "sa tête et craignait de l'obtenir". Au "Je" précis et personnel succède le "on" impersonnel et indéfini prêt à livrer l'innocent à son bourreau de "Seigneur" au lieu de la proie désespérément convoitée qu'il voulait ravir à l'Epire. La duplicité est évidente. Lentement, le dieu "Amour" s'évertue à torturer, puis frappe, irrémédiablement: "Je l'épouse". La force et l'équité des raisons alléguées ébranlent le passionné ambassadeur effondré par la priorité accordée par calcul politique à l'ordre passé sur l'ordre présent. N'est-ce pas la vengeance d'Achille jadis outragé par Agamemnon? On se souvient encore

de l'Illiade, de l'enlèvement de la captive Briseïs. Il est bien juste de dire avec Maulnier que la fatalité racinienne est un héritage familial. Rien ne se perd. Cette sourde hostilité entre Pyrrhus et Oreste se dissimule sous une ironie atroce colorée d'une exquise politesse:

... Il semblait qu'un spectacle si doux

N'attendit en ces lieux qu'un témoin tel que vous.

II, IV, 619-620

Tortionnaire sans-gêne, il est tantôt "esclave de sa foi", tantôt parjure. Cette mutuelle contradiction au niveau du langage et de la pensée est l'oeuvre du dieu "Amour", implacable Destin tant de fois invoqué et dont on ignore les desseins cachés:

Hélas! qui peut savoir le destin qui m'amène?

L'amour me fait chercher ici une inhumaine.

I, I, 25-26

En effet, nul devin, nul oracle n'a dévoilé le secret tenu par cette entité racinienne. Mais, ce n'est point une démarche gratuite. Pareil à des pièces sur un échiquier, l'homme racinien à un moment de la durée, occupe un espace précis et avance par degré vers l'heure tragique des restitutions inéluctables. Le lieu de la tragédie est fixé: l'Epire, et dans l'Epire, le palais de Pyrrhus où les personnages vivent en reclus, de-là au temple: le lieu choisi de l'expiation. Tout est coordonné pour que les responsables, solidaires dans le crime à un degré quelconque, soient fidèles au dernier rendez-vous.

D'abord, faut-il se souvenir que le chemin de la Grèce était fermé à Pylade et que la fureur des eaux avait privé Oreste de sa bienveillante amitié. Et, depuis c'est l'exil. Oreste de traîner ses chaînes de mers en mers, mu par une obsédante appréhension de suicide ...

Andromaque d'être ballottée de la crainte à l'espoir, Hermione de ronger son frein dans une attente propre aux tractations et susceptible de réveiller un levain d'iniquité tapi au fond de l'être et de nature à fomentier le crime. C'est dans cette attente riche de récriminations que se dénoue la crise, dans cet espace, rempli d'angoisses et d'ennuis, noirci par l'image -souvenir du passé que charrie le destin de sorte qu'il n'ait point de rupture dans le temps. C'est le présent-éternel, le temps des incertitudes de Pyrrhus, du désespoir d'Oreste, des emportements d'Hermione et des lamentations d'Andromaque. C'est le temps des sentiments antithétiques de Pyrrhus lié par une promesse de mariage, mais conquis, charmé, totalement séduit par l'Andromaque d'Hector. C'est le moment où la victime concède une victoire apparente à l'adversaire pour fléchir son coeur et émouvoir sa pitié, feignant de se laisser aller au désespoir. C'est aussi l'incompatibilité flagrante entre le veuvage éternel et l'amour maternel. C'est l'absurde et contradictoire amour qui lie les protagonistes. Ici, mouvement violent de l'âme, là, colère sans dessein, transport au hasard, égarement d'Hermione. Avec quel regard, de quel oeil Pyrrhus l'a congédié ! rit de sa "rage", se moque d'elle la femme repoussée, humiliée, mais envahie par la monstruosité de l'ordre donné à Oreste et dont le retrait n'est plus possible. C'est le moment extrêmement tendu et dramatique, la tempête sous un crâne" dirait Hugo, marqué par l'abondance des interrogations et des interjections, selon un rythme haché, fiévreux et rageur. Délibérément, Oreste dissimule tandis que Pyrrhus ironise au rythme de la flamme servile qui l'agite. La captive est toujours triste, infortunée : elle est veuve d'Hector, et le maître toujours importun, malheureux : il est fils d'Achille tandis que la fille

d'Hélène est absolument prête à percer un coeur qu'elle condamne et pardonne sans coup férir:

Si sous mes lois, Amour, tu pouvais l'engager ...

Aux yeux de tous les Grecs rendons le criminel ...

11, 1, 439-444

Ma mère en sa faveur arma la Grèce entière.

V, 11, 1478

Espérant contre tout espoir, elle rouvre la blessure d'Oreste fidèle, malgré lui, aux servitudes de l'amour:

Faisons de notre haine une commune attaque.

11, 11, 569

Tour à tour attiré et repoussé par "l'inhumaine", Oreste obtempère.

Il craint de devenir l'assassin d'un homme qu'il vénère, incapable toutefois de s'empêcher de l'être. La contradiction est flagrante en soi et hors de soi. Andromaque hésite, Pyrrhus attend, Hermione tergiverse, Oreste espère alors que les instincts turbulents et les impulsions capricieuses foisonnent en attendant qu'Andromaque franchisse la limite entre ce qui est et ce qui doit être.

Les mânes d'Hector consultés, le déchirement devient inévitable entre l'héroïque piété conjugale et l'attendrissant amour maternel, entre la liberté et la destinée, la responsabilité et la fatalité. La contradiction entre l'épouse - captive, la veuve-mère est résolue de façon tragique: épouser Pyrrhus, se tuer ensuite. La solution est rigoureuse et libère de la soumission aux tentations charnelles. Avant d'y parvenir, sa vertu est mise à l'épreuve outre-mesure. Elle est exclusivement définie par sa fidélité à Hector dit Barthes, sans perdre la figure idéale d'une mère aux yeux de la critique, c'est parce que "Andromaque n'est pas une mère, mais une amante, que la tragédie est possible ajoute judicieusement Barthes.⁹ Sans doute, sa fidélité à

Hector la rend vertueuse, c'est l'enseignement du moraliste, trop de vertus la pourrait rendre criminelle souligne Céphise. Mais, elle n'est pas pour autant innocente dans ce sombre univers:

J'apprends que pour ravir son enfance au supplice
 Andromaque trompa l'ingénieux Ulysse,
 Tandis qu'un autre enfant arraché de ses bras,
 Sous le nom de son fils fut conduit au trépas.
 I, 1, 73-76

Oreste le signale à Pylade et le rappelle à Pyrrhus:

Seigneur, vous savez trop avec quel artifice
 Un faux Astyanax fut offert au supplice
 Où le seul fils d'Hector devait être conduit.
 I, 11, 221-223

N'est-ce pas dans l'ordre racinien un crime que la loi de justice réprime à outrance? Sa compassion pour Hélène, son intransigeante fidélité conjugale ne lui confère pas pour autant l'innocence. Nul n'est délié, par la vertu, des restitutions inéluctables dans le monde racinien où il s'agit de cas familial et jamais de l'homme pris isolément. Achille n'avait-il pas succombé à la flèche empoisonnée de Paris? Pyrrhus a dû ordonner la destruction d'Ilium, le massacre des Troyens pour venger son père. Par contre, il porte comme Astyanax la responsabilité du crime paternel, à la différence que l'enfant a les mains nettes de sang tandis que Pyrrhus est, de plus, personnellement coupable des horreurs qui couronnent le siège de Troie. Ce n'est pas sans raison qu'Achille a exposé la dépouille méconnaissable d'Hector devant le lit funèbre de son ami Patrocle après l'avoir outragée, traînée sans honneur dans la poussière:

Ce n'est pas les Troyens, c'est Hector qu'on poursuit.

Où les Grecs sur le fils persécutent le père.

1, 11, 224-225

La mère et le fils ne sont-ils pas solidaires du sang versé par Hector?
Aux yeux de la Grèce, Hector revit en Astyanax. Il symbolise une longue guerre. Ce rappel, le malheureux ambassadeur le fit avec jutesse au chef de l'Épire:

Ne vous souvient-il plus, seigneur, quel fut Hector?

Nos peuples affaiblis s'en souviennent encor.

Son nom seul fait frémir nos veuves et nos filles;

Et dans toute la Grèce il n'est point de familles

Qui ne demandent compte à ce malheureux fils

D'un père ou d'un époux qu'Hector leur a ravis.

1, 11, 155-160

Astyanax, c'est Hector enfant, Ilión dans les langes, Troie, les ancêtres disparus. Sa vie est une promesse. Aux yeux d'Andromaque, le fils est la réincarnation anticipée du père:

"C'est Hector, disait-elle, en l'embrassant toujours;

Voilà ses yeux, sa bouche, et déjà son audace;

C'est lui-même, c'est toi, cher époux, que j'embrasse."

11, V, 652-654

Toujours est-il qu'Andromaque, compatissante, tranche sur Hermione furieuse et jalouse. L'on se souvient de son intervention auprès de son époux en faveur d'Hélène après dix ans de guerre:

J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui.

111, IV, 875

Et maintenant pour sauver "ce qui reste d'Hector et de Troie", elle verse dans sa supplique toutes ses ressources de femme, de mère et d'épouse, spectacle propre à réjouir le cœur d'une Grecque; elle dissipe tout ma-

l'entendu, encore consciente de sa haute origine, humilie sa grandeur passée et se traîne aux pieds de l'implacable Hermione. L'argument politique n'arrive pas à dissiper les soupçons, elle a recours au mensonge pour faire valoir les charmes d'Hermione, jolie ruse féminine présentée d'ailleurs avec un accent de sincérité. Puis, la mère s'évertue à toucher la sensibilité d'une âme endurcie qu'une attitude suppliante ne suffit pas à fléchir. Elle met à l'épreuve l'instinct de la maternité que toute femme porte en elle, évoque la possibilité d'avoir un jour à affronter les craintes qu'une mère éprouve pour son fils. Cette émouvante prière, suivie de la touchante promesse de s'exiler dans une île déserte, se heurte à l'amour-passion secondé par une haine inextinguible, nourrie par le rapt d'Hélène. Ce comportement est un réflexe conditionné par la fidélité à Ménélas et à la patrie. Il tient en état l'antériorité que Pyrrhus veut détruire. Or, c'est le tour d'Hermione de prouver sa gratitude puisque sa mère fut protégée par Hector. Le princesse infortunée d'après l'Iliade pleura à chaudes larmes la mort de son bienfaiteur :

Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui,
111, IV, 876

Rigoureuse et inflexible, Hermione recuse la demande et en appelle au devoir austère de l'obéissance filiale pour lui signifier un méprisant refus :

Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer,
111, IV, 880

Telle est la différence, suggère Racine, entre la haine et la bienveillance, l'orgueil et la générosité. Les rivales attachées au passé, Hermione à la Grèce des Atrides, Andromaque à l'Illion des Enéades, maintiennent

le tragique de la situation dans l'espace restreint circonscrit entre la faute initiale et le châ^âtiment requis. Au niveau de Pyrrhus, le conflit demeure entre l'homme qu'il a été, l'homme qu'il est et l'homme qu'il veut devenir. Mais le devenir, c'est mourir. En effet pour sortir de son dilemme, Andromaque choisit de mourir. La mort libère, délivre. la menace de mort dans l'univers racinien demeure monnaie courante, mais punissable comme le crime consommé. Le chantage a libre cours. Le désespéré opte pour le suicide sa solution privilégiée. En dernier ressort, l'on délire ou l'on sombre dans la folie, asphyxié, si l'on ne peut être, de justesse, sauvé de la catastrophe. Dans cet ordre d'idée, Pyrrhus paie de son sang l'incendie de la ville de Priam et ne peut échapper à la malédiction du viellard de L'Enéide:

Ah! s'écrie-t-il pour ton crime... puissent les dieux
(S'il est au ciel quelque piété pour avoir ce souci) te
donner une digne récompense et te fait payer le salaire
qui t'est dû, à toi qui m'a fait voir de mes yeux
le meurtre de mon fils et qui a souillé de cette
mort le regard d'un père! le grand Achille dont
tu as dit mensongèrement issu, ne s'est pas conduit
ainsi à l'égard de son ennemi Priam: il a respecté
le droit et la foi publique et il a rendu, pour
l'ensevelir, le corps inanimé d'Hector et m'a
renvoyé dans mon royaume.¹⁰

Oreste délire: Pyrrhus lui est apparu percé de coups et entouré d'esprits infernaux; Hermione suivie des filles d'enfer lui jette d'affreux regards; et serpents, et démons en fureur font en lui l'office de bourreaux. Peu à peu, il sombre, asphyxié, dans la nuit épaisse à l'instar de Créon avec l'arrière pensée de rejoindre l'inhumaine dans l'ailleurs. Pour eux la mort n'est pas un anéantissement, c'est le passage de l'âme sur d'autres plans:

Réunissons trois coeurs qui n'ont pu s'accorder ...

V, V, 1624

Dans cette tragique situation mêlée de piété conjugale et maternelle, associée aux despotisme de l'amour, l'échec, la souffrance, la lutte pour l'existence et finalement la mort s'imposent à l'homme racinien comme des faits brutaux en raison des relations inexorables de causes à effets. Embarqué, il ne peut échapper à ses obligations que par un suicide moral dont il est justiciable s'il se sent responsable. Nulle peine ne lui est infligée sans que la raison profonde ne soit mise au jour par d'authentiques témoignages, et la solidarité avec l'acte délictueux ou criminel, établie. Faut-il retenir de surcroît, que nul ne meurt sans un éclair de lucidité ou la pleine conscience du pourquoi des choses. C'est l'éthique racinienne. Sa morale est liée à son système du monde. Le

Tais-toi, perfide ...

Barbare, qu'as-tu fait? Avec quelle furie ...

Pourquoi l'assassiner? Qu'a-t-il fait?

A quel titre?

Qui te l'a dit?

V, 111, 1533-1543

d'Hermione aura tiré Oreste de la torpeur et de l'engourdissement moral. Oreste éveillé, l'intervention d'une cause libre échappée aux servitudes spatio-temporelles lui révèle le sens, la portée de sa présence en Epire et l'inutilité de tout ce qu'il aurait entrepris pour réussir dans son ambassade ou fléchir Hermione:

Partez: j'ai fait le crime, et je vais l'expier.

V, V, 1599

Il en assume la responsabilité pleine et entière en toute lucidité, sachant qu'il s'agit dans un monde où la loi de justice est inexorable:

Oui, je te loue, ô ciel de ta persévérance
 Appliqué sans relâche au soin de me punir,
 Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir;
 Ta haine a pris plaisir à former ma misère;
 J'étais né pour servir d'exemple à ta colère,
 Pour être du malheur un modèle accompli
 Hé bien! je meurs content, et mon sort est rempli.

V, V, 1614-1620

Hermione, n'est pas un "je" séparé de son monde. Liée à Oreste et tributaire du passé, elle aura reçu comme lui un éclaircissement lumineux sur sa destinée,

Je n'ai donc traversé, tant de mers, tant d'états,
 Que pour venir si loin préparer son trépas,
 L'assassiner, le perdre? ...

V, 1, 1427-1429

et le sens caché de la mission d'Oreste en Epire:

Tu m'apportais, cruel, le malheur qui te suit
 C'est toi dont l'ambassade, à tous les deux fatale ...

V, 111, 1556-1557

Le héros racinien n'est point "étranger" à son monde. Le malheur de l'un est expliqué par celui de l'autre. L'on peut être heureux seul. L'échec de Pyrrhus est mis en lumière par la haine la plus farouche de la fille d'Hélène et surtout par la douleur la plus inconsolable de la veuve:

Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche ...
 Elle est veuve d'Hector, et je suis fils d'Achille:
 Trop de haine sépare Andromaque et Pyrrhus.

11, V, 650, 662-663

Telle est la conviction profonde, l'intime foi d'une conscience éveillée, libérée des "pourquoi" ponctués de silence, et qui a reconnu, soudain, que-tout-a-une-raison. C'est le moment privilégié, l'éveil,

ou l'absurde est dépassé et le pont jeté entre elle et l'inaccessible, franchi. L'homme racinien est inséparable d'un univers dans lequel il a sa place et sa mission. Les fins vers lesquels il doit tendre répondent aux fins de cet univers. Dans le monde racinien comme dans L'inconnu d'Arras de Salacrou, les remords ne sont que des ratures. En effet, les fautes demeurent, l'irréversibilité du temps les rend ineffaçables, le repentir ne libère point. Voilà un point autour duquel s'ordonne le théâtre de Racine. C'est parce que l'homme racinien est personnellement responsable de sa destinée morale, parce que cette responsabilité est inéluctable que Pyrrhus a des devoirs dont il ne saurait se décharger sans s'exposer au choc en retour. La théorie du revirement tragique dont parlent Barthes et surtout Goldman, théorie datée d'Aristote et qui consiste à changer toutes choses en leur contraire, selon Platon, a joué contre Pyrrhus en faveur d'Andromaque, car celle de la chute, bien comprise par Hermione avant d'être précisée dans Esther par Zarès femme d'Aman, est liée à l'antériorité indestructible et conditionne le châtement du crime. Dogmatique, Hermione ordonne :

La chute désormais ne peut être qu'horrible.

Esther 111, 1, 892

Passionné, Oreste exécute. Indignés, les Grecs frappent et ce qui devait être, est, pour rétablir l'harmonie.

1. Jacques B. Bossuet, L'Oeuvre de Bossuet, "Orasion funèbre de Louis de Bourbon, Prince de Condé," 1687, Paris, Librairie Hachette, 1953, p. 69-72.
2. Ibid., p. 71
3. William Whiston, Josephus, or Complete Works of Flavius Josephus, Edinburgh, published by William P. Nimmo, 1867, p. 244.
4. Henry Brémond, Histoire littéraire du sentiment religieux en France, (depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours 1865-1933):
III La conquête mystique, Paris, Ed. Bloud et Gay, 1921, p. 51
5. Blaise Pascal, Pensées, Paris, Editions Garnier Frères, 1964, p. 75.
6. Ibid., p. 73.
7. Blaise Pascal, "Lettre à sa soeur Mme Périer" 1651, citée par Lagarde et Michard dans XVII^e Siècle Documents, Paris, Editions Bordas, 1969, p. 129.
8. Thierry Maulnier, Racine, Paris, Gallimard, 1947, p. 70.
9. Roland Barthes, Sur Racine, Paris, Editions du Seuil, 1963, p. 74-75.
10. Publius Virgilius Maro (Virgile), L'Enéide I a VI, Paris, Traduction Hatier, 1966, livre I p. 35.

3^e ChapitreLe Choc en retour dans Britannicus et Béré'niceA. Britannicus:

<u>Crimes - Vices</u>	<u>Châtiments</u>
a) Agrippine: empoisonnement de Claude, inceste - Disgrâce de Bri- tannicus en faveur de Néron	- Junie aux Vestales - disgrâce d'Agrippine - Narcisse livré à la fu- reur publique
b) Néron: rapt de Junie; Octavie repudiée, empoisonnement de Britannicus.	- ennuis de Néron
c) Claude: Ses faiblesses 1, IV, 307-310	
d) Mort de Silanus; - Crimes d'Auguste	
e) débauches de Messaline	

B. Béré'nice

a) Siè'ge de Jérusalem carnage en Palestine captifs et dépouilles des Juifs	- indignité de Béré'nice à cause de ses soeurs 11, 11, 404-412
b) Titus: jeunesse de débauches à la cour de Néron 11, 11, 506-508	- rupture - ennui
c) le sang des mutins	

A, Britannicus: Image de la proie et l'ombre

La générosité d'Alexandre envers les rois de l'Inde a été un témoignage de la vertu comme l'intransigeante fidélité de l'Andromaque d'Hector. Contrainte de renoncer au vœuvage éternel incompatible à la survie de son fils, la veuve s'est résolue à donner sa vie, le choix tragique de la mort étant tantôt une compensation, tantôt la solution idéale à tout problème inextricable. Il coule de source, et de façon instantanée, le retrait de Junie du monde en hommage à la vertu. Ménécée avait inauguré le don de soi, acte gratuit dans son contexte puisque la situation restait inchangée; Andromaque l'a suivi avec bonheur; Junie, modeste et fidèle, refuse la souillure de dépouiller Octavie, s'arrache de sa nature humaine pour exprimer sa nature transcendante: triomphe de la vertu sur les attachements de la chair et du monde;

Seigneur, j'irai remplir le nombre des vestales.

III, VIII, 1076

Sa vertu ne peut pas, certes, changer sa destinée choisie, mais elle lui permet de l'accepter avec toutes ses servitudes et d'échapper au "monstre naissant", sans être prise de désespoir. La situation est pourtant désespérée, tragique. Britannicus empoisonné a rendu l'âme, victime de la fureur longtemps contenue de César stimulé par le malicieux Narcisse. Il se lit dans des yeux désormais livides, le sombre destin de l'humanité lié à celui de Rome, le sort de l'homme angoissé, responsable, chacun en ce qui le concerne, du sang de Britannicus:

Néron l'a vu mourir sans changer de couleur.

Ses yeux indifférents ont déjà la constance

D'un tyran dans le crime endurci dès l'enfance.

V, VII, 1710-1712

La solitude est désormais sa pâture. L'ennui et l'inquiétude se partageront ses nuits. Il a par ce crime créé un monde peuplé d'êtres selon son coeur: angoisse, amertumes, remords, fantômes propres à l'instinct criminel. Dans ce monde étranger à la pitié, l'épouvante et l'horreur se répercutent sur tous les tons de conscience en conscience de César à l'Etat, de l'Etat au peuple. Ce monde trop longtemps contenu par la peur, la censure du peuple, le souvenir encore vivace de l'enseignement de Burrhus et de Sénèque, a soudain surgi

Pour accabler César d'un éternel ennui.

V, VIII, 1721

C'est le salaire du sang de son frère, du poison préparé de mains expertes de Locuste; Albine a vu César, confié à lui-même, indifférent, errer dans ses pensées, s'engouffrer dans sa solitude:

Il rentre. Chacun fuit son silence farouche.

V, VIII, 1755

Impuissant et solitaire, César a vu le peuple assaillir Narcisse et ravir Junie à ses regards égarés,

De mille coups mortels son audace est punie;

César les voit partir sans oser les distraire,

V, VIII, 1747

déprimé de voir s'en aller l'amour chez les vestales.

La mort de Britannicus dans la perspective racinienne se place bien au-delà de la conception traditionnelle du meurtre. C'est, sous un éclairage politique, une mort justifiée par la nécessité de sauvegarder le pouvoir. Du point de vue psychanalytique, elle s'explique par le désir de se libérer de la tutelle d'Agrippine, de la sévérité des moeurs de Burrhus et de la convoitise de satisfaire

des instincts sexuels. A la question du précepteur:

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie?

111, IV, 1323

il répond sans ambage:

Ma gloire, mon amour, ma sureté, ma vie.

111, IV, 1324

C'est la tension entre le crime et la vertu, le dialogue entamé au fort de la conscience entre le bien et le mal, à travers un jeu de lumière et d'ombre d'où se détache le mal, "un acte démiurgique" dit Barthes. "Sans doute, c'est la naissance d'un monstre mais ce monstre va vivre et c'est peut-être pour vivre qu'il se fait monstre", poursuit-il. En effet, il le faut concéder à Barthes, nonobstant son "peut-être" modeste et timide car il s'agit bien de "deux caractères violents qui se disputent le pouvoir absolu",² deux "génies" du mal: l'un "naissant", l'autre consommé. Or, la lutte s'annonce âpre, sans merci de part et d'autre. Chez l'un, les mauvais instincts dissimulés commencent à poindre, chez l'autre, l'inquiétude causée par la disgrâce les réveille. Néron sommeille, à sa porte, Agrippine veille. Il a

Fait enlever Junie au milieu de la nuit,

1, 1, 54

et dans l'intervalle, il fuit la reine mère dont la présence "assiège", tyrannise et nuit à la disjonction entre l'Empereur et le fils:

Mon génie étonné tremble devant le sien.

11, 11, 506

"Britannicus est la représentation d'un acte et non d'un effet,"³ continue Barthes. C'est justement sur cette pente que nous ne pouvons plus le suivre pour ne pas contredire Agrippine et surtout de peur de s'écarter de la relation de cause à effet, autour de laquelle s'ordonne

des instincts sexuels. A la question du précepteur:

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie?

111, IV, 1323

il répond sans ambage:

Ma gloire, mon amour, ma sureté, ma vie.

111, IV, 1324

C'est la tension entre le crime et la vertu, le dialogue entamé au fort de la conscience entre le bien et le mal, à travers un jeu de lumière et d'ombre d'où se détache le mal, "un acte démiurgique" dit Barthes. "Sans doute, c'est la naissance d'un monstre mais ce monstre va vivre et c'est peut-être pour vivre qu'il se fait monstre", poursuit-il. En effet, il le faut concéder à Barthes, nonobstant son "peut-être" modeste et timide car il s'agit bien de "deux caractères violents qui se disputent le pouvoir absolu",² deux "génies" du mal: l'un "naissant", l'autre consommé. Or, la lutte s'annonce âpre, sans merci de part et d'autre. Chez l'un, les mauvais instincts dissimulés commencent à poindre, chez l'autre, l'inquiétude causée par la disgrâce les réveille. Néron sommeille, à sa porte, Agrippine veille. Il a

Fait enlever Junie au milieu de la nuit,

1, 1, 54

et dans l'intervalle, il fuit la reine mère dont la présence "assiège", tyrannise et nuit à la disjonction entre l'Empereur et le fils:

Mon génie étonné tremble devant le sien.

11, 11, 506

"Britannicus est la représentation d'un acte et non d'un effet,"³ continue Barthes. C'est justement sur cette pente que nous ne pouvons plus le suivre pour ne pas contredire Agrippine et surtout de peur de s'écarter de la relation de cause à effet, autour de laquelle s'ordonne

le théâtre de Racine, de La Thébàide à Athalie. La mort de Britannicus est certes "un acte", mais aussi un effet. Cette mort est une tragédie. Prévisible, elle hante Agrippe dès que se lève le soleil. La reine fait l'anti-chambre, car

Contre Britannicus Néron se déclare...

Las de se faire aimer il veut se faire craindre.

1, 1, 10-12

Son présage fixe le comportement de Junie mûrie par le malheur et prompte à le pressentir:

Et sa perte sera l'inafaillible salaire

D'un geste ou d'un soupir échappé pour lui plaire.

11, 111, 683-684

Torturée par la menace de mort faite à Britannicus, rudement mise à l'épreuve, elle eut le déchirement de dissimuler son amour pour mettre Britannicus à l'abri de la fureur jalouse du monstre. Le combat est déloyal quand la perfidie devient l'arme par excellence du tyran. Junie n'a qu'à esquisser un sourire, un regard ou un geste pour que Britannicus périsse. N'a-t-elle pas horreur de la dissimulation aussi dégradante pour elle que cruelle pour Britannicus? Mais entre les reproches de l'un et les menaces de l'autre, l'innocence sombre dans le déshonneur et l'humiliation car les murs ont des yeux et des oreilles:

J'entendrai des regards que vous croirez muets;

11, 111, 682

Ces murs mêmes, Seigneur, peuvent avoir des yeux.

11, VI, 713

Lucide, encline à la pitié et à la crainte, Junie ne pourrait extirper de son souvenir le spectre de Claude, empoisonné jadis et furtivement soustrait au regard curieux de Rome, derrière ce même cabinet banal,

où aujourd'hui le sadique se cache d'un rideau et épie les moindres gestes, interprète tout silence suspect, même une plainte. Un regard de Junie pourrait condamner Britannicus à mort. Pourtant, cette entrevue aura aiguisé la fureur sensuelle du tyran, flatté son impudence, accentué l'aigreur de sa vanité, réveillé le génie du mal. Tout en Junie chaste et tendre, réveille les sens de Néron jusqu'à ses pleurs. Ses yeux mouillés de larmes et ses timides douceurs poussent le monstre sans défense tout doucement au crime:

Heureux ou malheureux il suffit qu'on me craigne
111, VIII, 1056

Tout s'ordonne autour de la mort de Britannicus. Néron passe aisément de l'agression à la tendresse, dissipe les craintes d'Agrippine, crédule et maladroite, apaise les préoccupations de Burrhus, satisfait les bas instincts de Narcisse, comble son frère de joie:

Avec Britannicus, je me réconcilie;
IV, 11, 1300

Seule Junie n'est pas dupe d'un si brusque revirement. Le monstre vient tout juste de surprendre Britannicus à ses genoux. Or, il exige le respect, l'obéissance absolue. L'injustice et la force n'avaient-elles pas ordonné l'exil de Pallas, la résidence surveillée d'Agrippine, le rapt de Junie, le divorce d'Octavie? Tout est conditionné par la mort de Britannicus, tout, jusqu'au banquet préparé pour la réconciliation des "Frères ennemis", car son existence même est une contestation au pouvoir établi, un défi à l'amour du despote:

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer...

Il faut que sa ruine

Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.

Tant qu'il respirera, je ne vis qu'à demi.

IV, 111, 1314-1318

Cette mort consacre la disgrâce d'Agrippine enivrée par les flat-
teries de la puissance. Son ambition, c'est le pouvoir suprême. Fille
de Germanicus, trop fière même de ses ancêtres, l'ambition lui ravit
l'honneur. Elle n'hésite pas à plaider la cause d'un ancien esclave
rebelle à la politique de Néron et s'enflamme à tout venant contre
Burrhus, voulant tenir désespérément son fils sous sa stricte dépendance:

Dans une longue enfance, il l'aurait fait vieillir.

1, 11, 190

Elle souffre de n'être plus adulée et surtout d'être humiliée. Il est
passé le temps où le Sénat romain venait s'agenouiller à ses pieds.
Son alliance d'un moment avec Britannicus est dangereuse compte tenu du
passé. Elle ne peut franchement rallier le Sénat à sa cause, Sylla,
Pison, Plautus, sans mettre en danger sa vie et celle de son propre
fils. Ambitieuse et sans scrupule, un reste d'instinct maternel la
dévore. Après tout, que peut-elle espérer de Britannicus empereur sinon
la déchéance. Réclame-t-elle, alors, à grands cris, l'amour de son fils
c'est-à-dire sa soumission, sa dépendance absolue. Elle ne peut s'accou-
tumer à l'idée de Néron amoureux de Junie. Cette union éventuelle la
désespère, blesse son amour-propre et lui fait percevoir son péril
imminent. Exaspérée jusqu'à l'angoisse, elle n'est plus la grande
Agrippine de l'histoire, habile dans l'art de manier les hommes. Jouet
de son humeur malade, elle s'irrite et s'apaise tour à tour et
devient furieusement jalouse de Junie:

C'est à moi qu'on donne une rivale ...

Ma place est occupée ...

Une autre de César a surpris la tendresse,...

Que dis-je? l'on m'évite, et déjà délaissée ...

Néron, l'ingrat Néron ...

111, IV, 880-894

Son inquiétude apparu à la pointe du jour ne se dissipera qu'à la tombée de la nuit. Elle lutte désespérément du lever jusqu'au coucher du soleil pour rentrer dans les bonnes grâces de son fils, écarter Burrhus et reconquérir le pouvoir. Le mensonge et la dissimulation, l'amour et la compassion deviennent ses armes de prédilection pour récuser les charges de l'adversaire:

Vous voulez présenter mon rival à l'armée

Déjà jusques au camp le bruit en a couru.

IV, 11, 1256-1257

Indignée, son embarras décèle sa complicité; ses larmes accréditent le bruit:

Moi, le faire Empereur? ingrat! L'avez-vous cru?

Mise en demeure de ne plus pouvoir s'apitoyer sur le sort du couple innocent pour défendre sa propre cause, elle est livrée à son corps défendant. Ainsi, à chaque instant, la mort de Britannicus se décide d'une manière irréversible. C'est le souci de Narcisse:

Et pour nous rendre heureux perdons les misérables.

11, VIII, 760

Elle préside aux démarches d'Agrippine, façonne le comportement de Néron tiraillé entre Burrhus et Narcisse, humilié par Britannicus dont il a usurpé les droits et intimidé par sa mère:

Hé bien donc prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse?

IV, 11, 1287

Cette concession inattendue sèche les larmes d'une mère consumée de chagrin, et ouvre à son ambition des horizons insoupçonnés. Grisée d'un succès emporté de haute lutte, elle déploie une audace imprévue,

ordonne et dicte ses volontés en termes clairs :

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace;
 Que de Britannicus on calme le courroux;
 Que Junie à son choix puisse prendre un époux;
 Qu'ils soient libres tous deux, et que Pallas demeure;
 Que vous me permettiez de vous voir à toute heure;
 Que ce même Burrhus qui nous vient écouter,
 A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

IV, 11, 1288-1294

Elle a enfin retrouvé le paradis perdu : ce n'est plus le "fier Domitius", le malicieux Néron, mais c'est l'enfant chéri qui assouvit les désirs de sa mère, c'est "Auguste" un grand empereur. Cette réconciliation déguisée présage celle de la fameuse scène du banquet et laisse Agrippine se complaire dans le projet de faire de nouvelles victimes. Elle a la vertu d'étouffer les murmures du sénat et de l'armée, d'ébranler l'opinion populaire, chasser les soucis de sa mère, guérir les défiances de son rival et même adoucir l'aigreur de Junie. Dès lors, Agrippine est prise à son propre jeu. Britannicus compte ses minutes en compagnie de Junie et ne peut plus résister à l'idée de satisfaire une si juste envie. Il court au banquet fatal où l'attend son frère pour lui tendre la coupe empoisonnée préparée par les soins officieux de Locuste sur la demande expresse de "la peste de cours". Ce n'est que lorsque Burrhus atterré, appelant désespérément la mort, ayant vécu trop d'un jour, vient

Pleurer Britannicus, César et tout l'état

V, V, 1645

que tombent enfin les illusions d'Agrippine. Désabusée, elle retrouve sa lucidité, maudit et prophétise. La mort de Britannicus inaugure la période la plus noire de l'histoire romaine. En effet, Néron n'est pas

encore le souverain et tyrannique despote. Il n'a pas encore mis le feu à Rome, tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs, mais Octavie répudiée, Britannicus arrêté, Junie enlevée en est le prélude. Le monstre guettait dans l'ombre, le sang de Britannicus l'a fait surgir. Agrippine n'est plus dupe. Sa dernière espérance évanouie, sa perte est prévue

Ta main a commencé par le sang de ton frère;

Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère,

V, VI, 1675-1676

ainsi que d'autres barbaries en signe d'injures aux plus cruels tyrans de l'histoire. Maudit, Agrippine le livre, affligé de tous les vices, à son destin malheureux: courir de crime en crime, las de marcher de vertus en vertus:

Tes remords te suivront comme autant de furies.

V, VI, 1683

Le trahisons démasquées, les jeux faits, l'impératrice ne subordonne plus son ressentiment à ses intérêts. Elle aspire à une justice immanente pour châtier le monstre. Narcisse puni, Junie destinée aux vestales ne suffisent guère pour aigrir sa solitude. Il faut à d'autres barbaries ajouter d'autres victimes, compter d'autres furies pour le conduire au suicide. Déjà, les yeux indifférents, le monstre entre dans un monde sans espoir, sans un désir d'amendement, un besoin de réparation qui d'habitude subsiste au coeur de la faute ainsi que le constate Burrhus.

Les invectives d'Agrippine s'inspirent de multiples raisons psychologiques et politiques. Néron écarte du pouvoir celle de qui il l'a reçu. Rongée par l'ambition, l'impératrice déçue intimide,

subjugue, brandit l'épouvantail d'un héritier légitime puisque rien ne destinait le fils de Domitius à l'Empire, qui, las de se contraindre, a tendu au fils de Claude la coupe fatale au lieu de celle de la réconciliation. Il se heurte à sa mère qui l'accable de reproches, en sortant de la salle du banquet. Cette sortie furibonde, ce jaillissement à l'échelle de l'ambition d'Agrippine, empreint de tristesse majestueuse, fait frémir d'horreur par son contenu de prédictions sinistres. Piquée, la bête a hurlé et vomí. Ces accablantes malédictions sorties d'une conscience indignée, bafouée et tourturée par le remords feraient pâlir les prophéties des sibylles. La mégère frustrée, naguère maîtresse du monde, interpelle la puissance infernale tapie au fond de son être, déchire le voile de l'avenir et fait dérouler aux yeux de l'impérial assassin la trame des forfaits auxquels il se livrera dans le futur. D'abord, le rôle sinistre de Narcisse, âme damnée du criminel, est rappelé par une relation de cause à effet: "Avec" de tels ministres, Néron ira de crime en crime. Il s'ensuit l'annonce des raisons profondes du crime inéluctable, la mort de l'impératrice elle-même:

Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.

V, VIII, 1678

Puis viennent les remords atroces invoqués avec colère et rage. Suit l'interpellation des Enrynnies déesses de la vengeance fiévreusement lâchées comme des furies pour assaillir l'assassin et le porter à se châtier lui-même. Morte, Agrippine viendra d'outre-tombe le pousser au crime car la mort n'est pas un anéantissement dans l'univers racinien; Créon, Oreste dans leur folie en témoignent, Agrippine en a l'intime foi:

Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille.

V, VI, 1680

Cette vision dans l'ordre racinien revêt une importance capitale. L'on connaît le sort de Britannicus, Narcisse et Junie, mais on n'est pas encore renseigné sur celui de Burrhus, Agrippine, Octavie, Néron et Rome. Cette projection dans l'avenir suggère le sort de chacun et détermine la valeur morale de la tragédie. C'est à cette loi supérieure qui autorise le poète à faire durer la tragédie au-delà du dénouement s'il y trouve assez d'utilité que Vinaver fait allusion, "afin de mieux faire ressortir le caractère définitif des situations et la juste mesure des responsabilités divines et humaines."⁴ Sans doute que ces imprécations, où explose la fureur d'Agrippine, ne détourneront point Néron de la voie criminelle où il s'engage; il n'est qu'au début de sa mission, mais elles représentent dans le contexte racinien la réprobation solennelle du crime. En effet, leur exactitude dans l'histoire relatée par Tacite et Suétone satisfait la conception racinienne de la tragédie. La rançon du crime est d'une évidence irréfutable dans le choix des sujets mythologiques, historiques ou bibliques. Ces prédictions s'accomplissent à la lettre et on les évoque aisément à la lecture en s'appuyant sur l'histoire. Selon Tacite, Burrhus mourut trois ans après Britannicus: mort naturelle, poison, qui sait? Témoin gênant, il a été naturellement supprimé par le monstre. Agrippine, quatre ans après l'empoisonnement de Britannicus devait disparaître dans les flots. Excellente nageuse, elle échappa belle au naufrage. Le fils alors fit égorger la mère dans son lit. Tenailé par le remords, selon Tacite, il eut horreur de lui-même et s'est plongé dans le silence angoissant de la nuit attendant le jour libérateur. Octavie princesse d'une conduite exemplaire et qui n'a pu donner un

héritier au trône fut assassinée par son ordre. D'un coup de pied dans le ventre, il tua Poppée sa maîtresse, devenue impératrice.

Sagace et expérimentée, Agrippine, souverainement orgueilleuse, a tracé avec précision la courbe évolutive de Néron du monstre naissant au monstre consommé. L'allure impérieuse des imprécations met à nu l'âme ambilieuse de l'impératrice-mère profondément humiliée de voir ses projets avorter. C'est autant une étude approfondie de l'ambition féminine qu'une psychologie poussée du crime et du criminel ordonnée autour d'un principe général: l'abîme appelle l'abîme. Rien n'efface la faute commise qui par essence échappe à son créateur dont le repentir n'est qu'une rature.

Faut-il toutefois rendre "la peste de cours" totalement responsable de cette catastrophe? Le rapt de Junie et le sang de Britannicus lui sont objectivement imputables. Mais ce corrupteur diabolique n'est qu'un maillon de la chaîne, un vil affranchi apte à flatter les penchants vicieux de son maître, le pousser au crime et lui trouver des excuses, car selon lui, Britannicus avait des desseins secrets: punir Néron et Agrippine. Sophiste vite écarté avec mépris par l'ambitieuse qui d'abord doutait de l'honnêteté de Burrhus, et qui a enfin reconnu les tares ancestrales qui font du fils un miroir, son reflet, son double:

Il se déguise en vain: je lis sur son visage
Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage;
Il mêle avec l'orgueil qu'il a pris dans leur sang
La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc.

I, 1, 35-38

Déjà la plaie est touchée du doigt. La filiation est établie: le fils

a hérité du père "l'orgueil, l'humeur triste et sauvage" et de la mère "la fierté" et toutes les autres tares que charrie le sang. Son attitude a une cause profonde; elle procède de l'intérieur dont elle trahit la corruption. Né vicieux et chargé de tous les crimes de ses descendants, Calus ne peut plus dissimuler car il est venu le temps des restitutions inéluctables. Enumérant ses bienfaits et les ingrattitudes de son fils, Agrippine s'est reconnue criminelle et responsable de l'ambition naissante de son obligé. Son châtement est acquis dès le principe de son action. C'est là une vérité que Racine a bien mise en lumière. L'ambition d'Agrippine est un poison bien plus violent que celui de Locuste. C'est ce venin qui lui a permis de rallier Pallas à sa cause, séduire le sénat pour se glisser insensiblement dans le lit de Claudius, son oncle, à qui il répugnait un lit incestueux. Elle fit si bien que l'oncle se perdit dans les yeux de sa nièce et mis Rome à ses genoux:

Je souhaitai son lit, dans la seule pensée

De vous laisser au trône ou je serais placée.

IV, 11, 1127-1128

Puis le gendre de Claude devient son fils adoptif, favori du pouvoir suprême. Il s'ensuit la disgrâce de Britannicus, l'exil des mécontents et des séditeux, comblé par les bons offices de Burrhus et de Sénèque, les largesses et les dons accordés aux soldats pour les corrompre. Claude était sur son lit de mort quand il reconnut son erreur et Agrippine était déjà toute-puissante. Rome étonnée apprit en même temps la mort de Claude et son corollaire, l'avènement de Neron au pouvoir suprême. L'inceste de Claude a eu pour conséquence immédiate,

le désespoir et la mort de Silanus répudié par Octavie et la solitude de celle-ci abandonnée par l'empereur. Tout se tient. Britannicus est mort comme son père, victime de l'inceste; l'un empoisonné par la mère, l'autre par le fils. Voilà dit-elle "ses forfaits".

Il n'est point de secrets que le temps ne révèle
IV, IV, 1404

Elle reconnaît le bien fondé du comportement de son fils à son endroit. Elle en est responsable. Ces actes s'installent dans son passé et deviennent irréparables. Ils la suivent comme son ombre et la mauvaise conscience ne la quitte plus. Elle se condamne sans appel et s'attend au châtiment inéluctable. Compte tenu de l'irréversibilité du temps, Agrippine, radicalement impuissante en face de la faute commise, n'a pas pu changer le cours des événements entrevus dans les "yeux" de César. N'est-elle pas au même titre que Narcisse et Locuste, et à sa manière, la "peste" politique responsable des malheurs de Britannicus?

Qu'en dis-tu? N'est-ce pas cette même Agrippine

Que mon père épousa jadis pour ma ruine,

Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours,

Trop lents pour ses desseins, précipité le cours?
I, IV, 307-310

Elle est à Neron et Britannicus ce que fut Créon à Etéocle et Polynice, "Frères Ennemis" victimes de jeux subtils et macabres.

Parmi les grandes victimes raciniennes, il en est d'innocentes, objectivement. Ménécée n'était coupable d'aucun crime personnel avant son horrible suicide. Dans Andromaque,

La mort d'un enfant figure dignement en exergue,
d'un oeuvre que l'on peut dire hantée par la présence,
redoutable et touchante de l'innocence persécutée.
A y regarder de près, cette image n'est absente d'aucune de ses tragédies, non plus que des deux coups

d'essai pré-tragiques, La Thébaïde et Alexandre,
ou même de la postface chrétienne et repentie
d'Esther et d'Athalie.⁵

Le problème se pose avec acuité pour Gutwirth qui se demande avec angoisse: quels sont les rapports du tragique racinien et de l'idée d'innocence, de pureté? Henri Gheon l'a compris:

Qu'on y consente ou non, le "cas Racine pose devant nous
neuf, actuel, urgent comme une question non encore
résolue, à peine débrouillée, et qui laisse un vaste
champ libre aux exégètes, aux critiques, aux historiens."⁶

Mais Racine n'est pas simplement poète tragique. Mieux, Lanson rapporte qu'un père jésuite dans un discours latin qui fit quelque scandale se demandait s'il est poète ou chrétien. Poète à coup sûr avons-nous répondu. Chrétien? C'est peu dire. Ce tragique qualifié malheureusement d'empoisonneur publique n'est pas "un mystique dans les langes ou simplement un mystique d'orientation et de désir implicite"⁷ ou encore un chrétien qui se contente de croire. L'analyse textuelle de son théâtre révèle plutôt une nature profondément curieuse du "pourquoi" des intérêts contradictoires, des souffrances et des misères humaines. Aussi, son théâtre jette-il des lumières sur les réalités inaccessibles du monde. Jamais l'homme n'y est pris isolément. Il s'agit plutôt d'héritage familial, d'intérêts contradictoires provenant d'actes antérieurs. Ainsi, la faute survit toujours à son créateur et se répercute de père en fils dont l'innocence reste relative à la lumière de la vision racinienne du monde. La permanence du thème de "l'innocence persécutée", de La Thébaïde à Athalie, fascine la critique moderne en quête de sa propre solution sous un éclairage philosophique donné. Mais on sait que

pour Racine l'innocence est relative. Le personnage racinien explicite toujours la cause de ses malheurs. Son drame est tout intérieur. Sa faute est en lui. Il est directement ou indirectement impliqué. Antigone est fille d'Œdipe. Astyanax est dans la vision de Pyrrhus et d'Andromaque la réincarnation d'Hector, et les Grecs "sur le fils persécutent le père". Dans le même ordre d'idées, Britannicus et Octavie se partagent les déboires de l'inceste de Claude et des débauches dont Messaline s'est rendue célèbre. Si le sort n'a pas été clément envers Junie, il reste à se demander si Auguste avait les mains pures. Albine l'a surprise, éplorée, aux pieds de la statue de l'empereur déifié. Mais Agrippine craignait de voir son fils "finir ainsi qu'Auguste a commencé" bien qu'il lui reconnaisse "les vertus d'Auguste vieillissant". Toujours est-il que Junie "persécutée" n'a pas été livrée à Néron, Astyanax n'a pas été livré aux Grecs, pourtant, la mort de Britannicus livre Néron à son monstrueux destin. Ce qui met en lumière la fonction morale de cette tragédie qui s'achève d'ailleurs sur les vœux intéressés et contradictoires d'Agrippine,

Voyons quels changements produiront ses remords;

S'il voudra désormais suivre d'autres maximes,

V, VIII, 1766-1767

et surtout sur cette exclamation tristement produite par Burrhus:

Plût aux dieux que ce fut le dernier de ses crimes!

V, VIII, 1768

Cette prière toute racinienne témoigne d'une lutte sans merci entre le vice et la vertu, le juste et l'injuste, entre César et son refuge: la solitude de la nuit génératrice d'inquiétude et d'ennui. La mort de Britannicus, confine désormais Néron dans la stérilité et la frustration

car Junie est morte sans mourir;

Madame, sans mourir elle est morte pour lui.

V, VIII, 1722

Il est condamné à vieillir sans jamais naître dit Barthes.

B. Bérénice: Tragédie de l'adieu

Je l'aime, je le fais; Titus m'aime, il me quitte.
V, VII, 1500

On peut se méprendre sur le vrai sens de ce théâtre, si on considère seulement les catastrophes finales: meurtre, guerre, empoisonnement et suicide. Une telle approche laisse le champ libre à un jansénisme aveugle qui réduit à néant la responsabilité humaine, néglige la conception racinienne de la tragédie et surtout de prudents avertissements utiles à la compréhension du texte:

Ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang
et des morts dans une tragédie: il suffit que l'action
en soit grande, que les acteurs en soient historiques,
que les passions y soient excitées, que tout s'y ressente
de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir
de la tragédie!⁸

En effet, tant de larmes répandues, de plaintes justifiées sur

...l'amour la plus tendre et la plus malheureuse
V, VI, 1503

ont contribué à faire de cette "histoire douloureuse" le drame le plus poignant de ce théâtre. La mort guette dans le silence, envahit les coeurs de son ombre, pousse les déshérités au désespoir. Un adieu est autant un verdict qu'une menace de suicide. La mort, si elle venait, aurait tout résolu. Il n'y aurait ni plus ni moins que tragédie accomplie, mais elle tarde de venir ... il y a tragédie continue. Le sang, giclé, aurait tout effacé ... il y aurait tragédie achevée. Plutôt, le spectre de l'absence émeut jusqu'aux larmes, fait de la rupture probable une crise de plus en plus aiguë. Pour Bérénice, Titus et Antiochus, rupture est synonyme de barbarie. L'on y peut parvenir sans

se détruire ou y survivre sans être martyr. Il convient d'attendre. Depuis "huit jours", Titus lutte contre la décision que lui commande la loi politique devenue la loi morale. Or, Bérénice se berce de la douce persuasion d'être épousée bien que la raison d'Etat l'interdise de partager le destin du premier citoyen de Rome:

Tous vos sentiments sont-ils dévoués à l'empire?

Ce coeur après huit jours n'a-t-il rien à me dire?

11, IV, 579-580

Titus, "reculant à porter le coup autrement que par personne interposée,"⁹ accuse Rome et l'empire. Cynisme? Lâcheté? ou délicatesse?

Sortons, Paulin, je ne lui puis rien dire.

11, IV, 624

L'empereur a pitié de lui-même, de sa lâcheté, de sa veulerie;

Ah! lâche, fais l'amour et renonce à l'empire

IV, IV, 1024

et tourne dans un cercle vicieux, livrant Bérénice à la solitude de son rang. Vinaver l'a bien rendu: "la pièce se joue en vase clos, dans un espace infiniment réduit, soutenue jusqu'au bout par la cruelle constance des âmes dignes de leur sort et capables d'en mesurer la portée."¹⁰ Chacun attend, isolé, entre un cabinet plein de "tristesse majestueuse".

La scène, le cabinet "superbe et solitaire" entre l'appartement de l'empereur et celui de la reine, ce gouffre, entre l'orient et l'occident, est le lieu de la tragédie. C'est là que Titus, Bérénice et Antiochus recevront leur paie, chacun en raison de ses actions. Après cinq ans de silence imposé, le roi de Comagène y vient solliciter un entretien secret pour en sortir le coeur meurtri, suite à un aveu d'amour hors de propos et téméraire. C'est dans ce vide "infiniment

réduit", entre l'Italie et la Palestine, qu'après cinq ans d'attente, Antiochus donne son coeur en pâture espérant que son rival

Trouverait à ses vœux quelque obstacle fatal.

1, 11, 42

Ce milieu entre Jérusalem et Comagène, où

L'inimitié succède à l'amitié trahie,

1, 111, 91

exile Titus, Antiochus de Bérénice et constitue le lieu destiné de la tragédie. C'est dans cette solitude entre Rome et Jérusalem, "ce vase clos" peuplé d'espérances superflues, de mirages, de souvenirs, d'ombres et de ruines que justice sera rendue. Les flammes, les affres de la faim imposées aux mutins remplissent la chambre du milieu de leurs vibrations. Cinq ans se sont écoulés. Le temps est venu où des "âmes dignes de leur sort et capables de mesurer la portée de leurs actes"¹¹ sont appelées à en rendre compte et en assumer la responsabilité.

Vespasien est mort,

Voici le temps enfin qu'il faut que je m'explique;

11, 11, 343

la tragédie commence juste au point de non retour. A Titus se pose un cas de conscience, jeu de lumière et d'ombre interrompu d'espoirs superflus, ponctué de silence et de regrets:

Des combats dont mon coeur saignera plus d'un jour.

11, 11, 454

Veulerie ou lâcheté, cynisme ou raison d'état, qui sait? "Cruel" renchérit Bérénice; le cas de Titus se joue sur un mode qui ne peut satisfaire en même temps l'esprit et le coeur. Il exige du héros le don de soi, l'expression de sa nature transcendante. Car, il le sait et Paulin n'ajoutera rien à ses connaissances, sur les exigences de la loi romaine:

Une reine est suspecte à l'empire romain.

111, 111, 901

Cette reine, il l'avait comblée d'amour tant que vécut son père. Elle l'aima dès qu'elle le vit. "Ces âmes" élues s'agglutinèrent comme si elles s'appartenaient dès le passé. Idylle, églogue ou élégie, ces épithètes n'ont plus de résonance depuis huit jours dans les chambres attenantes à celles du milieu. On s'y réfugie pour attendre et espérer. C'est l'en-soi. Il préserve des agressions de la raison contre le coeur, de Rome contre la reine, de la politique contre l'amour. Le quitter c'est sauter par-dessus bord ou briser le "vase clos", se détruire. Or, l'en-soi est réceptacle d'un "je", Titus, et d'un "tu", Bérénice, qui ne font qu'un seul être, le "nous": l'amour. Plus on fuit, plus on est poursuivi par son ombre. Le drame, c'est qu'il est absurde de fuir, le "nous" étant engagement et fidélité à une autre soi-même. Vespasien est mort. "Tout se tait: seule l'âme tourmentée de Titus s'explique devant nous et prépare le sacrifice".¹² Mais quitter l'en-soi trop plein "de tristesse majestueuse" pour le hors-soi son "superbe et solitaire" miroir, c'est se résoudre à être "cruel", abolir toute contrainte, museler les raisons du coeur, se désengager, devenir "barbare". Pourtant la rupture unilatérale est non avenue. Il faut, hors-soi, signifier sa cruauté, sa barbarie, passer de l'appartement superbe au cabinet majestueux pour renoncer à l'amour, l'un étant la projection de l'autre comme le "je" et le "tu" expressions évidentes de la même vérité: le "nous".

Toujours est-il que la trop tendre et trop suave Bérénice ignore tout le tragique de la situation:

Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,

Voilà l'ambition d'un coeur comme le mien:

Voyez-moi plus souvent et ne me donnez rien.

11, IV, 576-578

Le drame au niveau de Titus est que la mort de Vespasien compromet tout un passé:

Plût aux cieux que mon père, hélas! vecut encore!

Que je vivais heureux!

11, IV, 600-601

Une vie finit, une autre commence. Elle porte en essence des exigences politiques et Karmiques rigoureuses. Il s'agit de sacrifier l'amour à l'empire ou l'empire à l'amour, l'un incompatible à l'autre et par ainsi répondre de ses actes passés. C'est le tragique de la situation. Des moments d'espoir pourront poindre: Rome ne pourrait-elle pas justifier l'amour et tenir Bérénice pour romaine? Ce qui demeure impossible dans l'éthique impériale. Il n'y a donc point de recours, ni pour lui, ni pour elle, ni même pour Antiochus qui aurait pu capitaliser sur le dépit, l'intérêt, la raison d'état, l'amitié. Le moment arrive où l'amitié vient au secours de l'amour:

Titus m'a commandé ...

de vous déclarer

Qu'a jamais l'un de l'autre il faut vous séparer.

111, 111, 893-894

Vérité ou perfidie? Qu'importe ... Le choc est rude, si rude qu'il provoque une succession d'interrogations ou d'exclamations:

Nous séparer! qui? Moi? Titus de Bérénice?

111, 111, 895

S'accoutumer à pareille idée c'est se détruire soi-même:

Titus m'aime. Titus ne veut point que je meure.

111, 111, 903-911

Vespasien est mort. C'est un tournant décisif pour Titus, Bérénice et Antiochus, maillons d'une même chaîne. L'amitié les lie. L'amour les unit. Le crime les punit. Tour à tour, chacun perce le coeur qu'il a trop aimé ou qu'il n'a pu toucher. Cruel, Barbare, ingrat tels sont les substantifs d'usage pour nommer l'amant traître à l'amour. Chéri de l'univers, maître de l'empire, Titus obtient tout ce qu'il désire, mais il ne peut combler l'abîme entre lui et Bérénice. La crise est à son paroxysme. Titus se doit, enchaîné dans la religion de dignité et d'honneur, de sortir de lui-même, se détruire:

Je viens percer un coeur que j'adore, qui m'aime ...

IV, IV, 999

Car enfin ma princesse, il faut nous séparer ...

Et c'est moi seul qui pouvais me détruire.

IV, V, 1061, 1087

Il se reconnaît barbare et plus cruel que Néron lui-même dont il a vu l'empire à genoux approuver les crimes. Malgré tous les orages, Titus se rend digne de l'empire, se sacrifie au nom de l'amour car Bérénice rougirait d'un indigne empereur ou d'un amant veule et lâche. Sainte-Beuve, dans ses Portraits littéraires, penché sur le cas de Titus a compris que c'est l'amour même, dans sa religieuse délicatesse, qui s'oppose au bonheur de l'amour. Ainsi, le sacrifice de soi s'impose:

Mon règne ne sera qu'un long banissement

111, 1, 751

Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,

IV, V, 1113

L'un renonce à l'amour, l'autre à l'empire. Il vient alors le choix

délibéré de l'exil, de l'ennui, de la solitude:

Que le jour recommence et que le jour finisse

Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice

Sans que de tout le jour, je puisse voir Titus?

IV, V, 1115-1117

C'est la chute de l'illusion. La séparation est évidente, inéluctable.

L'amour cesse de régler la conduite de la reine. Sa connaissance de la vérité pourrait la conduire au suicide comme il arrive d'habitude à

l'homme racinien ne pouvant supporter la ruine ou le déshonneur en raison de ce désespoir qui monte de la nature et qui, comme disait

Pascal, remplit l'âme de son venin. Bien au contraire, Bérénice transcende l'amour et la mort, renonce à Rome, à l'empereur

après avoir parcouru toute la distance qui sépare

"un coeur content de son amant" du sacrifice

de son bien le plus cher: il faut pour cela qu'elle

ignore d'abord le mal, qu'elle l'apprenne, qu'elle

refuse de l'admettre, puis qu'elle accède au martyre,

sans jamais connaître d'autre raison d'agir que

sa constance ni d'autre douleur que sa passion!¹³

Pourtant, on peut se demander, perplexe, ce qui justifie une telle attitude, la cause profonde de ce déchirement:

Je sais qu'en vous quittant le malheureux Titus

Passe l'austérité de toutes les vertus.

IV, V, 1169-1170

La reine de Judée est consciente du sacrifice consenti. Sa tristesse majestueuse face à ce mal sans remède rend le tragique de la situation et dispense de sang et de morts:

Je l'aime, je le fuis; Titus m'aime, il me quitte.

V, VII, 1500

C'est que cette tragédie de sacrifices et de sacrifiés, la plus déchirante et plus authentiquement tragique de toutes celles de Racine au sens admis du terme, cherche ses références, selon Vinaver, au-delà de la tragédie du temps, au-delà de Sénèque et même d'Euripide dans le canon de beauté tragique fixé par Sophocle. En effet, dans le monde racinien, le malheur a toujours une cause cachée, non-objective. Toujours à l'arrière-scène, il y a un pan de voile à écarter, une vue sur l'innaccessible, un passé-présent qui éclaire le géno-texte sans lequel l'on ne peut arriver à une nette compréhension de cet univers, où le destin, cette entité racinienne, joue un rôle prépondérant à l'instar de "Fortune" dans La Thébaine, ou du Dieu des juifs dans Athalie. Titus lui-même ne se rend point compte qu'il est la somme de ses actions:

Ah, Rome! Ah, Bérénice! Ah, prince malheureux,

Pourquoi suis-je empereur? Pourquoi suis-je amoureux?
IV, V, 1225-1226

Ces questions suggèrent des sous-entendus dans ce monde où les choses les plus souhaitées n'arrivent point dans le temps où elles auraient fait un extrême plaisir. L'homme racinien est soumis à l'enchaînement des causes. Il s'agit; ses actes le suivent; son destin le mène. Aussi, existe-t-il toujours un "rien" qui donne accès au géno-texte, révèle les causes profondes, non-objectives, d'un déséquilibre ou d'une rupture. Il en existe toujours car, jamais dans cet univers l'homme n'a été frappé par une fatalité aveugle. Fortune, Jupiter ou Vénus ne punit personne. La mort ou l'ennui, le poison ou le fer n'est autre que la conséquence logique et fatale d'actes antérieurs, les moyens employés par le destin pour faire subir les contre-coups des incartades, puisqu'il faut que tout se paye.

Malgré les vertus de Bérénice, Rome ne peut lui être indulgente si elle aspire au trône de César. Elle est reine étrangère, Rome est sa rivale. Jules brûla pour Cléopâtre qu'Antoine aima jusqu'à l'idolâtrie. Mais, Rome la souveraine ne reconnaît point de fruits illégitimes qui pourraient naître de ces unions. C'est contraire à ses maximes. Les monstres eux-mêmes, Caligula et Néron n'ont pu fouler aux pieds cette loi inexorable à laquelle se heurtent Titus et Bérénice à la mort de Vespasien. Certes, Bérénice "a mille vertus" et "même dit-on le coeur d'une Romaine". Elle pourrait à la rigueur jouir du trône, comme Junie du privilège de l'exception aux vestales. Mais tout se tient dans le monde racinien. Il n'y a point de rupture avec le passé. Il y a dans le temps une faute commise, scrupuleusement enregistrée par le Destin qui ramène, sur son auteur ou sur ses descendants, le mal dont elle fut la manifestation. La fatalité racinienne est souvent un héritage familial. L'on se souvient de Pallas, affranchi et favori de l'empereur Claude qu'il fit empoisonner. Racine invoque le fait, met en lumière ce fil intérieur d'une tragédie à l'autre pour frapper Bérénice d'indignité:

De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,
De deux reines, Seigneur, devenir le mari; ...
Ces deux reines étaient du sang de Bérénice.
Et vous croirez pouvoir, sans blesser nos regards,
Faire entrer une reine au lit de nos Césars,
Tandis que l'Orient dans le lit de ses reines
Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes!

11, 11, 404-412

Vespasien est mort. C'est le temps des restitutions inéluctables, du choc en retour. Chacun se doit d'assumer ses responsabilités. Placée sous le protectorat romain, la capitale Jérusalem, s'étant soulevée contre Rome, fut prise par Titus "après un siège cruel et lent".

Titus a semé le carnage en Palestine avec la complicité de Bérénice et d'Antiochus; "La Judée en pâlit" ...

Je n'ai pas oublié, prince, que ma victoire
 Devait à vos exploits la moitié de sa gloire;
 Que Rome vit passer au nombre des vaincus
 Plus d'un captif chargé des fers d'Antiochus;
 Que dans le capitole elle voit attachées
 Les dépouilles des Juifs par vos mains arrachées.

111, 1, 687-692

Il n'y aurait point de tragédie, si avant l'arrivée de Titus à Jérusalem, Bérénice et Antiochus s'étaient unis comme l'avait prévu Agrippa. Mais

Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, et vous plus
 le triste Antiochus

Se compta le premier au nombre des vaincus.

1, IV, 194-198

Pourtant, tout est régi selon une justice immanente dans le monde racinien. Le malheur n'arrive à personne qu'il ne l'ait mérité ou choisi d'avance. Associé à la puissance tribunitienne sous le règne de Vespasien, Titus était de moeurs discutables. Remontons le fil intérieur:

Ma jeunesse, nourrie à la cour de Néron
 S'égarait, cher Paulin, par l'exemple abusé,
 Et suivait du plaisir la pente trop aisée.

11, 11, 506-508

Plus que la débauche, Titus se reconnaît coupable du sang versé en Palestine pour plaire à Bérénice. Les flammes, la faim, le sang des mutins et leurs larmes constituent dans le monde racinien les principaux attributs de leurs malheurs:

Voici le temps, seigneur, où vous devez attendre

Le fruit de tant de sang qu'ils vous ont vu répandre
1, 111, 115-116

Cette réflexion d'Arsace, pleine de sous-entendus, outre qu'elle met en lumière la conception racinienne de la tragédie, montre que le malheur est une conséquence logique et fatale d'actes antérieurs.

Ainsi, selon la loi de cause à effet qui régit cet univers la vertu ne supprime guère les servitudes de la condition humaine et n'efface point la faute commise car le châtement est acquis dès le principe de son action. C'est une justice immanente à l'ordre des choses. Titus ne pourra jamais fouler aux pieds la majesté impériale. Il doit s'avouer infidèle, renvoyer Bérénice et s'exiler dans sa propre cour. "Adieu", tel est le verdict qui livre chacun à la majesté et à la solitude de son rang. Si Titus manquait à son devoir, ce serait sa destinée et la substance même de son être qu'il compromettrait définitivement:

Adieu, Seigneur, régné: je ne vous verrai plus

Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même

Je l'aime, je le fuis; Titus m'aime il me quitte ...

Pour la dernière fois, adieu, Seigneur.

V, VI, 1494-1506

C'est une décision irrévocable, une rupture tragique nourrie par la profondeur même du mal. Cette rupture triste et majestueuse, la seule dans son genre dans tout le théâtre de Racine, fait de Bérénice une tragédie de sacrifices et de sacrifiés, un dénouement de destinées.

L'homme n'est point ici le jouet des dieux coupables ou du ciel impitoyable. Certes, Rome la déesse est souveraine et Titus son incarnation n'ose s'opposer à elle comme autrefois Néron, ou essayer de la surpasser. L'empereur ne joue point le rôle de dieu. Il reste

homme et en assume toutes les responsabilités. Il entend la voix de Rome, Paulin, lui interdire son mariage. Il n'y peut rien. Le temps vient ou il cesse de se demander: que dois-je faire? que m'est-il permis d'espérer? Empereur romain et épouser une reine étrangère est une impossibilité. Cette contradiction interne constitue l'essence de Bérénice. C'est elle qui donne aux personnages la possibilité de purger leurs fautes: la débauche de Titus à la cour de Néron, le carnage en Palestine, l'indignité des soeurs de Bérénice. L'homme racinien est responsable de ses égarements, lors même qu'il blasphème, accuse les dieux et le ciel. La cause de sa souffrance est toujours une infraction à la loi du monde dans lequel il s'agite. Fatalement, il subit le choc en retour des débordements et des violations des lois d'harmonie de cet univers.

1. Roland Barthes, op. cit., p. 81
2. Eugène Vinaver, Racine et la poésie tragique, Paris, Nizet, 1951, p. 63.
3. Roland Barthes, op. cit., p. 81
4. Eugène Vinaver, op. cit., p. 41-42
5. Marcel Gutwirth, "La Problématique de l'innocence dans le théâtre de Racine", Revue des Sciences Humaines, Avril-Juin 1962, p. 183.
6. Eugène Vinaver, op. cit., p. 19.
7. Henri Brémond, L'Humanisme dévot, Paris, Bloud et Gay, 1916, p. 514.
8. Jean Racine, OEuvres Complètes: Bérénice, Paris, Editions du Seuil, 1962, Préface p. 165.
9. Marcelle Blum, Le Thème Symbolique dans le théâtre de Racine, Paris, A.G. Nizet, 1962, p. 72.
10. Eugène Vinaver, op. cit., p. 67.
11. Ibid., p. 67
12. Ibid., p. 67
13. Ibid., p. 67

4^e Chapitre

Le Substrat racinien

- A. Bajazet
- B. Mithridate
- C. Iphigénie
- D. Phèdre

Crimes - VicesBajazet

- a) Amurat: étrangement d'Orcan
ordre d'exécution de Bajazet
- b) Trahison de Roxane et d'Acomat
- c) Précipitation d'un esclave dans l'Euxin
- d) Duplicité de Bajazet - Atalide

Mithridate

- a) Trahison de la mère de Xipharès
- b) Monime: tentative de suicide
- c) Xipharès: dissimulation
- d) Mithridate: mort de ses maîtresses,
infanticide: 1, V, 349-350
- e) Trahison de Pharnace

Iphigénie

- a) Ambition d'Agamemnon
- b) Hymen clandestin d'Hélène - Thésée

ChâtimentsBajazet

- Disgrâce d'Acomat
- Assassinat de Bajazet et de Roxane
- Suicide d'Atalide

Mithridate

- Ennuis de Xipharès et Monime
- Défaite de Mithridate
- Monime: tentative de suicide
- Empoisonnement sans effet de Mithridate: suicide; ..
- Supplice fatal de Pharnace

Iphigénie

- Ennuis de: Ménélas, Agamemnon
Clytemnestre, Iphigénie
- Naissance d'Eriphile
- Sacrifice d'Eriphile

Crimes - VicesPhèdre

- a) Vie dépravée d'Hélène
- b) OEnone: calomnie
- c) Phèdre: inceste, imposture
- d) Thésée: "Volage adorateur" 1, 1, 85-90
- 3) Hippolyte: Alliance avec Aricie

ChâtimentsPhèdre

- Déséquilibre, dépravation
érotique, adultère,
suicide de Phèdre
- Suicide d'OEnone
- Supplice d'Hippolyte
- Ennuis de Thésée - Aricie

Bazajet, Mithridate: le substratum

A. Dissimulation et vérité dans Bajazet

Dans les deux tragédies, le sultan et le roi sont momentanément absents. Il en sera de même pour Thésée dans Phèdre. Morts: OEdipe dans La Thébaïde, Hector dans Andromaque, Claude dans Britannicus, Vespasien dans Bérénice, ils sont à un degré quelconque au coeur du drame. Vivants: Amurat, Mithridate, Agamemnon, Thésée, revêtus de l'autorité supérieure que leur confère la dignité de leur rang, ils sont tour à tour tyrans ou serviteurs d'une destinée exigeante.

Amurat, dès les premiers jours de son règne, fit étrangler son frère Orcan. Ibrahim aurait eu le même sort, s'il ne lui avait pas paru stupide. Bajazet, enfermé au fond du sérail dans une prison secrète, bénéficie d'un sursis que lui accordent le siège de Babylone, l'amour de Roxane, l'ambition d'Acomat aussi soucieux d'intrigues que Narcisse mais plus noble et plus courageux. Le vizir est disgracié, il va de soi que le sultan ombrageux le compte déjà parmi ses victimes. Aussi a-t-il suggéré à Roxane, d'aimer Bajazet, le sauver et régner avec lui pour se venger du sultan. Roxane, à qui l'amour d'Amurat a rendu sultane avant même qu'elle n'eût enfanté, privilège unique dans l'histoire de la Turquie, n'aurait eu aucune raison de trahir le sultan, n'eût été son amour pour le prince. C'est là son malheur et le vizir lui-même n'avait pas prévu que la "flamme" de Roxane allait se heurter à une défense habile de Bajazet, montrant l'antériorité et la force de son amour pour Atalide, sa fiancée dès son jeune âge:

Avant que dans son coeur cette amour fût formée,

J'aimais, et je pouvais m'assurer d'être aimée.

Dès nos plus jeunes ans, tu t'en souviens assez,

L'amour serra les noeuds par le sang commencés.

I, IV, 357-360.

L'antériorité, ne constitue-t-elle pas un élément fondamental du substrat racinien? Cette source de contradiction interne, essence du sujet racinien, est là sous-jacente, à l'insu de Roxane, jalousement gardée par sa suivante Atalide à qui elle se confie. Cet amour antérieur au drame comme le sang d'Orcan, surgit avec "l'ordre d'Amurat" de faire périr Bajazet:

Avant que Babylone éprouvât ma puissance,

Je vous ai fait porter mes ordres absolus:

Je ne veux point douter de votre obéissance,

Et crois que maintenant Bajazet ne vit plus ...

Vous si vous avez soin de votre propre vie,

Ne vous montrez à moi que sa tête à la main.

IV, 111, 1185-1192

Le sérail est dès lors enveloppé de mystère et d'épouvante. L'atmosphère elle-même marque le rôle tragique du temps qui s'écoule. Amurat revient. La menace de mort est partout ressentie: un esclave, envoyé du sultan, a été précipité au fond de l'Euxin, vient le terrible Orcan qui exige l'exécution immédiate de Bajazet, Roxane l'évite, louvoie par amour pour le prince. Mais l'heure tragique avance. Le hasard d'un billet dérobé, épouvantable comme un accident, dit Arnouilh révèle la duplicité d'Atalide. Ce secret découvert, l'exécution de Bajazet n'est que seulement différée.

Trahi par le vizir et la sultane, Amurat ne jouit plus d'un pouvoir absolu, mais l'on sent planer sur le sérail, les menaces mystérieuses du sultan invisible et présent. Roxane traquée va livrer le combat à mort:

Mais enfin le succès dépend des destinées ...

1, 1, 58

Son intention est d'aller droit au fait. D'abord, elle feint de n'avoir

pas su se faire aimer, mais accuse Bajazet de duplicité, l'accable de reproches, et estime à sa juste valeur sa gloire et sa puissance. Cette entrevue, la dernière chance du condamné à mort, témoigne du sentiment de culpabilité qui ronge la sultane à qui il répugne de faire de l'amour un devoir de gratitude. Cette indécatesse est aussi insupportable que le fait d'aimer Atalide, de ne pas l'aimer et d'affecter de l'aimer. Le comble, c'est de devenir la risée du sérail. A y penser, elle frémit d'indignation et d'horreur et affronte l'innocence dissimulée dans une lutte sans merci. Ce refus suggère une réserve hautaine à la sultane impétueuse et vindicative qui, enfin, exaspérée, brandit la pièce à conviction et achève de confondre le prince arc-bouté à la loi odieuse du sérail: l'orgueil des empereurs

De ne point à l'hymen assujettir leur foi.

1, 11, 292

L'épreuve de la superbe loi romaine a été aussi douloureuse pour Bérénice. Roxane considère celle du sérail comme une fin de non recevoir:

Mais l'amour ne suit point ses lois imaginaires.

11, 1, 461

Engagé, depuis, dans une délicate situation où il est contraint de mentir par compassion et fidélité ou revêtir des apparences amoureuses par gratitude, Bajazet cesse de jouer à l'innocence étonnée, au moment de vérité. Enfermé dans une situation si peu avantageuse, il n'avait de refuge que dans la dissimulation où il s'est couvert de honte. Mais le conflit entre la vérité et le mensonge est transitoire puisqu'il n'est de secret dans ce théâtre, que le temps ne dévoile. La peur de heurter la sultane et de compromettre Atalide le bouleverse outre-mesure; quoiqu'il en soit, il lui faut plaider sa cause. Cette plaidoirie scrupuleuse

humilie Roxane qui riposte par un ultimatum d'une souveraine hauteur : fierté de sultane, l'orgueil dans sa plénitude justifié par l'indifférence du prince :

Dans la main des muets viens la voir expirer.

V, IV, 1544

Le drame de Roxane est contenu dans son ultimatum : c'est sa déception, son bonheur manqué après avoir trahi Amurat. Toute-puissante, le refus du prince la ravale "en ces lieux" au niveau d'un "vil rebut" surclassé par sa suivante. "Pour la dernière fois" Bajazet est mis au pied du mur : "vivre ou régner". Le temps presse. Orcan et les muets s'impatientent. Il n'y a plus moyen de résister à des menaces si terribles. Dure épreuve signifiée par le "que faut-il faire" qui n'est autre qu'une capitulation. La sultane a prémédité sa vengeance : ou bien Bajazet expire sous les yeux d'Atalide ou bien il assiste à son supplice. Raffinement de cruauté de nature à assouvir sa fureur jalouse à laquelle Bajazet a répondu par une protestation d'horreur. Sa dernière tentative est de sauver Atalide, mais il assume la responsabilité du "crime", avec une ferveur humiliante pour Roxane et une flatterie révoltante qui, le perdent : "sortez" dit-elle. Mais "s'il sort, il est mort", il tombe dans le guet-apens des muets. Orcan embusqué derrière la porte le terrifie. Il personnifie la mort. Le sentiment de culpabilité lié à la notion de responsabilité, élément tout aussi fondamental du substrat racinien, l'immobilise. Bajazet est conscient de sa faute et se reconnaît punissable. Prisonnier du sérail et à la merci des caprices de l'orgueilleuse sultane, ses heures sont comptées. Dissimuler ou mentir est criminel dans le monde racinien ;

Le ciel punit ma feinte et confond votre adresse ...

Je meurs plus tard : voilà tout le fruit de ma feinte.

11, V, 666-670

L'Atalide de Bajazet doit souffrir autant que la Junie de Britannicus. Que ne ferait-elle pas pour "couronner son amant" qu'elle recommande de feindre. La tactique est sans doute dangereuse puisqu'" on ne badine pas avec l'amour". On s'y brûle tôt ou tard. Ils ne sortiront pas avec bonheur de cet étau comme Xipharès et Monime. Atalide éveillée aura reconnu, comme Bajazet, la cause de son malheur. "Feinte" ou "artifice" le vocabulaire est identique:

Le ciel s'est déclaré contre mon artifice.

1, IV, 353

Cette prise de conscience ou l'éveil est tout aussi bien un élément fondamental du substrat racinien. Racinienne, elle en appelle à une justice immuable sentant que la cause est perdue:

Et toi, si ta justice

De deux jeunes amants veut punir l'artifice,

O ciel! si notre amour est condamné de toi,

Je suis la plus coupable, épuisé tout sur moi!

1, IV, 417-420

Elle sait que sa duplicité ne peut rester impunie. Ils sont tous marqués par le destin. Roxane elle-même ne jouira pas de son triomphe. Bajazet lui en avait donné l'avertissement, sachant que le mal est transitoire:

Je vous dois tout mon sang; ma vie est votre bien;

11, 1, 519

mais le sang appelle le sang dans l'univers racinien:

De ma sanglante mort ta mort sera suivie.

11, 557

Nul n'est frappé sans qu'il ne soit averti ou fasse sa confession. La sultane s'avoue coupable:

Quel est mon empereur? Bajazet? Amurat?

J'ai trahi l'un; mais l'autre est peut-être un ingrat.

III, VIII, 1115-1116

Orcan tue d'abord Roxane, puis Bajazet. Atalide désespérée se tue.

Seul Acomat survit à la catastrophe pour affronter le sultan les armes à la main, préfiguration d'un affreux massacre.

Heureux soient ceux qui payent leur faute de leur vie! Ils sont moins à plaindre que les autres voués au désespoir, à la solitude créée par la mort d'un être cher:

Heureuse mille fois si ma douleur mortelle

Dans la nuit du tombeau m'eût plongé avec elle!

V, V, 1477-1478

murmure Olympe sur le cadavre d'Antigone dans La Thébàide. Dans cet univers, des êtres humains se vouent à la mort, la cherchent ou la provoquent comme l'unique solution à un mal incurable. Elle marque en somme la fin du débat tragique. Mais, ce n'est point une nécessité que le châtement du crime soit la mort. La folie de Créon pourrait suffire. Il y a déjà tant de cruauté dans celle d'Oreste. Heureusement! la mort survient et délivre. Mais ce qui est poignant, ce n'est point le cadavre, c'est le fait d'être condamné à mort: Britannicus et Bajazet, et mieux encore d'être mort-vivant, une éternelle victime: Cléofile condamnée "à pleurer ses ennuis", Junie réfugiée chez les vestales, Titus, Bérénice et Antiochus voués à un éternel ennui et Zaïre, à l'instar d'Olympe dans La Thébàide, destinée à brûler d'envie de mourir:

Ah! madame! ... Elle expire. O ciel! en ce malheur

Que ne puis-je avec elle expirer de douleur!

V, XII, 1747-1748

Il en est ainsi. Chacun reçoit sa part d'amertumes, selon la loi de justice, pour que l'ordre perturbé soit rétabli.

B. Dissimulation et vérité dans Mithridate

Le trône qu'il faut accepter, conquérir ou quitter sert de charnière à maintes tragédies. Offert, il nourrit l'intrigue. Refusé, il aigrit les détenteurs. Désiré, il oppresse prétendants ou appelés et obsède les élus.

Son importance en fait objectivement des frères ennemis dans La Thébaïde. Il allie et divise les rois de l'Inde, obsède Agrippine et Néron, traque Junie qui le refuse et Britannicus qui le désire. A Titus de choisir entre l'empire et l'amour. Il renvoie Bérénice et entre vivant au tombeau. Esther y est appelée et l'utilise à bon escient. C'était la mission assignée à Mardochée. Celle de Joad est d'élever Joas au trône. Mais Bajazet a péri pour l'avoir refusé. Le trône contribue à parfaire l'image d'ensemble de ce théâtre qui avance graduellement selon un plan insoupçonné, une idée sous-jacente, vers la tragédie biblique d'Esther et Athalie.

Dans Mithridate, le trône est là, présent. On dirait que Racine se répète. Xipharès et Pharnace évoquent les frères ennemis, et Mithridate, le vieillard amoureux de La Thébaïde. La problématique du couple Xipharès-Monime vis-a-vis de Mithridate rappelle à certains égards celle de Britannicus-Junie face à Néron et est similaire à celle qui confronte Bajazet-Atalide: leur sort est entre les mains d'un tyran jaloux. Mais ce qui fait la beauté de l'ensemble des tragédies, c'est la nouveauté de chacune d'elles. Peu à peu, le trône s'estompe et l'amour est mis en lumière. Dans Bajazet, l'innocence dissimule au nom de l'antériorité de l'amour.

Le juste apport de la nouveauté dans la similitude de l'ensemble contribue à sa diversité. L'harmonie tient du génie. "Son originalité n'est pas dans la matière, mais dans la manière" disait Sainte-Beuve à propos de La Fontaine. Certes, l'on est frappé par une certaine parité de condition politique, sociale et passionnelle dans cette ascension du profane au sacré. Ce qui justifie la tendance de la critique littéraire vers les études psychologiques, psychanalytiques et sociologiques, et laisse dans l'ombre le registre mystique du monde racinien.

Malgré la nouveauté de chaque tragédie et la diversité de l'ensemble, il reste un fond philosophique commun. Il y va même de la nécessité de châtier le crime et d'enseigner la vertu. Tout ce théâtre s'ordonne autour de cette philosophie qui fait son substratum.

Comme Bajazet, Mithridate repose sur l'aveu d'un fatal secret d'amour marqué d'antériorité. Avant même que la politique ne destinât monime à Mithridate, elle aimait Xipharès;

Cet amour s'est longtemps accru dans le silence
1, 1, 39

Mais la jeune fille contrainte par une autorité supérieure se résigne à son sort. C'était le cas de Bérénice et ce sera celui d'Iphigénie.

Survient la fausse nouvelle de la mort du tyran. Aussitôt, les deux frères déclarent leur amour à celle qui devait être leur belle-mère. Monime repousse Pharnace, invoque la politique commune d'Ephèse et de Nymphée, et les luttes de Philopoemen son père victime des romains:

Enfin, je n'ai qu'un coeur. Tout ce que je puis faire

C'est de garder la foi que je dois à mon père.
1, 111, 271-272

Mais elle agréa l'aveu de Xipharès qui invite son frère à ruiner son

alliance avec les romains pour venger Mithridate:

Vivons ou périssons dignes de Mithridate.

1, 111, 311

C'est à peu près le langage tenu par Monime. Pharnacé en prit ombrage.

L'opposition est flagrante entre les amoureux et l'allié des Romains.

Mais il convient d'être prudent car Mithridate revient.

Ce retour inattendu jette le désarroi dans les coeurs. Il rappelle celui d'Amurat dans le sérail et pourrait être aussi grave de conséquences que celui de Thésée dans Phèdre. Monime, celle que le roi a aimé le plus tendrement, s'abstient d'aller à sa rencontre, retenue par son aveu d'amour à Xipharès. Ce n'est peut-être pas encore la flamme adultère de Phèdre qui adoptera la même attitude, mais cet amour suffit à rendre Monime coupable et la pousser au suicide. Le sentiment de culpabilité ne cesse de ronger la princesse qui, désespérée, mendie la mort qui châtie et délivre du débat tragique. Pourtant, pour conserver intacte sa vertu et ne pas ternir sa gloire, n'avait-elle pas banni Xipharès? L'amour même s'oppose au bonheur de l'amour. Xipharès y voit un instrument du destin:

Je suis un malheureux que le destin poursuit

C'est lui qui m'a ravi l'amitié de mon père,

Qui le fit mon rival, qui révolta ma mère,

Et vient de susciter, dans ce moment affreux,

Un secret ennemi pour nous trahir tous deux.

IV, 11, 1218-1222

Le danger serait d'interpréter la déception de Xipharès à la lettre car la victime dans le monde racinien, cherche souvent ailleurs la cause de ses malheurs ou la rejette sur autrui au lieu d'en assumer la responsabilité personnelle ou d'évoquer la solidarité familiale. Le destin, par

abstraction, Jupiter ou Neptune est plutôt le grand accusé. Il se contredit lui-même, puisque dans son moment de suprême lucidité, sa conscience éveillée lui a dévoilé la cause de ses déboires si tant est qu'il a offert son sang pour laver sa honte:

Trop heureux d'avancer la fin de ma misère,
J'irai ... J'effacerai le crime de ma mère ...
Tout mon sang doit laver une tache si noire.

111, 1, 939-943

En effet la mère de Xipharès avait trahi Mithridate. Ce crime de la mère ne cesse de tourmenter le fils. Il en souffre trop pour ne pas s'en souvenir. En fait, il est antérieur au débat tragique et explique le comportement de Xipharès:

Hélas! ce fut encor dans ce temps odieux
Qu'aux offres des romains ma mère ouvrit les yeux ...
Elle trahit mon père, et rendit aux romains
La place et les trésors confiés en ses mains.

1, 1, 59-66

C'est dans la logique racinienne que l'on est responsable de ses malheurs et que l'on expie des fautes par solidarité familiale. Monime en a le clair sentiment:

C'est moi qui, les rendant l'un de l'autre jaloux,
Vins allumer le feu qui les embrase tous.

V, 1, 1489-1490

En fait, elle se sent responsable des ennuis de Xipharès comme autrefois Antigone de ceux d'Hémon. C'est l'amour le tison de la discorde. Comme toutes les filles raciniennes, elle veut être la seule sacrifiée:
"puisse"

Ce poison expier le sang de mon amant!

V, 11, 1538

Heureusement, elle n'aura pas le temps d'y toucher. Sa vertu et le dévouement de Xipharès auront changé le cours des événements. Mais ce qui est touchant, c'est la situation de victime "condamnée par la pureté même de ses sentiments à subir dans son coeur la plus inhumaine des tortures", le fait que tout son être se dresse contre une enquête humiliante et amère, tenue pour légitime.

Mithridate revenu provisoirement vaincu "nourri de sang et de guerre" s'apprête à reprendre la lutte. Mais les hésitations de ses fils éveillent ses soupçons. Habitué à la trahison et à répondre au crime par des crimes, il quête la vérité en cette situation avec une habileté consommée. Ce vieillard jaloux n'est pas seulement un tyran odieux, c'est un homme qui souffre d'être trahi et qui fait souffrir sa fiancée, pourtant pure de toute duplicité. Il n'est pas à son coup d'essai. Aussi trouve-t-il une variété de ruses à l'appui de sa duplicité terrifiante. Il les use avec maîtrise:

Tu sais combien de fois ses jalouses tendresses

Ont pris soin d'assurer la mort de ses maîtresses.

I, I, 87-88

Ce despote oriental endurci dans le crime châtié avec rigueur sous le moindre indice de trahison:

Et nous l'avons même vu à ces cruels soupçons

Sacrifier deux fils pour les moindres raisons.

I, V, 349-350

Fort de l'expérience du passé, Pharnace sur le point d'être jeté en prison, oublie le pacte de discrétion et de prudence et dévoile le secret après avoir conseillé l'alliance avec Rome. Aigrit, Mithridate se décide à obtenir l'aveu de Monime, use de patience, torture et l'amène à se trahir. Sa vengeance est dans la savante lenteur et le ton chagrin qu'il affecte pour arracher un aveu formel quand persiste encore la

prudence de la jeune fille qui finit par se perdre, la mine affectée d'une lueur d'espérance bien qu'empreinte d'incrédulité "pourriez-vous approuver..." Ce conditionnel suffit à dévoiler son amour. Le jeu est cruel et pour le bourreau et pour la victime. Masochisme! L'épreuve la plus dure, injurieuse, expression de la haine de Mithridate pour les Romains, qui heurte l'innocence de Monime, est contenue dans ces mots piégés:

Continuez: brulez d'une honteuse flamme.

Tandis qu'avec mon fils je vais, loin de vos yeux ...

111, V, 1084-1085

Or, elle n'aime pas Pharnace. Ce serait vendre "aux Romains le sang de son père". Cette accusation est intolérable. Elle a trop de dignité pour ternir le souvenir de son père. Et déjà l'angoisse l'étreint à l'idée de se séparer de Xipharès. Cette ruse torture du fait qu'elle suggère l'idée d'épouser un homme détestable et l'impossibilité de concrétiser le rêve de jeune fille. C'est tout à fait tragique. Se révolter c'est exposer Xipharès. Se résigner, c'est perdre la chance de l'épouser. Mais aussi, quelle noblesse dans son aveu: "je vous crois". Sa droiture en rend Mithridate responsable. On voit d'étranges lueurs, échappées d'un coeur heurté, sur ce visage cruel marqué par les ans, vivifiées par des accents innatendus:

Enfin j'ouvre les yeux, et je me fais justice:

C'est faire à vos beautés un triste sacrifice,

Que de vous présenter, madame, avec ma foi,

Tout l'âge et le malheur que je traîne avec moi.

111, V, 1035-1038

Peut-être que la princesse s'est laissée désarmer par ce coeur torturé et l'émotion qui trahit la majestueuse flétrissure d'une grandeur au

déclin de l'âge. Le soupçon torture. La certitude tue:

Ah! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux, ...

Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées

Un coeur déjà glacé par le froid des années!

De ce trouble fatal par où dois-je sortir?

IV, V, 1417-1421

Sa majestueuse tristesse mêlée à son contentement amer de jaloux, "je suis content", renforce le tragique d'une situation pleine de terreur contenue. Tortionnaire et torturé, seule la violence peut le libérer de ce cycle infernal ou l'étreint le sadisme allié au masochisme. Mais dans cet univers elle est destruction de soi par delà celle d'autrui. Cette quête laborieuse de la vérité fixe son sort à tout jamais, le purge de ses crimes d'autant plus que Xipharès est son fils préféré et Monime la plus aimée, la plus choyée.

Contenant sa colère, il s'en va déverser sa rage sur les Romains. Mais la grande expédition de vengeance n'aura pas lieu. Pharnace le trahit. L'aigle romaine le presse de toutes parts. Mithridatisé, le poison reste sans vertu. Résolu de s'ensevelir lui-même, il se plonge l'épée dans le coeur. Mourant, il unit Xipharès à Monime et l'enjoint de renoncer à poursuivre les romains. Ce pardon in extremis le fait survivre à son impuissance, lui confère une rare grandeur, le relève de son expédition ratée et de ses défaites. Il dut malgré lui renoncer à ses convoitises Rome et Monime. Aussi, met-il Xipharès en garde de vouloir se faire justice soi-même, conscient du châtement réservé à Pharnace:

Tôt ou tard il faudra que Pharnace périsse:

Fiez-vous aux romains du soin de son supplice.

V, V, 1691-1692

Cette réconciliation est hautement significative du point de vue moral. Elle jette de l'ombre sur la duplicité et le sadisme du tyran atterré par la noblesse de Monime et le relève de l'indignité. Soulagé d'un amour empoisonné par la torture d'un soupçon devenu terrible certitude, le père, avant de mourir, retrouve ses dernières espérances évanouies, la fidélité du fils, sa grandeur:

Dans cet embrassement dont la douceur me flatte,

Venez, et recevez l'âme de Mithridate.

V, V, 1695-1696

"Ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang et des morts dans une tragédie" écrit Racine dans la préface de Bérénice. Mais, la rançon du crime, inéluctable et prompt le moment venu, y est toujours. La cause? n'est-ce pas le sang versé, le crime antérieurement perpétré ou le venin, en l'occurrence: l'orgueil, l'amour-propre ou la dissimulation que pue l'âme humaine? Le drame, ce n'est pas le conflit tendu, prêt à éclater dans le présent, c'est plutôt un fait antérieur, c'est-à-dire: la cause du conflit. Reléguée dans le temps, elle est toute intérieure dans l'âme du personnage, l'agite et le trouble, car il faut que justice soit rendue. Xipharès ne peut s'empêcher d'évoquer la trahison de sa mère. Mithridate ne peut oublier en compensation de ses crimes l'alliance de Pharnace avec, les Romains, ses ennemis politiques. Aussi, ses rêves les plus caressés ne seront pas concrétisés: Monime et la grande expédition de vengeance. Certes, il n'est point nécessaire que le sang soit versé dans le présent, si tant est que le vieillard mourant s'oppose, en connaissance de cause, au châtement du frère par le frère, comme jadis celui d'Eteocle et Polynice, Néron et Britannicus. Cependant, ce qui est "nécessaire" et même indispensable "dans une tragédie"

racinienne et qui en constitue le substrat, à notre avis, c'est la permanence de l'instruction du conflit qui éclaire les repères fondamentaux de l'oeuvre. La contradiction présente est l'effet d'une faute antérieure dont il faut assumer la responsabilité à titre personnel ou par privilège familial. Cette éthique racinienne constitue aussi une caractéristique de l'homme racinien.

C. Iphigénie: le substratum

Définir la tragédie comme un combat entre l'homme et les dieux ne peut satisfaire la conception racinienne de la tragédie: châtier le vice et enseigner la vertu, que dans la mesure où les dieux symbolisent les terrifiantes passions humaines: l'amour, l'ambition, la perversité, l'orgueil, l'amour-propre. En effet, le polythéisme dans La Thébaïde ne nuit point à la responsabilité radicale de l'homme en face de son destin. Neptune et Vénus dans Iphigénie et Phèdre n'ont nullement empiété sur la peinture de l'ambition et de l'amour. Tout motif d'action est intérieur et surgit d'une crise aiguë d'intérêts contradictoires et de sentiments opposés: un père qui sacrifie sa fille à son ambition (Iphigénie), l'amour coupable d'une femme pour son beau-fils (Phèdre). Il s'agit de résoudre des crises de passion et d'intérêt qui heurtent et exigent une solution immédiate. L'homme angoissé, ballotté de la crainte à l'espoir, accuse les dieux, blasphème. Aux prises avec lui-même, il cherche dans la mythologie les responsables de son malheur alors que la politique, l'orgueil, l'ambition et l'amour peuvent toujours faire de tragiques victimes. Soucieux de vérité humaine, Racine peint l'homme pris dans la vie réelle avec un caractère d'universalité: épouse et mère, heureux ou malheureux amants, grands capitaines, barbares, croyants et fanatiques doués d'une extrême mobilité psychologique. Ils varient à tout moment, tyrannisés par les circonstances dominés par l'amour-propre, telles: une hésitante Athalie, Phèdre passionnément jalouse, Roxane et Hermione qui n'obéissent qu'aux lois du combat à mort. Ils passent de l'audace au désarroi comme Agrippine, de la vertu au

crime: Néron, de la tendresse à l'atrocité comme Agamemnon. Il en est de scélérats comme Narcisse-Mathan, d'implacables comme Amurat, d'honnêtes comme Burrhus, d'entêtés comme Eteocle et Polynice, de fous comme Oreste, de lucides comme Acomat, et de jeunes premiers: Britannicus, Bajazet, Xipharès, Hyppolyte "tendres, galants, doux et discret" dit Voltaire. On dirait des courtisans français. Sans doute, il est difficile d'atteindre à l'universalité sans passer par la peinture des mœurs contemporaines: la majesté et l'harmonieuse grandeur de Versailles, les allusions aux personnages politiques et religieux. La veuve de Charles 1^{er} d'Angleterre, Henriette de France, fidèle à la mémoire de son mari et gardienne de jeunes enfants qui pourraient être de victimes politiques, ne prête-t-elle pas quelques traits à la veuve d'Hector? La rupture de Titus avec Bérénice n'évoque-t-elle pas celle de Louis XIV avec Marie Mancini, "le frein qu'elle-même avait mis à son propre penchant pour le roi" d'après Voltaire? N'est il pas évident qu'Iphigénie rappelle de nombreuses jeunes filles de l'époque qui se virent sacrifier en mariage à la gloire de leurs parents. Ne faut-il pas de surcroît, citer d'illustres pécheresses: M^{me} de La Sablière, M^{me} de La Vallière, Anne de Gonzague la princesse palatine, images réelles de Phèdre éprises de décence sous l'influence des solitaires de Port-Royal? La chute de M^{me} Maintenon n'est-elle pas prévue dans Esther où la pieuse juive succède à l'orgueilleuse Vasthi. Pour éviter toute erreur sur la personne, Racine lui-même identifie Joas au duc de Bourgogne. Qu'importe que le sujet soit grec, juif ou latin, la préoccupation racinienne est la peinture de l'homme; dans l'homme: l'âme humaine; dans l'âme humaine: ce qu'il y a de

permanent et d'universel. Ainsi, les fabuleuses profondeurs mythologiques, fond d'images, d'où Vénus semble influencer Phèdre, Diane et Neptune: Agamemnon, flattent notre imagination et contribuent à créer la magie poétique comme la flotte de la Grèce homérique, le rivage d'Aulis, les mirages de l'Asie. Pourquoi rendrions-nous responsables des êtres irréels, imaginaires quand le héros de la tragédie est pris dans la vie réelle: l'inférieure dissimulation du monstre naissant Néron, celle malade du barbare Mithridate.

Sans connaître encore Iphigénie, on a peur pour elle. L'arrivée d'Achille et la fine intelligence d'Ulysse ajoutent à notre peur sachant qu'Agamemnon craint qu'Ulysse ne rende sa ruse inutile et n'informe Achille qu'on s'est servi de son nom pour attirer Iphigénie en Aulide et l'immoler. Si Achille le savait, sa colère serait terrible. Tenons compte aussi de la complexité du caractère d'Agamemnon. Voyons ses faiblesses, ses contradictions, l'homme partagé entre l'ambition et l'amour paternel. Son égoïsme fait peur, son angoisse inspire pitié. L'importance et l'urgence de la mission confiée à Arcas témoignent de son épouvante,

Va, dis-je sauve-la de ma propre faiblesse

1, 1, 142

et le rythme haché du vers décrit son affolement:

Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,

Elle est morte ...

1, 1, 134-135

En effet, il ne pourra empêcher qu'elle ne soit sacrifiée, si elle est vue des soldats. Le devin invoquera les dieux. Les Grecs n'oseront

désobeir aux ordres divins et Agamemnon sera forcé de sécher ses pleurs :

Et les dieux, jusque-là protecteurs de Pâris,

Ne nous promettent Troie et les vents qu'à ce prix.

111, V, 919-920

Ces aspects mythiques d'Iphigénie renforcent le tragique de la situation, certes, mais il n'a aucune commune mesure avec l'esthétique du temps et le réel racinien. Dans une tentative d'interprétation de ce théâtre, ne faut-il pas être très retenu et très circonspect à accorder trop d'importance aux accessoires mythologiques empruntés? Le réel racinien est si harmonieusement mêlé à la fable antique qu'il surgit de cette harmonie elle-même, la pierre d'achoppement de la critique racinienne: la difficulté de distinguer entre la responsabilité fondamentale de l'homme en face de son destin, le phénomène tragique de la fatalité aveugle, l'accessoire mythologique. Est-ce le ciel, Neptune ou Pelée qui avait rappelé Achille à Lesbos? N'est-ce pas l'amour qui l'a conduit en Aulide? Pour éviter toute mésinterprétation et du même coup satisfaire aux goûts du temps, Racine apporte plusieurs modifications à la tragédie grecque. Ulysse remplace Ménélas mari d'Hélène et oncle d'Iphigénie. Il est vraiment odieux pour un oncle d'exiger le sacrifice de sa nièce. Dans l'Iphigénie de Racine, Ulysse n'a aucun lien de parenté avec la victime choisie. La biche substituée à Iphigénie par Diane le porte à créer le personnage d'Eriphile, ce qui supprime le dénouement mythologique. Chez Euripide, furieux contre la duplicité d'Agamemnon qui, pour attirer sa fille au camp, avait invoqué son prétendu mariage, Achille défendait Iphigénie par générosité. Les fiançailles et l'amour inventés par Racine entre Iphigénie et Achille expliquent mieux l'état d'âme du héros.

Il ajoute à la fable, la violence de la passion la plus humaine par l'invention du personnage d'Eriphile. Sa furieuse jalousie est aussi criminelle que celle de Roxane et d'Hermione puisqu'elle la pousse à dénoncer la fuite d'Iphigénie ménagée par Agamemnon tenaillé par le remords. Son désespoir de "fille sans nom" ainsi que son espoir sont nécessaires à l'intérêt dramatique, mais essentiel du point de vue philosophique:

On trompe Iphigénie; on se cache d'Achille;

Agamemnon gémit. Ne désespérons point.

II, VII, 762-763

Il faut souligner que Clytemnestre a perdu de sa sauvagerie légendaire pour devenir la reine-mère soucieuse des respects dus à son rang. Achille hérite l'orgueil et l'amour de la gloire de son prédécesseur antique et prend du courtisan du XVII^e siècle le langage et les manières. L'Iphigénie de Racine est moderne. Elle nous émeut quand elle s'efforce de réveiller l'amour de son père et de lui trouver des excuses:

Pourquoi me perdrait-il s'il pouvait me sauver?

III, VI, 1016

Elle est aussi jalouse, blessée dans son amour-propre par les froideurs d'Achille; préférerait-il une captive à la princesse de Mycène? La probabilité même rend l'héroïne racinienne plus humaine que celle d'Euripide. Sur le plan humain, l'ambition pousse Agamemnon, roi des rois, qui occupe une place convoitée de beaucoup d'autres à toujours s'élever. Il tient à ce pouvoir qui les aigrit si tant est qu'obligé de choisir entre le pouvoir et le salut de sa fille, opte pour le pouvoir. C'est évidemment là sa faiblesse et c'est surtout cette peinture de l'ambition qui intéresse le moraliste. Gêné et désespéré, il ne peut cacher son tourment. Il est conscient du pouvoir de l'ambition sur

lui et ne peut retenir son cri de douleur: "Ah! ma fille!" L'ingénuité et la tendresse d'Iphigénie le lui arrachent. Ce "funeste" secret de sacrifier sa fille est dans son coeur la douleur la plus déchirante. C'est un homme qui souffre. L'adjuration "sauve-moi" le montre à souhait. Et c'est précisément l'ambition dans l'optique racinienne, compte tenu de son éducation et de l'esprit du siècle, la fatalité qui asservit Agamemnon. Son angoisse résulte de l'influence néfaste des passions maîtresses de son coeur. Les moralistes chrétiens signalent les dangers incontestables de la peinture de ces passions violentes et leur inquiétante force de contagion. Mais elle n'est pas dénuée de leçon morale. Ces passions vivantes séduisent certes, mais le moraliste grossit les troubles psychologiques qu'elles occasionnent et les malheurs qu'elles provoquent: l'angoisse d'Agamemnon abandonné aux chimères de la gloire, l'horreur du vice et du crime. Ce spectacle donne l'impression de la vie réelle, le goût d'une expérience personnelle. Il se dégage de l'ensemble une leçon morale, partie intégrante du système philosophique qui le préoccupe: contraste entre le bien et le mal, une mère émouvante dans ses pleurs et dans ses prières, Clytemnestre, défend sa fille contre un père indigne; Iphigénie pratique le pardon des injures et contraste avec la jalouse Eriphile; Arcas manifeste le souci de sauver la princesse autant qu'Ulysse celui de la perdre: une galerie d'âmes à aimer, imiter ou plaindre;

Vous êtes son amant, et vous êtes sa mère:

Gardez-vous d'envoyer la princesse à son père: ...

111, V, 909-910

Agamemnon lui-même est sensible à la douceur de l'amour, la noblesse

d'âme, la beauté de la vertu:

Je me plains mille vertus, une amour mutuelle

Sa pitié pour moi, ma tendresse pour elle.

1, 1, 117-118

Notre lecture d'Iphigénie nous permet de tenir compte du fait que Racine s'adresse à un public pénétré de l'esprit cartésien et qu'il devait en conséquence humaniser ses personnages et purger son sujet des invraisemblances et des mystères inhérents à la fable antique. Son mérite ne s'arrête pas là, si l'on tient compte de cette judicieuse remarque de Vinaver:

On oublie qu'a créer dans un genre, on doit nécessairement "y ajouter", et qu'une telle tâche ne consiste pas à se conformer à ce qui est, mais à aller plus loin: à révéler dans le cadre d'une tradition, un univers nouveau, irréductible à ce qui l'entoure.²

Mais cet univers nouveau est susceptible de différentes interprétations, selon que l'angle de prise de vue est sociologique avec Lucien Goldman, biographique avec Jean Pommier et Raymond Picard, psychologique avec Georges Poulet et Jean Starobinsky, psychanalytique avec Charles Mauron, anthropologique avec Barthes. Mais cette oeuvre de génie, sans quitter la réalité vérifiable, ne suscite-t-elle pas des questions, qui mènent au-delà du savoir positif? En réalité, Racine dès La Thébaïde nous invite à jeter un regard curieux sur le cosmos dont les lois inconnues relèvent de l'absolu, cet absolu dont on accepte l'existence tout en le proclamant inaccessible. Mais inaccessible ne veut pas dire nul et non existant reprend Littré dans sa "Préface d'un disciple." L'immensité tant matérielle

qu'intellectuelle tient par un lien étroit à nos connaissances et devient par cette alliance une idée positive et de même ordre; je veux dire que en les touchant et les abordant cette immensité apparaît avec son double caractère, la réalité de l'inaccessibilité, ajoute-t-il. Vinaver parle de ce théâtre en tant qu'il donne "une compréhension toujours plus complète de l'inéluctable de la vie" et Blum d'un "monde régi par des lois qui dépassent l'individu; d'autres le voient sous la dépendance de Bossuet ou tiennent compte de l'influence de son éducation religieuse. Mais cette oeuvre s'explique d'elle-même du point de vue philosophique, puisque Racine, s'appuyant sur le passé de façon permanente, répond au "pourquoi" des malheurs de l'homme. Il substitue au jeu ironique des dieux mythologiques, la conscience humaine tenaillée par le remords et mise en demeure d'assumer la responsabilité de la faute commise.

A la question: pourquoi les dieux veulent-ils une fille du sang d'Hélène,

Du silence des vents demandez-leur la cause ...

1, 11, 201

Racine fait la reconstruction du passé, l'homme étant soumis à l'enchaînement des causes. Cette recherche de l'antériorité d'une cause première est essentielle à la compréhension de l'ensemble de l'oeuvre. Elle explique l'angoisse d'Agamemnon:

... J'ignore par quel crime

La colère des dieux demande une victime.

IV, IV, 1521-1522

On peut toujours ignorer une faute antérieurement commise tant qu'elle n'est pas révélée. Mais il faut qu'il existe un crime dont le cliché n'a pas disparu pour nécessiter une telle compensation. Agamemnon sait

qu'il n'est pas frappé par un mauvais hasard ou une fatalité anonyme. Il y a culpabilité dans le temps puisqu'il ne saurait y avoir de rupture radicale avec le passé dans le monde où il s'agit. Il importe pour l'homme racinien en situation, de s'enquérir de sa responsabilité:

Ciel! de tant de rigeurs, de quoi suis-je coupable?
111, V, 922

se demande Iphigénie. Sa mort serait, certes, une erreur sur la personne du point de vue juridique, mais cette exclamation surgit d'une conscience éveillée qui sait que tout-a-une-raison. Il y en a certainement une qui explique la remise d'Eriphile "en des bras étrangers" dès son enfance. Née malheureuse, elle ne connaîtra son père et sa mère qu'au prix de sa vie. Un tel châtement ne peut-être immérité dans un monde régi par une justice immanente! Il résulte d'une faute personnelle où tombe dans le cadre d'un héritage familial à l'instar de La Thébaine. Sa situation est fort inquiétante certes, mais elle est renseignée sur sa destinée. C'est Doris qui achève d'éveiller sa conscience,

En perdant un faux nom vous reprendrez le vôtre ...

Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr,
11, 1, 434-436

ce qui enlève toute illusion sur l'inéluctable:

Je suis et je serai la seule infortunée.
IV, 1, 1126

Mais ce qui est logique dans l'ordre des sentiments, des pensées ou des faits, l'est aussi dans l'ordre mystique. Tout à ses sentiments personnels et incapable de dominer son ambition, Agamemnon est prêt à sacrifier sa fille, ce qui le paralyse, le terrifie et lui inspire une atroce résignation. Mais Clytemnestre désespérée, terrible d'ironie et de colère, invective, c'est dit-on la bête qui défend ses petits:

Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
 Faites chercher à Sparte Hermione sa fille:
 Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
 Sa coupable moitié, dont il est trop épris.

IV, IV, 1269-1272

Eveillée, elle fournit des raisons pertinentes sur l'antériorité du crime d'Hélène et qui constitue le substrat du drame. Dans cette optique, le sang d'Iphigénie ne peut servir à venter l'injure faite à Ménélas. L'angoisse d'Agamemnon, la colère de Clytemnestre, l'inquiétude, d'Achille et d'Iphigénie, le désespoir d'Eriphile, tout est conditionné par cet antécédent. Son attitude a une rigueur rationnelle: l'exigence de justice qui préside au monde racinien. Cette faute n'est pas contagieuse comme le sang de Laïus dans La Thébaine. Aussi s'appuie-t-elle sur l'autorité de Calchas pour contester la littéralité de l'oracle:

Cette Hélène, qui trouble l'Europe et L'Asie ...
 Avant qu'un noeud fatal l'unît à votre frère
 Thésée avait osé l'enlever à son père:
 Vous savez que Calchas mille fois vous l'a dit,
 Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit
 Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse
 Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.

IV, 111, 1278-1286

Il est illogique que toute la famille paye pour le rapt d'Hélène constate Barthes. "Rapt",³ c'est peu dire. "Hymen" "clandestin", d'où est sortie "une jeune princesse" dont Hélène a pris soin de cacher l'identité: voilà la faute qui incombe à Hélène, Hermione ou la princesse inconnue. Mais il n'est de secret si bien gardé que le temps ne dévoile dans l'optique

racinienne:

Thésée avec Hélène uni secrètement
Fit succéder l'hymen à son enlèvement
Une fille en sortit, que sa mère a celée;
Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.

V, V, 1751-1754

C'est donc ce sang d'Hélène qui lavera l'injure faite à Ménélas. La biche de la mythologie ne peut satisfaire à la loi karmique qui régit le monde racinien de même que la fille de Clytemnestre serait un accroc à la justice immanente. Tout est juste et bien coordonné par le destin, entité racinienne, pour qu'il soit ainsi: le rappel d'Achille à Lesbos par Pélée, conséquemment la captivité d'Eriphile de naissance inconnue comme OEdipe. C'est là tout le tragique de la situation: savoir et mourir, mais mourir d'avoir su. "C'est elle qui, dans sa haine d'Iphigénie, l'empêche de fuir avec Clytemnestre. La basse envie nécessite un châtiment ... qui suffit au simpliste idéal d'équité de l'auteur et des spectateurs"⁴ Que cet idéal recherché par Racine soit qualifié de "simpliste", en passant par le creuset d'une philosophie nécessairement étrangère à l'oeuvre, cela se conçoit bien. Mais qu'il soit reconnu comme l'objectif de l'auteur, c'est autre chose, car rien n'a changé depuis La Thébaïde: la responsabilité de la faute est transmissible par solidarité familiale et répartie selon un idéal de justice et d'équité puisqu'il ne saurait y avoir de crime impuni. On est autant surpris de lire ce hors texte de Barthes penché sur la situation d'Eriphile: "elle meurt pour rien, sans alibi d'aucune sorte." C'est d'abord le rejet total de la légende grecque, puis celui de l'explication du texte par lui-même. Or Barthes

reconnaît que sans Eriphile, Iphigénie serait une bonne comédie, l'immoler c'est sauver la signification du meurtre. Plus précisément, cette mort s'inscrit dans la logique des faits dégagés par Clytemnestre et met en relief la relation fille-mère. Présente et absente, Hélène est au centre du drame, c'est ce qui donne à la notion de cause antérieure son sens positif, mystique. Elle rend l'univers racinien intelligible puisqu'elle enchaîne le châtement au crime.

D. Phèdre: le substratum

Depuis plus de trois siècles, l'univers racinien est devenu le terrain d'élection de la critique littéraire. La nouvelle critique dans sa quête Vers le vrai Racine, les personnalités du monde universitaire témoignent de la profondeur insondable de l'oeuvre. Chaque méthode apporte un nouvel éclairage, suscite un nouveau regard, engendre même la polémique. Picard conteste l'interprétation psychanalytique par Barthes Sur Racine: Nouvelle critique ou nouvelle imposture? Picard voit plutôt un ambitieux le long de sa carrière tandis que Maulnier propose une interprétation nietzschéenne de ce tragique univers. Bénichou et Goldman tentent une explication sociologique de l'homme et de l'oeuvre alors que Giraudoux s'accroche à la fatalité qui livre le héros au malheur. Chacun sonde l'oeuvre à travers un prisme différent. Celui de Mauriac décèle un Racine tourmenté, peintre de l'ennui. Henri Ghéon l'a compris:

Qu'on y consente ou non, le cas Racine pose
devant nous, neuf, actuel, urgent comme une
question non encore résolue, à peine débrouillée,
et qui laisse un vaste champ aux exégètes, aux
critiques, aux historiens.⁵

Inutile de concilier les écoles, jugements de critiques ou d'écrivains, interprètes ou metteurs en scène, la tentative souleverait l'orage même quand l'oeuvre justifierait l'efficacité de la méthode. Telle philosophie: telle vision de l'oeuvre. Pourtant, la quête inépuisable Vers le vrai Racine, biographique ou psychanalytique, nietzschéenne ou sociologique, révèle une commune préoccupation critique. Chaque philosophie débarrasse

l'oeuvre de sa kyrielle de monstres légendaires, de ses mythes absurdes pour analyser des cas de névroses, de l'amour contrarié, de l'ambition démesurée et de crises hystériques soldées par la mort ou l'ennui éternel. Chacune évoque jalousement l'éternel fond de l'homme, l'inconstance de l'être, son substrat équivoque de grandeur et de misère, l'homme, nonobstant l'origine: la Grèce légendaire ou la Rome impériale, l'Orient antique ou moderne, l'antiquité biblique. Cette unité de vue, parmi tant de divergences, concilie la nouvelle critique et la critique traditionnelle même quand celle-ci s'embarasse d'une vision païenne de la fatalité malgré l'accent mis sur les problèmes humains et passionnels. Mais on conviendra que la fatalité ainsi conçue ou la mythologie n'était guère une profession de foi au XVII^e siècle cartésien. Aussi Racine laisse-t-il le mythe antique, relégué à l'arrière-scène, symboliser les passions source d'obstacles moraux et politiques, les nourrir, se confondre avec elles, ou imposer une présence obsédante par nécessité tragique. Ce mariage séduisant entre le mystère et l'être, l'irréel et le réel, évoqué dans La Thébaine et Iphigénie, se cristallise dans Phèdre, à l'envi.

Phèdre est baignée de couleurs antiques, enveloppée de légendes et de mythes: une mer infestée de monstres comme la conscience humaine de passions, le dragon aussi fatal à Hyppolyte que la jalousie de Phèdre, la Crète et son labyrinthe: image de la complexité du coeur humain, la descente de Thésée aux enfers, monde étrange et obscur autant que le subconscient, le rocher impassible où Ariane fut délaissée, le temple d'Argolide: mirage de la félicité du couple Hippolyte-Aricie ... A l'arrière-plan, une cohérente généalogie évoque l'alliance des Olympiens

et des mortels: Hippolyte aimé d'Aphrodite, mais épris de pureté, voué au culte de la chaste Artémis; la fille de Minos et de Pasiphaé, issue de Jupiter et du Soleil, soeur d'Ariane, Phèdre, demi-soeur du Minotaure, incarne Vénus la déesse vampire "toute entière à sa proie attachée"; héros, monstres et dieux sont liés par le sang, l'amour et l'amitié:

Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux.

IV, VI, 1276

Ce sortilège fascine lecteurs et commentateurs. C'est pour Sainte-Beuve l'expression de l'antique fatalité ou celle d'un rigoureux christianisme:

Il y a déjà, si on l'ose dire, un commencement de vérité religieuse dans une vérité humaine si profondément révélée, si vivement arrachée de ses ténèbres mythologiques.⁶

L'univers plein des aïeux de Phèdre évoque pour Jules Lemaître l'idée de l'oeil de Dieu omniprésent:

Minos est le juge éternel qui attend notre âme après la mort; et, quand Phèdre, écrasée de terreur, tombe sur ses genoux en criant: "Pardonne!" c'est bien, si vous voulez, vers Minos qu'elle crie, mais nous comprenons que c'est surtout vers le Dieu de Racine.⁷

La quête inépuisable estompe peu à peu l'aspect mythique de Phèdre. Pour Arnould, c'est une chrétienne à qui la grâce aurait manqué. Chateaubriand dans Le Génie du christianisme, s'apitoie sur le sort d'une chrétienne réprouvée, une pécheresse tombée vivante dans les mains de Dieu. Ainsi, la

critique retient la mythologie à titre de convention théâtrale et traduit en termes chrétiens et jansénistes le désespoir de Phèdre, créature déchue à qui la grâce est refusée. "Prédestinée", sa perte est certaine. C'est le Fatum janséniste: "un Destin qui ne serait pas aveugle, terriblement attentif au contraire à la perte des âmes réprouvées dès avant leur naissance".⁸ C'est aussi l'avis de Tranquerey dans Le Jansénisme et la tragédie de Racine. Mais Phèdre, interprétée à la lettre n'apparaît-elle pas irresponsable? Elle se croit libre et subit, pourtant, une poussée irrésistible vers le mal:

Que dis-je? cet aveu que je te viens de faire,

Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire?

11, V, 694-695

"Malgré soi perfide, incestueuse" soutient Boileau plaidant l'irresponsabilité. Terrible mystère! s'écrie Sainte-Beuve:

Phèdre avec sa douleur vertueuse, pourrait être

ajoutée dans le traité du Libre Arbitre de

Bassuet comme preuve que souvent on agit contre

son désir, qu'on désire contre sa volonté, qu'on

veut malgré soi.⁹

Toutefois, elle est païenne et ne croit ni à la rédemption, ni à la conception chrétienne du suicide. Phèdre n'est point janséniste conteste Jean Cousin. Il serait aussi absurde de concevoir un Dieu acharné sur ses créatures dans un monde d'équité, au siècle où l'on croyait à l'ordre providentiel, en un Dieu de raison et de justice. La peur de comparaître devant ses juges n'implique-t-elle pas une justice supérieure, Mînos pour les païens, Dieu pour les chrétiens? Responsable ou irresponsable? C'est là que surgit l'écueil de la critique racinienne, de cette

contradiction inhérente à l'oeuvre. La divinité mauvaise qui persécute Phèdre, n'est ni le Dieu de Jansénius affirme Roger Mathé plus soucieux de symbolisme que de la lettre:

... De l'amour j'ai toutes les fureurs ...

Je reconnus Vénus et ses feux redoutables .

i, iii, 259, 277

Phèdre, selon le critique intéressé plutôt aux principes fondamentaux d'ordre esthétiques et moraux de l'oeuvre, est surtout: une

étude d'un cas humain. L'essentiel de ses enseignements est d'ordre psychologique et moral ...

c'est une puissance qu'elle porte en elle, et

contre cette force, point de défense possible!¹⁰

Cette interprétation purge l'oeuvre de ses monstres mythiques et convie à des recherches psychocritiques et psychophysiologiques:

Je sentis tout mon corps et transir et brûler:

i, 111, 276

J'ai langui, j'ai séché dans le feu, dans les larmes.

ii, v, 690

Encore des visages, expressions évidentes d'une femme mariée éprise de son beau-fils, brûlante de jalousie, appelée à inspirer l'horreur du vice. Heureusement, le critique précise sa pensée. Cette puissance contre laquelle rien ne peut prévaloir est "le poids de l'hérédité".

On pourrait aisément se tromper:

Quant pour expliquer la méchanceté de Vénus,

elle évoque les crimes de ses ascendants, elle

avoue par le jeu d'une allégorie, la perversité,

le déséquilibre, la dépravation érotique qui sont

des traces héréditaires. Elle porte dans son sang

les germes de sa névrose, et malgré les bienséances,
l'analyse en termes cliniques.¹¹

Nous ne sommes plus au théâtre où le divertissement est requis. L'aveu dementiel de Phèdre choque à la lecture autant qu'à l'audition: "J'aime". L'absolu du terme révèle une folie de concupiscence propre à mêler le réel au rêve,

Et Phèdre au labyrinthe avec vous descendue

Se serait avec vous retrouvée ou perdue ...

11, V, 661-662

jalouse d'Ariane qui eût touché le coeur d'Hippolyte:

C'est moi, Prince, c'est moi dont l'utile secours

Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.

11, V, 655-656

"Ce cas humain", riche en leçons édifiantes, devient le domaine privilégié de la psychanalyse. Adultère et incestueuse, elle incarne la sensualité érotique. Cette passion dementielle supprime en elle la dignité et le sens du devoir. Pourtant, elle lui laisse la possibilité de mesurer l'étendue de son infamie et d'offrir en spectacle son âme nue, horrifiée et scandalisée elle-même: complexe mélange de l'âme et des sens d'une femme ivre de jalousie qui mourut d'aimer après avoir subi les affres des désirs inassouvis et épuisé le cycle de son incarnation. Jamais femme n'a été si égarée par l'amour, les tares ancestrales révélées si tyranniques et la vilenie des âmes si odieuses. Mais elle aura en vain languï et brûlé:

Hélas! du crime affreux dont la honte me suit

Jamais mon triste coeur n'a recueilli le fruit.

IV, VI, 1291-1292

Et c'est justement le but que se propose Racine dans la préface de Phèdre:

peindre le vice avec des couleurs qui en font connaître et haïr la difformité, stigmatiser les passions, montrer le désordre dont elles sont causes et l'échec irrémédiable qui s'ensuit. Jamais la passion n'aura triomphé dans ce théâtre; possessive, elle obsède, déshonore et tue.

Où est la victoire de la passion dans La Thébaïde. Que faut-il retenir dans Alexandre Le Grand? L'orgueil de Porus ou la générosité d'Alexandre? Que sont devenus Pyrrhus, Oreste et Hermione? Seule Andromaque a survécu pour offrir à la postérité l'exemple d'une veuve fidèle à la mémoire de son mari. N'est-ce pas la vertu qui confère à Junie sa candeur, à Burrhus les plus "nobles traits dont Racine le peignit?" Narcisse n'a-t-il pas été livré à la fureur publique, Agrippine à celle de Néron dont le sort est connu? Sans doute, le plus bel exemple nous est offert par le couple Titus-Béréenice: déchirement, transcendance. On se rappelle l'atmosphère du sérail, même la dissimulation est châtiée avec rigueur. Et enfin le moraliste laisse deviner le bonheur futur de Xipharès et Monime dans Mithridate. Puis vient la perspective d'un couple heureux Achille-Iphigénie après l'éclatante révélation de la vraie identité d'Eriphile, fille d'Hélène. Mais cet enseignement moral s'accommode mal de la loi de l'hérédité telle que comprise en biologie et en génétique. Elle implique l'irresponsabilité, exclut le mérite dû à l'effort et dispense de condamner ou d'absoudre. Et c'est peut-être au niveau même du texte que surgit la contradiction. Phèdre est hantée par les concepts d'atavisme, de parenté. Elle fait allusion à ses ascendants et se sent tributaire d'une tare ancestrale qu'elle porte dans son sang:

... .. de ce sang déplorable

Je pérís la dernière et la plus misérable;

1, 111, 257-258

ce "sang" se révèle la cause des transes d'une femme décharnée par la sensualité:

... .. Phèdre sort d'une mère,

Phèdre est d'un sang, Seigneur, vous le savez trop bien,

De toutes ces horreurs plus rempli que le mien,

IV, 11, 1150-1152

C'est ce que Georges May exprime avec bonheur dans son article, "L'unité de sang chez Racine":

La prédilection de Racine pour le mot sang est le signe à la fois d'un poncif stylistique et peut-être d'une intuition scientifique confirmée par la génétique moderne: les marques concrètes de notre hérédité sont littéralement dans notre sang. La métaphore du sang marque aussi l'acceptation d'une détermination biologique et donc inéluctable.¹²

Elle porte "dans son sang les germes de sa névrose". Du point de vue génétique, Phèdre est irresponsable comme les fils d'Œdipe. Or, dans Phèdre, affirme Racine,

Je n'en ai point fait où la vertu soit plus mise en jour que dans celle-ci. Les moindres fautes y sont sévèrement punies. La seule pensée du crime y est regardée avec autant d'horreur que le crime même. Les faiblesses de l'amour y passent pour de vraies faiblesses ... et le vice y est peint partout avec des couleurs qui en font connaître et haïr la difformité.¹³

Il faut convenir que Phèdre exprime dans son intégralité la conception racinienne de la tragédie: châtier le crime, enseigner la vertu. Par contre, il serait absurde de châtier l'irresponsabilité et illogique d'appliquer la loi de l'hérédité telle que comprise en génétique ou quand l'objet d'étude implique la régression à l'infini. La génétique, certes, révèle l'humanité des phénomènes relatifs à son domaine et justifie la violence débridée des passions tout comme la raison d'état attise la haine car tout se tient dans l'univers racinien.

Du point de vue de la conception racinienne de la tragédie, Phèdre se sent responsable et est consciente de sa culpabilité. Avidée de pureté

et d'innocence, elle a le sens de la faute et le sentiment du repentir.

Elle aura publiquement assumé sa responsabilité:

C'est moi qui, sur ce fils chaste et respectueux

Osai jeter un oeil profane, incestueux.

V, VI, 1623-1624

Cette confession arrive juste au moment où Phèdre, pauvre loque humaine, dégrisée de la monstruosité de ses désirs, échappe aux égarements de la jalousie. Elle ignorait qu'elle avait une rivale: "Qui l'eût cru?" Cette surprise est une blessure à l'amour-propre ajoutée au refus insupportable d'Hippolyte. Elle est torturée par son imagination malade qui reconstitue à loisir les "furtives" amours d'Hippolyte et d'Aricie: mélange de rêve et d'idéal. Revenue à la réalité, l'amertume de l'échec sur les lèvres, "le fiel", la résolution "de perdre Aricie" est prise. Il lui faut détruire le lien immatériel, inaccessible qui fait le bonheur d'Aricie, car l'amour pour Phèdre résulte de ce lien mystique qui séduit, charme et harmonise les coeurs. Ce miraculeux mélange de lucidité et d'aveuglement découvre une réalité aussi décevante que cruelle:

Mon époux est vivant, OEnone; et c'est assez.

III, I, 832

Consciente de son infidélité et surtout du caractère odieux de son amour inavouable, elle passe du remords à l'horreur que jamais créature racinienne ait connue. Sa conscience éveillée énumère avec minutie les fautes antérieures et prononce un verdict qui illumine la conception racinienne de la tragédie: L'intention criminelle est aussi punissable que le crime consommé. Elle laisse sa nourrice accuser Hippolyte et se tait. Ce silence grave de conséquences est certainement son plus grand crime:

Grâces au ciel, mes mains ne sont point criminelles.

Plût aux Dieux que mon coeur fût innocent comme elles!

I, II, 221-222

"Triste rebut de la nature", elle caractérise son imposture par un mot à la fois profond et banal "misérable!" et résolue de laisser périr Hippolyte, elle se reconnaît criminelle et responsable:

Mes crimes désormais ont comblé la mesure

Je respire à la fois l'inceste et l'imposture

IV, VI, 1269-1270

L'autocritique achevée, elle maudit OEnone, son âme damnée:

Tes prières m'ont fait oublier mon devoir

IV, VI, 1311

alors qu'elle aurait épargné Hippolyte, n'eût été Aricie. Ainsi la jalousie, devenue le ressort principal de l'âme de Phèdre, réduit à néant le jeu ironique des puissances divines et le déterminisme biologique pris isolément. Si elle évoque les crimes de ses ascendants, c'est tout juste parce que seule la faute est héréditaire dans l'univers racinien. Nul n'a été atteint d'un mal physique. La cause de toute souffrance morale est une infraction à la loi du monde. OEdipe n'est pas génétiquement incestueux. Son inceste est la conséquence logique et fatale de l'irresponsabilité de Laïus et de Jocaste. Celle-ci aura des enfants incestueux, une progéniture maudite, s'il en faut, pour répondre de l'acte délictueux d'avoir abandonné son fils sur le mont Cithéron. L'hérédité biologique n'est point la cause des malheurs de sa famille. C'est un moyen par lequel elle subit les contre-coups des violations des lois d'harmonie du monde racinien. Toujours est-il que Polynice et Eteocle sont frères utérins. Lors même qu'on serait tenté d'accuser Polynice d'inceste, vu son intimité avec Antigone, on ne peut dire autant d'Eteocle. Pourquoi alors l'hérédité biologique affecterait-elle, l'un et non l'autre? Hermione et Eriphile sont filles d'Hélène,

nées dans des conditions différentes, l'une princesse et l'autre esclave, mais bien différentes de leur mère du point de vue morale. Clytemnestre se croyant honnie parce que soeur d'Hélène, a signifié le caractère héréditaire de la faute:

Faut-il que sur mon front sa honte rejaillisse?

III, 11, 826

Xipharès et Pharnace sont frères consanguins. L'un est bon fils et patriote, l'autre traître. Ironie du sort! la mère du bon fils s'est révélée traîtresse. Le déterminisme biologique n'est donc pas fatal, inéluctable. Au contraire, Xipharès en souffre moralement.

Ariane, victime

D'un volage adorateur de mille objets divers,

II, V, 636

fut autant déçu que Phèdre,

Ariane ma soeur, de quel amour blessée

Vous mourûtes aux bords ou vous fûtes laissée!

I, III, 253-254

mais Racine ne nous a pas laissé l'impression qu'elle a hérité de tares biologiques. Sans doute, elle est malheureuse, fille de Pasiphaé! Phèdre est pleinement consciente du caractère moral, voire métaphysique de la faute. Son plus grand regret et qui torture outre-mesure, ce n'est point son triple crime et Hippolyte calomnié, c'est plutôt la possibilité de n'avoir pas expié jusqu'au dernier iota la faute de Pasiphaé:

Dans quels égarements l'amour jeta ma mère!

I, III, 250

Ces "égarements" antérieurs prennent de multiples visages dans la conscience bouleversée de Phèdre:

Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire...

I, III, 161

Quel crime a pu produire un trouble si pressant?

I, III, 219

Ce "tout" dans l'optique racinienne, n'est autre que les pires dépravations de Pasiphaé. Elle craint de mourir avant de les avoir entièrement purgées. Sa préoccupation est d'ordre mystique:

Je ne crains que le nom que je laisse après moi

Pour mes tristes enfants quel affreux héritage!

III, III, 860-861

En fait, l'homme racinien se soucie peu des conséquences biologiques, politiques et sociales du crime. Nulle cour de justice n'a été érigée pour connaître du crime de Laïus, de Jocaste et d'OEdipe et empêcher qu'Etéocle ne devienne roi. Tous au contraire, ont été châtiés en temps et lieu. Néron au-dessus du sénat Romain, n'a pas été traduit en justice. La vindicte publique, précieuse auxiliaire de la morale, reste la justice supérieure sur le plan humain. Elle châtie Narcisse, protège Junie. L'autorité paternelle n'a-t-elle pas des limites? Mithridate n'inflige aucun châtement à Pharnace et même le dispense de poursuites, sachant que la justice divine y pourvoira. Aussi, la progéniture de Phèdre n'a rien à craindre de la justice des hommes, mais dans le monde racinien et du point de vue mystique,

Le crime d'une mère est un pesant fardeau.

III, III, 864

Xipharès nous en avait donné le clair sentiment; il en est de même du châtement encouru:

Puisse le juste ciel dignement te payer!

IV, VI, 1319

déclare Phèdre à OEnone:

Et puisse ton supplice à jamais effrayer

Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,

Des princes malheureux nourrissent les faiblesses ...

IV, VI, 1320-1322

OEnone l'a bien mérité comme autrefois Narcisse. Ils symbolisent le poison, le mal qui ronge le coeur et tue les hommes:

Il faut immoler tout et même la vertu ...

III, V, 908

Phèdre est consciente de la force du venin: la perfidie d'OEnone:

Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner.

V, VI, 308

Elle aveugle Thésée et aboutit à la mort horrible d'Hippolyte:

Malheureuse! voilà comme tu m'as perdue;...

De quoi te chargeais-tu? Pourquoi ta bouche impie

A-t-elle, en l'accusant, osé noircir sa vie?

Phèdre laisse à sa nourrice sa juste part de responsabilité

Je ne t'écoute plus. Va-t'en, monstre exécration.

IV, VI, 1317

Rejetée par les hommes et classée parmi les criminelles, elle n'a plus qu'à se noyer pour expier sa perfidie. Phèdre qui ne peut éviter l'ignominie, se tue et est précipitée dans la mer Egée repaire de monstres; leur crime a nécessité la mort sans sépulture. Tous sont coupables et responsables de leur sort: Aricie, comme jadis Junie, vouée au veuvage éternel, est condamnée à pleurer sur le cadavre déchiqueté d'Hippolyte. Ce fils respectueux et soumis et qui n'a pas hérité des faiblesses de son père a affronté un destin terrible. A la calomnie, il répond par le silence:

J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse...

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon coeur.

IV, 1110-1112

Il est des mortels "le plus aimable", "le moins coupable" aux yeux de Théràmène angoissée. Or, Mauron aurait malheureusement découvert, en tant de pureté, le complexe d'OEdipe. Sa faute, puisque nul n'est innocent chez Racine, c'est d'avoir aimé Aricie. Il devient rebelle à son roi en désobeissant à son père et trahit ainsi l'intérêt de sa dynastie. Par ricochet, Aricie est coupable d'avoir aimé le fils de Thésée meurtrier de ses frères:

J'aime, J'aime, il est vrai malgré votre défense

La fille de Pallante a vaincu votre fils.

IV, II, 1122-1124

Thésée est condamné à la solitude:

Quel funeste poison

L'amour a repandu sur toute sa maison!

III, 991-992

On imagine sa douleur quand Théràmène lui apprend qu 'Hippolyte est broyé contre des rocs. Ce tragique accident aura purgé Thésée de ses dérèglements. Bourreau des coeurs, Thésée est l'époux inconstant que le temps et les frivoles aventures n'ont point assagi. L'enlèvement des femmes est sa faiblesse: l'épouse d'Haedonée roi de l'Epire pour son ami Pirithous:.

Hélène à ses parents, dans Sparte dérobée

Salamine témoin des pleurs de Périclès

Trop crédules esprits que sa flamme a trompés!

Ariane aux rochers contant ses injustices;

Phèdre enlevée enfin sous de meilleurs auspices.

I, I, 85-90

Le héros dompteur de monstres redevient subitement homme, malheureux à la pensée d'être trompé par sa femme. Sa souffrance est inouïe: un

roi humilié, un époux offensé, un père outragé. Accablé au possible par une destinée qu'il a tissée de tout fil, il est amené à consoler Aricie sa prisonnière qu'il avait injustement frustrée de la couronne et dont il avait égorgé les frères.

L'homme racinien a toujours fait montre d'un sens aigu de la faute et du châtiement impartii. Le rideau se lève juste au moment tragique, le temps des restitutions inéluctables. Le passé est minutieusement reconstitué et le Destin présente sa facture, car il n'y a de fatal ou d'héréditaire que la rançon du crime. Il importe de noter cette loi fondamentale qui régit l'univers racinien:

This law, (Karma), whether conscious or unconscious -
predestines nothing and no one...Karma creates nothing, nor
does it design. It is man who plans and creates causes,
and Karmic law adjusts the effects. Believers in
Karma cannot be regarded as Atheists or materialists-
still less as fatalists ...¹⁴

Cette doctrine explique l'origine des malheurs de l'homme racinien et sa conception d'une justice immanente. Elle substitue au jeu ironique des puissances tyranniques une démarche de la conscience vers plus de vérité et de lumière sur sa réelle nature et explique sa tendance naturelle de se référer à un Au-delà, un monde inaccessible à la raison pure, inintelligible, parcequ'il ne peut être vu, touché, disséqué en termes rationnels. C'est sans doute une influence de Sophocle: Tirésias, aveugle, se révèle bien supérieur à OEdipe Roi:

O Tirésias, toi qui sais tout, les vérités révélables
et les vérités interdites, les choses du ciel et les

choses de la terre, tes yeux sont aveugles, mais tu
sais de quel fléau ce pays est la proie ...¹⁵

"Les choses arriveront d'elles-mêmes, quand mon silence les cacherait"
répond-il. ... "Créon n'est pour rien dans ton malheur; tu en es le seul
artisan."¹⁶ S'emprenant à Créon injustement accusé, OEdipe lui déclare:
"Si tu crois qu'un crime contre un parent restera impuni, tu fais erreur".¹⁷

La loi du Karma est aussi vieille que le monde:

Shakespeare's plays were structured according
to platonical ethical views and neoplatonic
metaphysics including such ideas as preexistence,
postexistence, and Karma.¹⁸

Il faut le convenir: cette vision du monde dans le théâtre de Sophocle
Shakespeare ou Racine est au-delà de l'expérience immédiate. Elle dé-
borde la sphère étroite du connu, de la raison pure et choque l'intelli-
gence humaine. Serait-elle une vérité, Socrate, mis en scène dans le
Ménon, s'avise de faire redécouvrir les propriétés géométriques à un
jeune esclave avec prudence. Elles viennent comme d'un songe; il
retrouve en lui sa science, ses connaissances antérieurement acquises
selon Socrate. C'est ce que Platon explique par un mythe, une légende
qu n'est pas nécessairement vraie par définition, mais une image qui
recèle peut-être une vérité philosophique profonde: avant de naître,
l'âme de cet esclave vivait au ciel des Vérités éternelles parmi les
pures Idées. Incarnée, elle conserve ses connaissances antérieures.
Ce "mythe de la réminiscence," symbole mystique de l'innéisme platonicien,
renforcé par l'innéisme cartésien impliquant l'idée d'infini ou de parfait
dont l'âme est dotée à l'origine, prétend que les vérités sont antérieures
à l'expérience terrestre. Intérieures, elles peuvent être évoquées, "sans

aucun maître par de simples interrogations". Cette méthode socratique présentée sous forme de mythe n'est nullement rejetée par la science. L'homme racinien en fait sienne. Soucieux de connaître la cause de ses malheurs, Titus s'interroge :

Pourquoi suis-je empereur? Pourquoi suis-je amoureux?
IV, V, 1226

De même qu'il se heurte au monde extérieur, aux difficultés inhérentes à son rang politique ou familial, il explore son monde intérieur concret et vivant de souvenirs, ce monde des états de conscience que chacun découvre en soi mais échappé au contrôle objectif et que la raison soucieuse d'analyse et de mesure ne peut appréhender. C'est du fond de lui-même, de son subconscient qu'il trouve la raison des effets dont parle Pascal. L'image du passé provoquée par les "pourquoi" est mise à la portée de la conscience objective. Ces "pourquoi" ponctués de silence libèrent en soi, les forces latentes qui trouvent l'impulsion nécessaire pour agir. Il découvre intuitivement sa raison d'être, le passé renaît de ses cendres par bribe ou jaillit soudain comme une étincelle de lumière du fond d'un abîme. Pythagoricien, ses vices viennent bien moins de lui-même que de ses pères et des éléments qui le constituent; il s'en prend aux ancêtres responsables selon la pensée platonicienne, ou il reprend l'idée de Cicéron: sa présence en ce monde pour expier quelque crime commis dans un autre, s'il n'aboutit pas d'emblée à la certitude de Joseph de Maistre dans le deuxième entretien de Les Soirées de Saint Pétersbourg: Nous payons deux sortes de crimes, ceux hérités de nos pères et d'autres perpétrés personnellement. Ainsi s'explique l'horreur de Phèdre pour l'héritage qu'elle laisse à ses enfants. L'on comprend

aucun maître par de simples interrogations". Cette méthode socratique présentée sous forme de mythe n'est nullement rejetée par la science. L'homme racinien en fait sienne. Soucieux de connaître la cause de ses malheurs, Titus s'interroge:

Pourquoi suis-je empereur? Pourquoi suis-je amoureux?
IV, V, 1226

De même qu'il se heurte au monde extérieur, aux difficultés inhérentes à son rang politique ou familial, il explore son monde intérieur concret et vivant de souvenirs, ce monde des états de conscience que chacun découvre en soi mais échappé au contrôle objectif et que la raison soucieuse d'analyse et de mesure ne peut appréhender. C'est du fond de lui-même, de son subconscient qu'il trouve la raison des effets dont parle Pascal. L'image du passé provoquée par les "pourquoi" est mise à la portée de la conscience objective. Ces "pourquoi" ponctués de silence libèrent en soi, les forces latentes qui trouvent l'impulsion nécessaire pour agir. Il découvre intuitivement sa raison d'être, le passé renaît de ses cendres par bribe ou jaillit soudain comme une étincelle de lumière du fond d'un abîme. Pythagoricien, ses vices viennent bien moins de lui-même que de ses pères et des éléments qui le constituent; il s'en prend aux ancêtres responsables selon la pensée platonicienne, ou il reprend l'idée de Cicéron: sa présence en ce monde pour expier quelque crime commis dans un autre, s'il n'aboutit pas d'emblée à la certitude de Joseph de Maistre dans le deuxième entretien de Les Soirées de Saint Pétersbourg: Nous payons deux sortes de crimes, ceux hérités de nos pères et d'autres perpétrés personnellement. Ainsi s'explique l'horreur de Phèdre pour l'héritage qu'elle laisse à ses enfants. L'on comprend

aisément: le danger que court Astyanax, la mort de Britannicus et de Bajazet, celle d'Atalide, le veuvage éternel de Junie et Aricie, le supplice d'Hippolyte. De même, l'innocent, sans abuser du terme, souffre pour un crime qu'il n'a pas commis, s'il n'est pas dégradé par l'amour-propre, l'envie, la dissimulation. Il est sujet aux maux qui affligent les hommes dans cet univers. Britannicus est solidaire à Néron, comme Bajazet à Acomat, Xipharès à Pharnace en raison des liens du sang, ou tout juste en tant qu'homme. Ce symbole est frappant chez Racine: le bien opposé au mal, deux forces qui se contrarient sans cesse; l'une repousse l'autre qui la souille, divise et détruit. Que de vaines tentatives pour remettre Néron sur le chemin de la vertu! Que de larmes versées par Jocaste et Antigone pour attendrir ses deux fils! L'élegie de Bérénice à Titus serait-elle inaudible? La tendresse d'Iphigénie pour Agamemnon et la soumission d'Hippolyte à Thésée n'ont pas eu la vertu d'inspirer la pitié aux pères-monstres. Innocents et coupables sont appelés à souffrir par solidarité ou réversibilité. Nul blâme n'est encouru par Orcan dans Bajazet et Calchas dans Iphigénie. Le bourreau a toujours le visage odieux. Nul éloge ne lui convient. Il signifie l'horreur. Pourtant, il est aussi utile dans l'ordre social que dans l'univers racinien. Son rôle est de réprimer le vice. Il est l'instrument de la justice quand le mal n'est pas auto-destructeur. Le châtement est infligé en son temps et en son lieu après la révélation de sa cause profonde, suite au "pourquoi" de la conscience objective mise en demeure de se justifier dans l'ordre temporel. Ce besoin impérieux de vérité conduit à une auto-critique révélée auto-accusation ou auto-justification.

Il paraît dès lors absurde de considérer l'homme racinien comme une créature fictive ou mythique. Dramatique, il se révèle d'aujourd'hui, de jadis, de lointain. Il vit intensément et est éprouvé au possible par de réelles difficultés. Les conquêtes d'Alexandre Le Grand ne sont point imaginaires. Ce n'est non plus une fable que Jaddua l'ait identifié au "bouc" dans le livre de Daniel, Bossuet, par la même allégorie, ait révélé sa nature transcendante. Néron est un personnage historique. Le sérail est relativement tout près de nous. Bref, il est homme. C'est une terrible épreuve pour Agrippine, Junie, Bajazet de vivre en résidence surveillée, Polynice et Hippolyte de supporter l'exil, Acomat d'être disgracié. N'est-ce pas une atrocité pour Andromaque, Eriphile et Aricie d'être captives, Clymnestre de ne pouvoir accompagner sa fille à l'autel? Que d'amours contrariées! Ce n'est point un hasard qu'Octavie ne puisse donner un héritier au trône, de voir Néron abuser de l'autorité impériale pour conquérir Junie, puis se révéler ingrat, monstre, criminel. N'est-ce pas de l'ordre temporel que la veuve-mère refuse de souiller la mémoire de son mari, Bérénice son premier amour, Junie son être virginal. Il est aussi naturel que'Hélène et Ariane soient enlevées et abandonnées par le même homme, Monime et Iphigénie aient un peu de bonheur après tant de peines tandis qu'Aricie est condamnée au veuvage éternel. Bons et méchants ont leur part d'amertume. C'est la vie dans sa brûlante réalité. L'homme racinien en a conscience. Une tranche de vie passée est soudée à une tranche de vie présente. L'une surgit dans l'autre, actualisée par une crise aiguë, se tient par un lien immatériel prêt à se rompre, se dénouer. Une tragédie de Racine est un dénouement dit Bidois, mais un dénouement de destinées. Aussi, cette vision tragique, par sa référence à un passé antérieur n'ouvre-t-elle pas à la critique un monde

d'une autre dimension où l'espace et le temps n'ont plus le même sens?

On oublie qu'a créer dans un genre, on doit
nécessairement "y ajouter" et qu'une telle
tâche ne consiste pas à se conformer à ce qui
est, mais à aller plus loin: à révéler dans
le cadre d'une tradition, un univers nouveau
irréductible à ce qui l'entoure,¹⁹

aurait répondu Vinaver. Cet univers nouveau inaccessible aux sens
physiques est révélé par l'homme racinien en situation de La Thébaïde
à Phèdre. Il apparaît dans sa plénitude dans Esther et Atalie, deux
perles bibliques.

1. Eugène Vinaver, Op. cit., p. 75.
2. Ibid., p. 19.
3. Roland Barthes, Op. cit., p. 106.
4. Marcelle Blum, Op. cit., p. 173.
5. Eugène Vinaver, Op. cit., p. 19.
6. André Lagarde et Laurent Michard, XVIII^e Siècle Documents, Paris, Editions Bordas, 1969, p. 280.
7. Jules Lemaître, Impressions de Théâtre, Première Série, Paris, Editions Lecène, Oudin et Cie, 1890, p. 80.
8. François Mauriac, La Vie de Jean Racine, Paris, Plon, 1928, p. 137.
9. André Lagarde et Laurent Michard, Op. cit., p. 280.
10. Jean Cousin, "Phèdre n'est point janséniste", Revue d'histoire littéraire de la France, 1933, p. 397-399.
11. Roger Mathé, Phèdre, Paris, Hatier, 1973, p. 48.
12. Georges May, "L'unité de sang chez Racine". Revue d'Histoire littéraire de la France, N° 2, Mars-Avril 1972, p. 221.
13. Jean Racine, Op. cit., préface de Phèdre, p. 247.
14. Joseph Head and S.L. Cranston, Op. cit., p. 520.
15. Sophocle, Théâtre Complet, OEdipe Roi, Paris, Garnier Frères, 1964, p. 112.
16. Ibid., p. 114.
17. Ibid., p. 118.
18. Joseph Head and S.L. Cranston, Op. cit., p. 258.
19. Eugène Vinaver, Op. cit., p. 19.

5^e ChapitreDieu dans Esther et AthalieCrimes - VicesEsther

Aman: Intention criminelle,

 persécution des Juifs

Les Juifs: Idolâtrie

Athalie

Mathan: Ambition - apostasie

 intention criminelle

Achab: Fit périr Naboth

Jézabel: Persécution contre
 les prophètes

Athalie: Massacre de ses petits-fils,
 les enfants du sang de David

Ochosias: Impiété

Châtiments

- Vasthie répudiée
- Servitude du peuple Juif
- Disgrâce et exécution
d'Aman

- Race de Jézabel exterminée
par Jéhu
- Supplice de Jézabel: foulée
par des chevaux, dévorée
par des chiens

- Les lévites: expiation
des impiétés

- Mort d'Athalie

- Mort de Mathan

Dieu dans Esther et Athalie

Après Phèdre, l'enfant prodigue quitte le deuil porté en souvenir de Port-Royal, la sève de ses tragédies profanes et religieuses. "Les amitiés qui commencent dans l'enfance, et que des études communes font naître, ne finissent qu'avec la vie."¹ C'est le moment "filé de soie" et d'amertume que traîne le génie; le mérite littéraire se mêle à la jalousie des envieux: contraste un peu amer propre à inspirer le dépit de la vie agitée. Il vient le retrait du monde, la minute de recueillement; les leçons de Sacy et Hamon assoupies au fond de l'être, bénéficient du privilège de se réveiller dans leur plénitude. Des deux hommes qui sont en lui, l'un se révèle le juge impartial de l'autre: les auteurs de théâtre sont "des empoisonneurs publics", et il était à son humble avis le plus à craindre. C'est l'après l'éveil, minute où l'on entend la voix de la conscience. Il en est ainsi de La Thébaïde à Athalie.

Avec Phèdre, c'est une vie qui finit. Arnauld s'en était rendu compte à la stupéfaction des théologiens réunis et à la plus grande joie de Despréaux, car il n'y avait, selon lui,

rien à reprendre au caractère de sa Phèdre, puisque par ce caractère il nous donne cette grand leçon, que lorsqu'en punition des fautes précédentes, Dieu nous abandonne à nous-mêmes, et à la perversité de notre coeur, il n'est point d'excès. ou nous ne puissions nous porter, même en les détestant.²

Le casuiste accentua la faute antérieure, jugea la tragédie innocente et la réconciliation avec les hommes de piété fut pour ainsi dire signée.

Après Phèdre, c'est une vie qui commence. Pris de remords, il eut le dessein de se faire chartreux. Cette décision parut violente à son prudent confesseur qui lui conseilla d'épouser une femme remplie de piété. Catherine de Romanet devint l'épouse destinée à le tenir à l'abri des sociétés pernicieuses. Elle sut,

par son attachement à tous les devoirs de femme et de mère, et par son admirable piété, le captiver entièrement, faire la douceur du reste de sa vie et lui tenir lieu de toutes les sociétés auxquelles il venait de renoncer.³

C'est dans cette disposition d'âme et de cœur, dans l'intimité du foyer, où la lecture de l'Ecriture Sainte, des Psaumes, de l'Evangile du jour, devenue devoir de chrétien, que naquit la pieuse Esther, et la bulle anathème jetée à l'impie Athalie.

L'Esther de la Bible ressemble trop à une sultane de sérail et la brute Assuérus à un gorgé despote pour convenir à Saint-Cyr. Racine adoucit les moeurs d'Assuérus habitué à l'ivresse et fait de la juive une épouse pudique et douce, soucieuse des avis de Mardochée. Esther et son oncle cultivent la haine des infidèles, l'orgueil de race et la foi en Jéhovah tandis que Assuérus et Aman figurent le despotisme oriental aux fantaisies sanglantes.

Favori du roi, Aman incarne ce que Créon fut à Etéocle, Narcisse à Néron. Son intérêt perfide et sa jalousie aveugle dressent le roi contre l'innocence et font des "saints la pâture des tigres et des léopards":

On doit de tous les Juifs exterminer la race.

Aman l'impie Aman, race d'Amalécite

A, pour ce coup funeste, armé tout son crédit.

I, III, 166-171

Désarmé par cet arrêt fatal pris par une bouche impure et ratifié par un roi trop crédule, l'innocence ne trouve de refuge qu'en Dieu qui dans sa sagesse a maudit le sang Amalécite, superbe oppresseur d'Israël:

Il faut des châtements dont l'univers frémissse.

II, I, 473

Tout comme Narcisse, pauvre affranchi, s'est évertué à "perdre les misérables", Aman, d'un rang plus élevé, s'abreuve de leurs pleurs et se repaît "du sang de l'orphelin". Les Israélites tremblent à sa vue:

C'est Aman

C'est lui-même, et j'en frémis, ma soeur

Mon coeur de crainte et d'horreur se resserre.

C'est d'Israël le superbe oppresseur.

C'est celui qui trouble la terre.

III, III, 934-937

Quoiqu'il en soit, de tous les mauvais génies, Mathan, ministre conseiller d'Athalie, est le type le plus achevé de cet univers, l'âme la plus vraie en sa laideur. Cette âme resterait inconnue n'eût été Nabal, comme celle d'Oreste privée de Pylade, car les jugements de Joad sont présumés teintés de haine. Mais, elle se confie à son ami, un sceptique Ismaélite qui rejette et Baal et le Dieu d'Israël:

Qui peut vous inspirer une haine si forte?

Est-ce que de Baal le zèle vous transporte?

III, III, 915-916

Sa confiance à Nabal est une histoire rétrospective; l'intérêt, à défaut de la pudeur, aurait dû la prévenir, n'eût été le privilège de l'amitié. Mis au début du vers, "ami" dissipe tout équivoque et pallie tout écart aux convenances, car, s'insinuer dans l'intimité des âmes soeurs peut surprendre ou choquer. Elles se partagent à l'abri de l'indiscret, leur joie et leurs peines. Montaigne et La Boétie, Racine et Boileau,

Pylade et Oreste en connaissent le prix:

Ami, n'accable point un malheureux qui t'aime.

Andromaque 1, 1, 38

Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole

Je me laisse aveugler par une vaine idole ...

Athalie, III, III, 919-920

Juste au faîte de sa carrière, le renégat jette le masque: Baal "vaine idole: faite d'un "fragile bois" destiné à pourrir, n'a de signification que pour des sectateurs crédules et naïfs. Il n'est pas la cause de sa haine. Avidé de pouvoir, il rampe, s'insinue, dissimule grâce à une profonde connaissance du coeur humain dont il flatte et assouvit tous les désirs. Il avance par degrés, combine des menées secrètes et capte la confiance indispensable à une âme damnée de cour, ensorceleuse et perfide. Cette patience laborieuse relève d'une nature jalouse, orgueilleuse et profondément hypocrite, vils attributs d'une âme ambitieuse assoiffée d'honneurs. Un mot, une question suffit pour que, en temps et lieu, elle ne résiste plus au besoin impérieux de revivre la trame de ses crimes antérieurs: Créon au seuil de la mort, Agrippine disgraciée, Phèdre hystérique, décharnée par la sensualité, OEnone "monstre exécration":

Ah, dieux! pour la servir j'ai tout fait, tout quitté;

Et j'en reçois ce prix! Je l'ai bien mérité ...

Phèdre, IV, VI, 1327-1328

Aman, démasqué de ses flatteries félines et ses artificieux détours, fut, comme elle, classé parmi les âmes immondes et fourbes. Le criminel assume, le moment venu, la responsabilité de ses fautes, commises au nom de sa majesté; pour la "grandeur" d'Assuérus", il a retracé les siennes:

J'ai foulé sous les pieds remords, crainte, pudeur;

Qu'avec un coeur d'airain exerçant sa puissance

J'ai fait taire les lois, et gémir l'innocence

Que pour lui, des Persans bravant l'aversion,

J'ai chéri j'ai cherché la malédiction ...

III, I, 867-871

Ces aveux recèlent le remords à défaut d'un noble repentir, engendrent la peur et la crainte du choc en retour. Mathan par ses subtiles manœuvres, sa diplomatie pateline: mélange immonde d'hypocrisie politique et religieuse à la conquête du pouvoir, se révèle le modèle achevé du mauvais génie dans ce théâtre.

La succession au suprême pontificat engendra, entre Joad et lui, une querelle qui retentit dans toute la Judée. Descendants d'Aaron, ils aspiraient à cette haute dignité symbolisée par l'encensoir, ne pouvant prétendre à la couronne ou au bandeau royal. Sans doute, la moralité de Joad, sa piété ou son ancienneté éclipsent Mathan. Il le reconnaît, certes, mais il met tout en jeu pour parvenir à ses fins injustes.

... j'osai contre lui disputer l'encensoir

III, III, 929

Pourtant, ses manœuvres déloyales et ses machinations machiavéliques aboutissent à des larmes de rage. Une âme aussi envieuse, scélérate et cynique, ne saurait s'accoutumer à l'échec. Il se convertit au culte de Baal. Prêtre sécularisé, il devient, par son hypocrisie native, un mondain recherché, un courtisan raffiné en politique comme en religion. D'abord subalterne, il gravit marche par marche la hiérarchie de Cour jusqu'à l'"oreille" d'Athalie. Ses avis deviennent des "oracles", sa parole est sacrée: Il surgit en prophète puisqu'il vient du temple de Jahweh. Stratégiste consommé du despotisme oriental, il choisit de flatter les "caprices" des grands de la cour au lieu de leur reprocher leur impiété et leur crimes comme les nabis de jadis. Sa tactique raffinée est drapée à ravir dans cette image:

Je leur semai de fleurs le bord des précipices.

III, III, 936

Quelle distinction dans le style! Un langage si nuancé n'est point l'attribut d'un Créon ou d'un Narcisse. Ulysse, malgré sa finesse d'esprit n'y est point parvenu. Aussi, le châtement encouru est-il proportionné au rang et à l'intelligence du criminel.

Ce fils de Lévi, jadis adorateur du seul vrai Dieu, il le sait, piqué d'intelligence, ne peut ni adorer un impuissant "fragile" bois, ni étouffer en lui la foi en Jahweh. Destiné par sa naissance à le servir,

Peut-être que Mathan le servirait encore,

III, III, 924

si le culte ne jugulait sa soif de commander, son amour des grandeurs. La révolte des sens et l'orgueil à l'origine de toute apostasie religieuse le mènent à concevoir la perte de Joad, la destruction du temple qu'il a renié, l'anéantissement même du Dieu des Juifs, après avoir méticuleusement "rempli" l'âme d'Athalie "d'amertume et de fiel". Mais

Le Ciel est juste et sage et ne fait rien en vain.

II, 557

Devenu tout-puissant, il a substitué aux menées souterraines, une campagne de calomnie jusqu'au moment où, par témérité, il foule le parvis du temple, réclame le jeune Eliacin au nom de la reine. De deux choses, l'une: ou Joad livre l'enfant, ou le temple est anéanti. Sa froide cruauté se réjouit déjà de le voir en flammes, persuadée que le grand prêtre va lui signifier un refus formel, or

Celui qui met un frein à la fureur des flots

Sait aussi des méchants arrêter les complots.

I, I, 61-62

Lutter contre Joad équivaut à se mesurer au terrible Jahweh. Jamais avant Athalie, l'homme racinien n'avait osé profaner le lieu saint, combattre le vrai Dieu. Porus n'a pu déceler en Alexandre un envoyé du ciel, le "bouc" de Daniel, Aman a combattu le peuple élu, dégradé par

l'esclavage, mais Mathan l'a pourchassé jusqu' dans son sanctuaire pour le détruire: conséquence de l'apostasie.

Je ceignis la tiare et marchai son égal

III, III, 954

Mais,

Dieu tient le coeur des rois entre ses mains puissantes;

Il fait que tout prospère aux âmes innocentes

Tandisqu'en ces projets l'orgueilleux est trompé.

La perfidie de Créon avait livré Etéocle et Polynice "aux transports de leur rage"

Fortune achève mon ouvrage,

La Thébaïde, IV, II, 971

la vilenie de Narcisse avait conseillé le poison de Locuste, la bassesse d'OEnone a chargé Hippolyte de viol; l'arriviste sans scrupule, Mathan, pour son malheur, recommande de sacrifier l'enfant du songe, tout comme le vaniteux Aman a comblé Mardochée de gloire et de magnificence à son insu:

Un exécration Juif, l'opprobre des humains,

S'est donc vu de la pourpre habillé de mes mains.

III, I, 846-847

Créon a sombré dans la folie, degré par degré, conformément à son rang, Narcisse, livré à la vindicte publique, purement et simplement, OEnone a disparu dans les flots; elle a passé. Mais Aman implore la pitié d'Ester, s'agenouille avant d'être déchiré par le peuple en fureur. Asaph a vu traîner son "misérable" reste "offert en spectacle funeste",

C'en est fait: mon orgueil est forcé de plier;

L'inexorable Aman est réduit à prier.

Par le salut des Juifs, par ces pieds que j'embrasse,

Sauvez Aman, qui tremble à vos sacrés genoux.

III, V, 1162-1167

Trop tard! le châ^{ti}ment est acquis dès le principe du crime:

On a payé le zèle, on punit le crime

III, II, 916

Le vengeur de l'innocence ne tarde pas à prononcer son "juste arrêt"
par le truchement du pouvoir temporel qui se souvient "de tous ses
attentats":

Qu'à ce monstre à l'instant l'âme soit arrachée.

III, VI, 1172

C'est le plus terrible jugement rendu dans ce théâtre. Il n'a d'égal
que le verdict prononcé contre Mathan. L'essence même du monstre est
concerné: "l'âme". Mathan, à son tour, avant d'être "égorgé", craignit

Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas,

III, V, 1022

"il ne sorte des feux qui l'embrasent", ou que les murs du lieu saint
dont sa présence infecte l'air ne l'écrasent. Reptile impur, son âme
effrayée et terrassée par l'archange dans les parvis d'un temple qui lui
est bien connu, hésite, balbutie et ne retrouve la sortie que sous la
directive de Nabal:

Avant la fin du jour ... on verra qui de nous ...

Doit ... mais sortons Nabal.

III, V, 1041-1042

Sous l'effet d'une si lourde sentence, quel mortel n'aurait pas chancelé?

Où vous égarez-vous?

De vos sens étonnés quel désordre s'empare?

Voilà votre chemin ...

III, V, 1042-1044

répartit Nabal. Comme prévu, Joad n'a pas livré Joas; l'imprévu, c'est
le choc produit par l'anathème jeté au monstre d'impiété:

Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure,

Abiron et Dathan, Doeg, Achitophel:

Les chiens, à qui son bras a livré Jézabel,
 Attendant que sur toi sa fureur se déploie,
 Déjà sont à ta porte, et demandent leur proie.

III, III, 1036-1040

Ce n'est point l'homme que châtie le prophète, mais le prêtre déserteur,
 l'âme d'un apostat qui n'a pu étouffer la foi en Jahweh, satan convaincu
 que le principe du bien est supérieur à celui du mal qui lui est opposé:

Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire

Jette encore en mon âme un reste de terreur.

III, 956-957

En effet, sous les regards étonnés de l'"ami", tout fuit à sa vue:

Hé quoi! tout se disperse, et fuit sans vous répondre!

III, I, 848

Les filles de Lévi connaissent bien les malins détours du séducteur et
 invoquent le ciel:

Mathan! O Dieu du ciel, puisses-tu le confondre!

III, I, 847

Quand il a eu fini d'empoisonner l'âme d'Athalie, suite à sa révolte
 contre le Dieu d'Israël, il est venu en secret séduire Jozabeth, âme
 douce et bonne, toute pleine de l'amour de Dieu. Il avait mal calculé.
 La partie était perdue de toute éternité.

Ce Dieu, invoqué par les filles de Lévi, va lui-même arracher d'une
 impie étrangère le sceptre de David usurpé depuis huit ans. Puissamment
 armée, Athalie surgit au temple, prête à souiller le lieu saint distingué
 par le chandelier d'or, l'autel des parfums, les tables des pains de pro-
 position et même le Saint des Saints consacré à l'arche d'alliance. Elle
 y est venue restituer l'impiété. Pressentiment ou intuition divinatrice,
 Mardochee et les pieuses Israélites qui ont tant fait de vœux pour être
 délivrés d'Aman ont prédit le moment inéluctable:

"Sion: le jour approche ou le dieu des armées

Va de son bras puissant faire éclater l'appui;

Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui."

I, I, 20-22

Et Esther de préciser:

Tremble: son jour approche, et ton règne est passé.

III, V, 1159

Les filles de Lévi l'ont aussi pressenti et Joad l'a nommé:

Grand Dieu! voici ton heure, on t'amène ta proie!

V, III, 1669

Le blasphème sur les lèvres, elle accuse Joad "de pernicieux auteur de ligues et de complots" et prétend le désabuser de son "espoir frivole" en l'appui du Dieu de David

Il laisse en mon pouvoir et ton temple et ta vie

V, V, 1211.

Pourtant, ce Dieu allait la livrer, désespérée, aux vengeances des prêtres et des lévites armés:

Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée.

V, V, 1376

Que ne fut sa deception de voir Abner s'agenouiller aux pieds de Joas "son maître," son "roi" et d'apprendre que les infidèles Israélites et Tyriens, pris de terreur, ont jeté leurs armes et leurs boucliers. C'est l'heure où

Tous chantent de David le fils ressuscité

V, VI, 1765

Mais avant d'être livrée "à la fureur du glaive", elle aura reconnu l'héritier de David, le terrible enfant qui, "deux fois en dormant", avait enfoncé "l'acier" dans son sein. Etrange songe! dont les horreurs l'ont bouleversée outre mesure: Jézabel, mélange

D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange,
 Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
 Que des chiens dévorants se disputaient entre eux ...
 II, V, 504-506

Fatiguée de ce spectacle horrible, elle alla en vain chercher la paix,
 aux pieds des autels de Baal; puis, malgré elle, comme il arrive toujours
 au moment inéluctable, elle se dirigea au lieu du rendez-vous avec le
 Destin:

Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée.
 V, V, 527

La peste entre, le peuple fuit; ô surprise! ô "terreur" la vue de
 l'enfant fatal a agité ses sens et effrayé ses yeux,
 ... Sa langue en sa bouche a l'instant s'est glacée
 Et toute son audace a paru terrassée.

II, II, 411-412

Elle ne peut quitter les lieux, malgré l'insistance d'Agar

Non, je ne puis; tu vois mon trouble et ma faiblesse.
 II, III, 435

Elle aura revu, par témérité, et identifié pour la dernière fois,
 l'enfant miraculeusement dérobé à son glaive et reconnu en lui "le port
 et le geste d'Ochosias":

Oui, c'est Joas; je cherche en vain à me tromper;

Je reconnais l'endroit où je le fis frapper
 V, VI, 1769-70

Depuis ce jour fatal, elle n'était plus "cette reine éclairée, intrépide"

Elevée au-dessus de son sexe timide.

III, III, 870-871

Un esprit d'imprudence et d'erreur" l'a dupée et conduite à sa chute
 funeste. Rageuse et désespérée, elle profère des imprécations terribles
 qui rappellent bien celles d'Agrippine:

Fidèle au sang d'Achab, qu'il a reçu de moi,
 Conforme à son aïeul, à son père semblable,
 On verra de David l'héritier détestable
 Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
 Et venger Athalie, Achab et Jézabel,

V, VI, 1786-1790

Ces souffrances morales s'expliquent par nombre de crimes antérieurs.
 Fille d'Achab qui fit mourir Nabath pour hériter de sa vigne, et de
 Jézabel célèbres par leur sanglantes persécutions contre les prophètes,
 Athalie fit égorger tous les enfants du sang de David, ses petits-fils:

Des enfants de son fils détestable homicide
 Et même contre Dieu levé son bras perfide.

I, I, 75-76

Sa race maudite fut exterminée par Jéhu et sa mère Jézabel, foulée par
 des chevaux, dévorée par des chiens, selon la prédiction d'Elie. Pour
 comble de malheur, elle tire vanité de ses crimes pour avoir vu massacrer
 son père, son frère, et précipiter sa mère du haut de son palais, égorger
 "quatre-vingts fils de rois."

Et pourquoi? pour venger je ne sais quels prophètes ...
 II, VI, 715

Le remords et le sentiment de culpabilité ne la quittent guère, sachant
 qu'elle aurait dû s'en servir d'exemple pour régler sa conduite. Sa
 conscience éveillée ne peut plus être étouffée car "les temps sont venus"
 où le subconscient implacable éclaire et juge le conscient:

Je n'aurais pas du moins à cet aveugle rage
 Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
 Et de votre David traité tous les neveux
 Comme on traitait d'Achab les restes malheureux!

II, VII, 719-722

Esther et Athalie sont remplies de grandes leçons morales et de l'amour de Dieu qui lui-même a préparé toutes les scènes. Dénudées d'amour profane, elles montrent un univers d'une toute autre dimension.

Dès La Thébaïde, l'homme racinien invoquait les dieux païens, opposait le ciel aux enfers, le bien et le mal. Il croit en un être supérieur, parle des "dieux", ou de "dieu" au singulier comme Bérénice, selon les conventions et les usages. Sans mêler le profane avec le sacré, Racine réunit les pieuses filles de la tribu de Lévi, en chœur, pour chanter les louanges du vrai Dieu, exprimer le craintif abandon du sort de tout un peuple dans les mains de la Providence. On ne peut plus parler de spectacle fatal où l'homme est livré à lui-même dans un monde vide de Dieu, comme se plaisent à le prouver des chercheurs, intéressés plutôt à vérifier l'efficacité d'une méthode critique que cette oeuvre de génie a, heureusement, honorée. Le fait résulte, moins de la valeur de la méthode ou de la justesse des théories, que de l'harmonie entre le divin et le temporel dans cet univers, du lien qui permet d'appréhender l'un par l'autre par correspondance, analogie et symboles. Si Abner notifie le silence de l'arche sainte, en un temps si fertile en merveilles: "disgrâce des tyrans d'Israël", "l'impie Achab détruit", Jézabel immolée", "les prophètes menteurs confondus", "la flamme du ciel descendue sur l'autel",

Elie aux éléments parlant en souverain,

Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,

Les morts se ranimant à la voix d'Elisée,

III, I, 121-124

c'est pour qu'il soit rappelée la promesse de Dieu à "son peuple", et le doute stigmatisé. Ne convient-il pas alors de reprendre pour des chercheurs

intéressés, et les Abner de la critique littéraire la remontrance de Joad, la vérité du texte étant dans le texte:

Auras-tu donc toujours de yeux pour ne point voir,
 Peuple ingrat? Quoi! toujours les plus grandes merveilles
 Sans ébranler ton coeur frapperont tes oreilles?
 I, I, 106-108

Il n'est, dit-on, de pire aveugle que celui qui ne veuille voir, car la vérité est en soi, on la trouve ou on ne la trouve pas. Conditionnée par le temps, elle surgit, d'elle-même, des consciences les plus horribles et à plus forte raison, des coeurs les plus purs. Mais c'est surtout dans Esther et Athalie qu'elle jaillit dans toute sa plénitude. Aman, percé de ses propres flèches, aura reconnu la grandeur du vrai Dieu avant d'être égorgé:

Oui, ce Dieu, je l'avoue, est un Dieu redoutable.
 III, V, 1160

Il a vu son bonheur, celui "des méchants s'écouler comme un torrent" et Assuérus, "vainqueur odieux de l'auguste Sion", rendre gloire à Dieu et saluer en Mardochée son prophète:

Mortel chéri du ciel, mon salut et ma joie,
 Aux conseils des méchants ton roi n'est plus en proie;
 III, VII, 1176-1177

Il a connu l'éveil, le moment de vérité qui surgit indépendamment de soi:

Mes yeux sont dessillés, le crime est confondu ...
 Je romps le joug funeste où les juifs sont soumis; ...
 Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther adore.
 III, VII, 1178-1185

Sa conversion est totale, et son témoignage sublime comme un Te Deum de dimanche de Pâques. Vivant ressuscité, il sort de l'erreur comme "les

morts" ranimés "à la voix d'Elisée". C'est l'oeuvre d'Esther, élevée "solitaire et cachée"

Sous les yeux vigilants du sage Mardochée

I, I, 45

"Les temps venus, " Assuérus répudie "l'altière Vasthi" et Dieu élit Esther, en qui "tout respire l'innocence et la paix", destinée à servir ses desseins secrets. En effet, l'esprit du mal, manifesté dans ses yeux par un courroux inflexible, le quitte à jamais. La prophétie, positive comme prévue, s'accomplit:

Je suis la piété, cette fille si chère,

Qui t'offre de ce roi les plus tendres soupirs ...

I, I, 20-21

La foi retrouvée, Abner espère que Dieu réitère pour Eliacin et son peuple le miracle des enfants perdus:

Moïse, par sa mère au Nil abandonné

Se vit, presque en naissant, à périr condamné.

V, II, 1609-1610

Jézabel d'outre-tombe connaît sa puissance, puisque dans la vision racinienne du monde, tout n'est pas anéanti après la mort. Athalie en témoigne:

Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi;

Le cruel Dieu des juifs l'emporte aussi sur toi.

Je te plains de tomber dans ses mains redoutables.

II, V, 497-499

Joas, dans sa candeur et dans sa simplicité, lui rappelle bien, au cours d'un interrogatoire terrifiant, que Dieu punit l'homicide et venge son nom blasphémé. Elle n'a pas tardé à s'en rendre compte:

Dieu des juifs, tu l'emportes!

David, David triomphe; ...

Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit!

V, VI, 1768-1774

Il est dit que l'homme racinien est agi au lieu d'agir depuis la troublante confession d'Oreste, si mal entendue:

Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne

1, 1, 98

et c'est là peut-être toute la délicatesse de la question. Sur le plan profane, l'invocation des puissances extérieures laisse l'impression d'un fatalisme aveugle auquel l'homme est étranger. Pourtant, cette force extérieure, païenne ou chrétienne, n'est pas sans une certaine relation intime avec le "moi-même" dont parle Athalie, l'être caché en soi, enfoui, et chargé du poids du passé. Alors, tous meurent, la mort étant une disgrâce ou une nécessité tragique, ou ils sont frappés tour à tour. Ce qui porte M. Gutwirth à poser "La Problématique de l'innocence". Mais, dans ce théâtre, il n'y a de problématique que l'angle philosophique de prise de vue, ou le refus systématique d'accepter de l'auteur sa vision du monde telle que comprise et exprimée. A propos, ne faudrait-il pas évoquer les causes des malheurs des fils d'OEdeipe? Antigone n'a-t-elle pas expliqué le caractère héréditaire de la faute des ascendants. Le déluge n'a pas épargné les enfants innocents. Paris danse, Lisbonne consume. L'innocent n'est pas exempt des maux qui affligent le criminel lequel n'est pas privé des biens dont le juste peut jouir. Vertueux ou méchant, l'homme a sa part de bonheur et de malheur. Du reste, le scélérat est puni en son temps et en son lieu, et l'homme le plus juste, par solidarité humaine, doit souffrir et mourir en raison de la faute originelle qui a créé le mal. Après tout, l'innocence n'est pas si mal rétribuée compte tenu des châtements infligés aux Mathan. Astyanax est comblé de tendresse maternelle, et Pyrrhus meurt de vouloir lui servir

de père

Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui!

I, IV, 264

Il aura échappé au courroux des Grecs. Junie s'en est allée aux vestales avec toute sa candeur et sa virginité sous la vigilante protection du peuple qui sévit contre Narcisse. Son veuvage éternel et la mort de Britannicus, Racine le sait, compensent les séquelles de crimes familiaux. Le bonheur futur de Xipharès et Monime l'emporte bien sur les souffrances endurées. L'ambition d'Agamemnon et la jalousie d'Eriphile n'ont pu vaincre l'innocence et l'honnêteté d'Iphigénie et Achille. Mais, il n'y aura de victoire totale, que lorsqu'il sera réalisé l'harmonie préétablie et la parole perdue retrouvée. Joas, Eliacin Joas "lui-même" perpétrera des crimes. Tout se tient, le bien et le mal, la malédiction de l'impie Athalie et la prophétie, le bon et le méchant; Agrippine et Athalie lisent l'avenir à ciel ouvert grâce à la puissance de la force du mal, enfermée en elles, qui les mène, ce "moi-même" qui se souvient du passé et dont le sort est lié à celui de toute une famille, une dynastie, une nation, un peuple. Nous en voyons la manifestation irrécusable dans le théâtre religieux où le personnage principal n'est pas un être humain. Ce n'est ni Aman, Assuérus ou Esther, mais la Piété qui jette le désarroi dans les coeurs, trouble ou rend sensible à l'innocence, à la vertu. Ce n'est ni Joad, Athalie ou Joas, mais Dieu invisible et présent qui éclaire ou aveugle les hommes, répand sur Athalie et Mathan "un esprit d'imprudence et d'erreur, et sur Joad, Josabeth et Joas, sa sagesse et une foi inébranlable dans les desseins de la Providence. Athalie l'a rajusement avoué:

C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée

M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée ...

Qu'il règne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage ...
V, VI, 775-1780

"Les temps sont accomplis" notifie Joad, et Dieu met fin aux souffrances de Jérusalem. Mais, les filles de Benjamin ne se lassaient de rechercher les causes des malheurs de Sion et de leurs souffrances:

Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire!
I, I, 86

Il vient une heure où une Israélite, seule, exprime la pensée de tout un peuple et questionne, se souvenant des rives du Jourdain:

Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilés?
Esther, I, 11, 144-145

C'est légitime de s'enquérir, si ces malheurs sont entachés de crime antérieur sachant que: tout-a-une-raison ...

Hélas! si jeune encore

Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?

Ce spectacle de corps privés de sépulture! Ce carnage: des enfants et des vieillards égorgés devenus la pâture des tigres et des léopards résout la problématique de l'innocence:

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
Que nous servent hélas! ces regrets superflus?
Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes.
I, V, 331-335

Voilà qui est héréditaire dans la vision racinienne du monde depuis La Thébaïde où il est question de crime familial:

C'est à nous à payer pour les crimes des nôtres;
Le ciel punit sur vous et sur votre famille

Et les crimes du père et l'amour de la fille

II, II, 423-428

Mais dans Esther, il s'agit de crimes contre Dieu. Le peuple juif servait Dieu et s'en détourna. La servitude de leur fils devient le prix de leur ingratitude:

Les juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser.

III, IV, 1059

Joram entraîné dans l'idolâtrie par Athalie fit élever un temple à Baal dieu de Tyr et de Sidon, et son fils Ochosias d'imiter son impiété. Ainsi fut détruite par Jéhu la postérité d'Achab et de Jézabel. Toutefois les lévites fidèles et les prêtres destinés à la sacrificature sont persécutés pour expier l'impiété de leurs frères. Mais, tout est prévu dans le plan de la rédemption. Esther remplit son époux de douceur et Josabeth recueillit l'espoir du peuple juif: Joas, la Jérusalem nouvelle promise, la future Eglise chrétienne. Les mérites personnels des ancêtres: Aaron, Abraham, Salomon feront hâter la délivrance.

Si dans La Thébaine, les plaintes et les lamentations de Jocaste restent sans effet, c'est qu'elles sont injustifiées; celles du peuple Israélite incarné par le chœur des filles de Lévi et de Benjamin ont commué leurs peines et affermi leur foi en Dieu. En effet, ces prières inspirées des solitudes de Port-Royal et ces chants baignés d'un lyrisme mystique nourri de souvenirs bibliques ponctuent l'action. Dans Esther, une lamentation transformée en une prière pressante et tendre, chante, d'abord, l'effroi du peuple juif; puis, traduit son anxiété et son espérance en Dieu et oppose au bonheur du méchant la félicité future du juste; enfin, sonne la délivrance, et les filles de Lévi célèbrent en un Te Deum, le triomphe du peuple élu et de Dieu qui a donné la victoire à son nom. Telle est aussi l'atmosphère d'Athalie. Les jeunes Israélites, en chœur,

glorifient la puissance de Jéhovah en une hymne, pour perpétuer le souvenir du jour, où, sur le mont Sinaï, Dieu incrusta sa loi sur les tables de pierre remises à Moïse; puis, honorent la sagesse de Joas, sa fervente et pure enfance et opposent la vertu à l'impiété. Il s'ensuit: la manifestation de l'esprit dans la prophétie de Joad emporté loin de l'ordre temporel, l'interprétation des clichés astraux, la lecture dans les annales indélébiles et éternelles de la connaissance du passé, du présent et de l'avenir: les archives akashiques, ainsi appelées par les anciens et grands initiés. Dieu lui fit la grâce de voir Joas plus cruel qu'Athalie, Zacharie égorgé, son peuple captif, son temple en flammes, des siècles de douleur et de deuil et la raison de toutes ces épreuves: l'avènement du Messie conditionné par de longs sacrifices pour le rachat des hommes. Il en découle une prière annonciatrice de la lutte ultime que parachève la victoire du peuple élu sur l'impiété.

Esther et Athalie marquent la fin de la passionnante épopée des Hébreux menés par Mardochée et Joad, intermédiaires entre Dieu et les hommes, canaux par lesquels passent les vibrations cosmiques pour atteindre et galvaniser le peuple juif:

Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux!

Que peuvent contre lui tous les rois de la terre?

I, III, 207-221

demande Mardochée à sa nièce,

Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble;

I, III, 225

c'est lui qui tolère "l'audace criminelle d'Aman" pour éprouver "votre zèle":

S'immoler pour son nom et pour son héritage,

D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage ...

I, III, 217-218

Que dire de cette cinglante remarque de Joad à Abner dont la foi chancelle:

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte ...
I, I, 664

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous?
I, II, 226

demande-t-il à Jozabeth chancelante. Et c'est justement, cette foi inébranlable, que la critique savante confond avec le fanatisme aveugle et profane, qui, au fort du combat entre le pouvoir royal et le sacerdotal, nourrit de sagesse l'héritier de David: Joram est infidèle, Ochosias impie, David est le modèle. Inspiré, Joad résume toutes les leçons faites aux rois exposés aux flatteurs de La Thébaïde à Esther, et portées à un degré supérieur dans Athalie, afin que nul ne l'ignore:

Par cette fin terrible, et due à ses forfaits,

Apprenez, roi juifs, et n'oubliez jamais

Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,

L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

V, VIII, 1813-1816

Et voilà! après le tatonnement dans l'obscurité, sur le plan profane, la révélation éclatante du "Dieu caché" de Pascal car "toute religion qui ne dit pas que Dieu est caché n'est pas véritable; et toute religion qui n'en rend pas la raison n'est pas instruisante"³ car "l'obscurité est une épreuve pour aveugler les uns et éclairer les autres". De même dans Esther et Athalie, "il y a assez de clarté pour éclairer les élus et assez d'obscurité pour les humilier. Il y a assez d'obscurité pour aveugler les réprouvés et assez de clarté pour les condamner et les rendre inexcusables."⁴

1. Louis Racine, Mémoires sur la vie et les ouvrages de Jean Racine
in OEuvres Complètes, Paris, Editions du Seuil, 1962, p. 20.

2. Ibid., p. 38

3. Blaise Pascal, Op. cit., p. 225

4. Ibid., p. 223

CONCLUSION

Théorie et pratique de Critique Mystique

La constante application de la loi du Karma par Racine dans son théâtre, offre à la critique un nouveau terrain de recherche: la raison profonde ou le sens caché de la rançon du crime. Il n'est de crime resté impuni, d'innocence injustement sacrifiée, grâce à une justice immanente à l'ordre des choses. L'homme racinien, recherche toujours la raison profonde de ses malheurs par des "pourquoi" qui éveillent et stimulent la conscience. La cause révélée à l'analyse est d'abord d'ordre objectif, c'est-à-dire que l'homme se heurte à ce que les psychanalystes appellent le "surmoi", ensemble de tabous religieux, moraux et d'interdits traditionnels: la loi romaine opposée au mariage de Titus et Bérénice, celle du sérail sert d'alibi à Bajazet contre Roxane. Cette cause, scientifique, politique, sentimentale ou religieuse, telle: l'inceste d'OEdepe, l'amour-propre dans Alexandre Le Grand, les amours contradictoires dans Andromaque, l'ambition d'Agrippine, la transcendance de Bérénice jusqu'au culte de Baal, relève du moi objectif, c'est-à-dire: le conscient. A ce compte, il importe de noter le niveau objectif et le niveau subjectif du conscient. Objectif, l'homme racinien tient compte des lois, des connaissances humaines et des réalités extérieures: le pouvoir, le trône, les honneurs. Il connaît le monde matériel qu'il perçoit par les sens physiques associés au cerveau. Subjectif, il raisonne sur son comportement et sur celui d'autrui, agit en fonction de ses intérêts, ses sentiments et ses passions. Il encourt la haine et le mépris, dissimule, intimide, persuade pour contenter ses désirs. Tenu en échec, il délibère, réfléchit et prémédite son crime. L'on peut le surprendre à l'état

subjectif temporaire ou permanent. Temporaire, c'est le cas d'Andromaque à qui le sang d'Hector dicte un comportement, mais contrainte d'épouser Pyrrhus pour sauver son fils. Ce sont Titus et Bérénice, lucides, qui espèrent contre tout espoir, mais reviennent, malgré eux, à la brûlante réalité d'une loi romaine interdisant le mariage avec une princesse étrangère. Les couples: Bajazet-Atalide, Xipharès-Monime sont forcés temporairement de dissimuler pour échapper à la tyrannie et au despotisme. Permanent, les idées fixes envahissent le champ subjectif du conscient et en contrôlent le mécanisme. C'est le cas des obsédés qui ne sont pas, pour autant à l'état inconscient, car leurs actes sont volontaires:

Vous m'ôtez Antigone, ôtez-moi tout le reste,
V, VI, 1502

s'écrit Créon, après avoir si bien travaillé au malheur des siens. D'aucuns sont mus par le besoin de détruire: Etéocle, Polynice, Amurat, Aman et Mathan de même que les obsédés du combat à mort, les fauves: Hermione, Roxane et Eriphile. D'autres sont persécuteurs et criminels:

Mon génie étonné tremble devant le sien
II, II, 506

avoue le monstre naissant Néron, à propos du monstre consommé, Agrippine. Qu'il en soit, dans ces cas d'aliénation, la raison revient par intermittence, réveille le moi objectif rendu à son fonctionnement normal car le subjectif est un état conscient lié au moi objectif, c'est-à-dire: la conscience objective:

Eussiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à son fils pût préférer son gendre?
IV, II, II43-KK44

s'enquit Agrippine, exaspérée:

Je me souviens toujours que je vous dois l'empire,
IV, II, I223

fit Néron, imperturbable. Un exemple frappant d'aliénation sous forme d'obsession, nous est présenté par Phèdre. Recluse royale, délaissée et trompée, elle souffre de claustrophobie. Hippolyte à ses yeux symbolise le renouveau, la vie, et insuffle à sa passion dénaturée une intensité frénétique qui annihile sa volonté, détruit sa raison, ruine son équilibre nerveux. Frustrée, elle devient une obsédée sexuelle incapable de contenir sa concupiscence. Dévorée par cette passion vorace, elle ne pense à l'état subjectif, qu'à la luxure et éprouve l'impérieux besoin de détruire, persécuter et se détruire. Mais, sa conscience objective réveillée, elle pose enfin le problème de la responsabilité. Au lever du rideau, elle apparaît essoufflée, rongée par un mal pernicieux qui se développe comme un chancre. La nouvelle de la mort de Thésée la délivre de la souillure d'un amour défendu et lui donne la liberté de s'offrir impudiquement à son beau-fils qui l'humilie outre-mesure. Tout n'est pas perdu. Elle espère en OEnone son âme damnée

Sers ma fureur, OEnone, et non point ma raison.

III, I, 792

Mais Thésée revient:

Mon époux est vivant, et moi je brûle encore!

IV, VI, 1266

Epouvantée, la gravité de ses actes l'éveille et l'incite à dénoncer la calomnie. Cependant, la jalousie la durcit contre le couple Hippolyte-Aricie. Il n'y a plus d'issue, la mort devient inéluctable. Comme tous les personnages raciniens, elle assume sa responsabilité et maudit sa nourrice. Ce sentiment de culpabilité la réhabilite et donne à son témoignage de contrition une valeur hautement morale. Des quatre opérations: la responsabilité, l'éveil, la morale, d'une explication mystique du cas de Phèdre, il reste l'antériorité. L'une est liée à

l'autre et forme un tout comme les phases objective et subjective du conscient.

Phèdre se souvient des pires dépravations de Pasiphaé; la tragédie racinienne se nourrit du passé. Outre son amour interdit, elle expie les fautes de sa mère, des impiétés ancestrales et se sent soumise à une volonté occulte. Païenne, elle multiplie les prières et les offrandes pour attendrir Vénus la déesse vampire, sachant que sa passion est un châtement divin:

Puisque Vénus le vent, de ce sang déplorable

Je pérís la dernière et la plus misérable.

1, 111, 257-258

Elle parle de son aïeul, de sa race dont elle hérite les tares et se sent victime d'un instinct dénaturé qu'elle porte dans son sang:

Reste d'un sang fatal conjuré contre nous.

1, 1, 51

Ces couvenirs venus des profondeurs du subconscient affleurent par intermittences le niveau subjectif, lisière entre le conscient et le subconscient et provoquent l'éveil, l'instant où le moi objectif fait table rase des connaissances acquises par les sens physiques, admet et reconnaît soudain que tout-a-une-raison: l'antériorité d'une faute commise dans le temps et dont on hérite et assume la responsabilité par privilège familial ou destinée d'élection. L'instinct héréditaire tapi au fond de l'être et dont Phèdre ressent les aiguillons, est antérieur dans le temps au moi objectif, c'est-à-dire, à la conscience acquise formée par l'éducation, l'environnement et l'expérience humaine.

Involontaire, l'instinct relève du subconscient tout comme les actes volontaires tombent dans le domaine du conscient:

Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,

II, V, 527

confesse Athalie après la confusion et l'émotion provoquées par le songe. Comme l'instinct, le songe est involontaire, les sens physiques dorment durant le songe. La raison n'y joue aucun rôle, la volonté est supprimée. Le niveau subjectif sorte "d'écran dressé entre le conscient et le subconscient," explique Lobsang Rampa, cesse de bloquer les renseignements apportés au conscient. Le cerveau vide de toute pensée sert alors d'écran aux images. Le rêve, n'ayant aucune valeur scientifique, Racine use de prudence pour ne pas choquer le bon sens et la raison:

Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe!)

11, V, 487

s'enquit Athalie interrogée sur ses frayeurs,

Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.

11, V, 531

Pourtant, elle est persuadée au réveil que son rêve n'est point absurde, si déraisonnable qu'il puisse paraître. Ce spectacle d'une horreur insupportable, lui fait craindre un destin similaire:

"Tremble, ma-t-elle dit, fille digne de moi;

Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi..."

11, V, 497-498

Punie de ses crimes par Jéovah, tuée par ordre de Jéhu, Jézabel lui a apparu, fière, parée "comme au jour de sa mort" dans l'éclat factice et vain du fard. Ayant tendu ses bras pour l'embrasser, l'"ombre" s'est transformée en un spectacle horrible "d'os et de chairs meurtris". Une seconde vision vient confirmer la fin funeste d'Athalie: un jeune enfant vêtu d'une robe éclatante lui a plongé "un homicide acier" dans le sein. Ce geste symbolique n'annonce que trop la vengeance de Jéovah. Nous comprenons que la reine affrayée essaye d'apaiser le courroux du Dieu des Juifs par instinct de conservation. Sa démarche pourrait être volontaire,

mais, précise-t-elle, une impulsion involontaire l'a poussé au temple où vit l'enfant qui hante sa conscience objective à l'état de veille. La relation est définitivement établie entre le subconscient et le conscient, l'impulsion passant de l'une à l'autre. L'existence de "l'enfant" sur le plan matériel cesse d'être un pressentiment. Sa présence en fait dans le temple marque le lien existentiel entre l'être immatériel en l'homme, en résonance avec toutes les autres intelligences: l'"ombre" de Jézabel, le corps psychique d'Athalie et celui de Joas en l'occurrence projection de la divine sagesse et qui fait de l'homme le "Dieu tombé qui se souvient des cieux":

Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit!

V, VI, 1774

Le songe d'Athalie permet d'établir la différence entre le conscient et le subconscient et illumine notre compréhension racinienne de la nature humaine. N'en est-il pas de même de celui d'Alexandre le Grand et de Jaddua avant la conquête de Jérusalem? Les concepts "je" "moi-même", "esprits", "âme" n'expriment pas la même entité dans l'univers racinien. Le songe, dit Athalie au réveil, ronge son cœur:

Je l'évite partout, partout il me poursuit...

Moi-même quelque temps honteuse de ma peur,

Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.

II, V, 490, 517-518

Elle différencie le "Je" et le "moi-même" de ses "esprits abattus" ranimés par la "douceur, l'air noble et modeste" de l'"enfant". Ses "esprits" vitaux, principes de vie n'ont pas perdu leur sens premier de souffle dans ce contexte biblique, mais elle parle d'"esprits" au pluriel, ce qui les différencie de l'"âme", force vitale qui, selon la religion, la philosophie et la science, entre dans la matière avec le premier

souffle et la quitte à la mort: "L'Eternel Dieu forma l'homme de la poussière de la terre, il souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devient un être vivant"², Ce qui est mis en lumière dans la première épître de Paul aux Corinthiens:

Semé plein de faiblesse, on ressuscite plein de force.
Semé corps naturel, on ressuscite corps spirituel. S'il y a un corps naturel, il y a aussi un corps spirituel. C'est pourquoi il est écrit: Le premier homme Adam, devint un être vivant (c'est-à-dire une âme (psyché) vivante (Génèse: 2-7: annotation). Le dernier Adam est devenu un esprit vivifiant ... Le premier homme tiré de la terre est terrestre. Le deuxième homme vient du ciel.³

Racine met en relief ce "deuxième homme" de La Thébaïde à Athalie:

Mais sa belle âme enfin toute prête à sortir:

"Cher Hémon, c'est à toi que je me sacrifie",

Dit-elle: et ce moment a terminé sa vie...

Et j'ai cru que mon âme allait suivre ses pas

La Thébaïde, V, V, 1422-1476

C'est dans le calme serein au chevet de Mithridate que cette séparation se révèle la plus touchante et la différence nettement établie entre le corps l'esprit et l'âme:

Mais je sens affaiblir ma force et mes esprits;

Je sens que je me meurs. Approchez-vous mon fils,

Dans cet embrassement dont la douceur me flatte,

Venez, et recevez l'âme de Mithridate,

V, V, 1693-1696

Il conviendrait même de noter que cette séparation tantôt accompagnée de douceur, tantôt de violence marque la supériorité du "spirituel" sur le "naturel" telle que la révèle la mort d'Eteocle et Polynice et le verdict prononcé contre Aman:

Il (Eteocle) lui perce le coeur; et son âme ravie,

En achevant ce coup, abandonne la vie.

Polynice frappé pousse un cri dans les airs,

Et son âme en courroux s'enfuit dans les enfers.

La Thébaine V, 111, 1377-1380

Qu'à ce monstre à l'instant l'âme soit arrachée

Esther 111, VI, 1172

Si elle n'est pas soudaine, violente, elle peut être pressentie comme dans le cas de Mithridate et Phèdre:

Et mon âme déjà sur mes lèvres errante...

Phèdre 111, 1, 770

Mais, plus que tous les autres personnages raciniens, Athalie a eu le privilège de voir la manifestation de cette entité immatérielle et ne saurait ignorer sa vraie nature que par un suicide intellectuel:

Son ombre vers mon lit a paru se baisser.

11, V, 502

Aussi, les démarches du "je" relèvent de la conscience objective éveillée:

Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,

J'allais prier Baal de veiller sur ma vie

Et chercher du repos aux pieds de ses autels,

11, V, 523-525

tandis que celles de l'"âme", instantannées, involontaires, s'imposent à la conscience objective endormie:

Mais de ce souvenir mon âme possédée

A deux fois en dormant revu la même idée;

Deux fois mes tristes yeux se sont vus retracer

Ce même enfant toujours prêt à me percer.

11, V, 519-522

Il découle de la conception racinienne de l'homme que l'"âme" possède sa propre mémoire, ses propres sens. C'est l'âme qui rêve. Toujours est-il que la psychanalyse, comme la philosophie mystique, est fondée

sur la découverte de la dualité d'intellect et de conscience en l'homme: la conscience cérébrale associée au corps physique et qui permet de connaître le côté matériel de la vie par les impressions des sens physiques et le subconscient. Immatériel lié à l'âme qui met en relation avec le côté divin de l'univers. Athalie en a l'intime persuasion. Cet "instinct" qui l'a poussée dans le temple, oeuvre de sa faculté intuitive, est un signe de l'harmonie établie entre le subconscient et le conscient, quand dans la perplexité et le doute, au lieu de suivre la logique de ses facultés objectives, elle se soumet à ses impressions psychiques infiniment subtiles. N'est-ce pas à cette subtilité que Pascal fait allusion dans "l'esprit de finesse et l'esprit de géométrie" quand il emploie le mot "fin" au sens d'intuitif et les "mathématiques" au sens de géométrie. Les choses de finesse sont pour lui intuitives:

On les voit à peine; on les sent plutôt qu'on ne les voit' on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes: ce sont choses tellement délicates et bien net pour les sentir et juger droit et juste selon ce sentiment sans pouvoir, le plus souvent, les démontrer, par ordre, comme en géométrie, parce qu'on ne possède pas ainsi les principes, et que ce serait une chose infinie de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup voir la chose d'un seul regard et non pas par progrès de raisonnement ... l'expression dépasse tous les hommes, et le sentiment n'appartient qu'à peu d'hommes.⁴

Pascal dans le "Pensées sur l'esprit et le style" explique de façon pertinente que la connaissance intuitive ne peut-être étudiée au laboratoire comme une donnée physique ou chimique. On ne peut dans ce domaine commencer par les définitions, puis, par les principes. Cette faculté intuitive intégrée dans la matière inspire, bon gré mal gré, le conscient, l'éveille par intervalles et échappe à son contrôle. De là, les visions et les prophéties dans le théâtre de Racine. Certains adeptes, Tirésias chez Sophocle, Joad chez Racine voient indépendamment des facultés

objectives. Ils sont en harmonie avec l'intelligence universelle. D'autres: Agrippine, Calchas, Mardochée sont inspirés. D'une façon générale, pour l'homme racinien, la vérité est en soi. Il est en résonance par son subconscient avec le "Sur-moi" immense entité dépositaire des vérités antérieures à l'expérience terrestre comme le définit Lobsang Rampa dans son cours d'ésotérisme lamaïste où il enseigne à voyager dans le plan astral. L'homme, selon le lama, se comporte comme un véhicule téléguidé et dont le conducteur est le Sur-moi⁵, tel que l'expriment Oreste et Athalie:

Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne.

1, 1, 98

Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée

II, V, 527

Nous sommes en réalité deux êtres en un, dit Rampa: l'entité consciente "une petite personne qui aime se mêler de tout, contrôler et régimenter" et l'entité inconsciente "le subconscient, aimable géant, où tous les événements de l'existence sont enregistrés et conservés, et sous certaines formes d'hypnose, ces souvenirs peuvent être extirpés afin d'être examinés par d'autres".⁶ Ces deux hommes, Louis XIV les connaît bien. Il fit la confession à M^{me} de Maintenon à l'audition d'une cantique de Racine écrite pour la maison de Saint-Cyr:

Mon Dieu, quelle guerre cruelle!

Je trouve deux hommes en moi:

L'un veut que plein d'amour pour Toi,

Mon coeur te soit toujours fidèle;

L'autre à tes volontés rebelle

Me révolte contre ta loi.⁷

La première fois qu'il l'entendit, il se tourna vers M^{me} Maintenon et lui dit: "Madame, voilà deux hommes que je connais bien".⁸

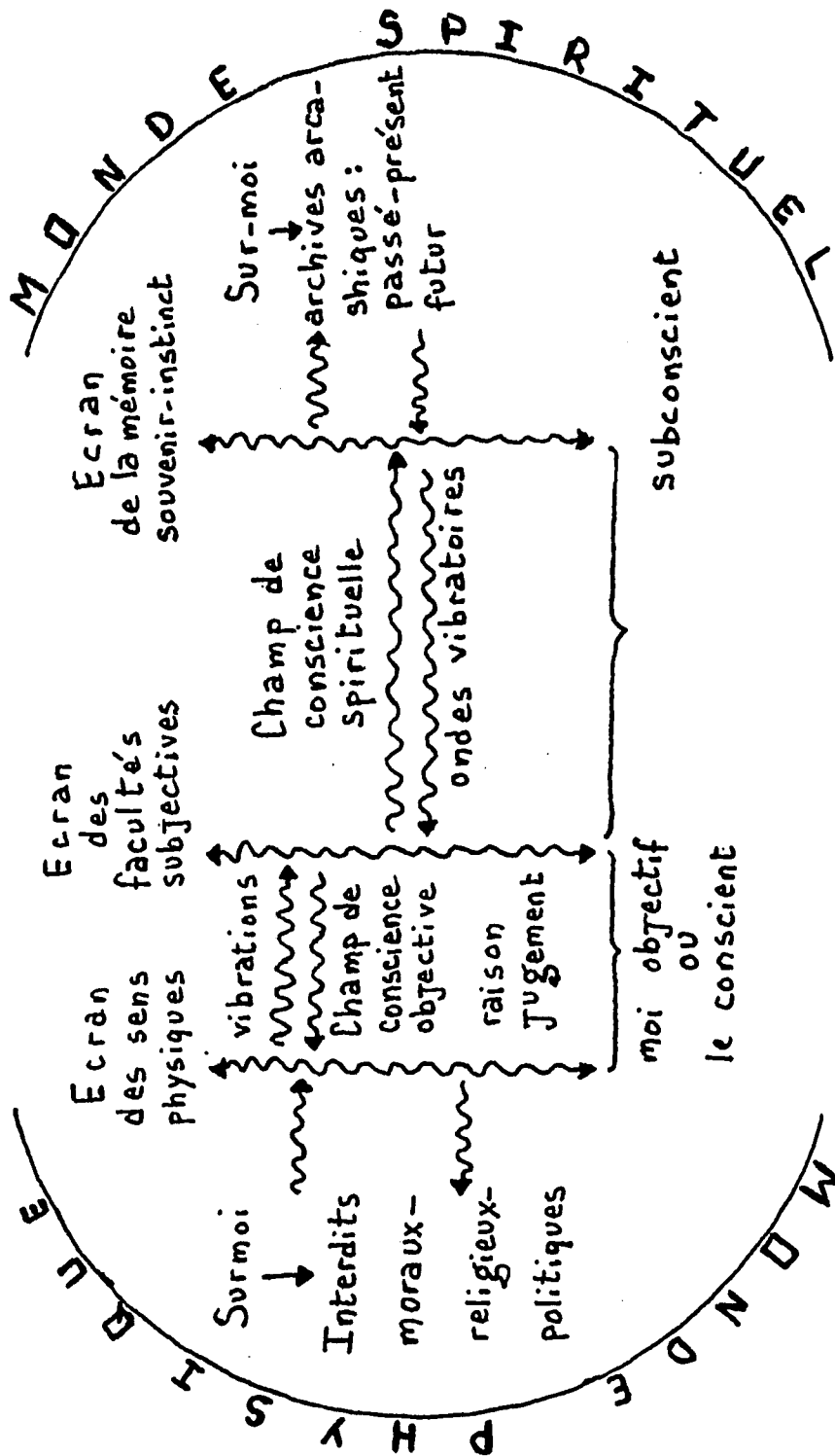
Quoique les psychanalistes reconnaissent la dualité de l'être humain, ils le trouvent incohérent et distinguent en lui quatre niveaux, écrit

Roger Mathé dans son explication psychocritique de Phèdre:

Le "ça", zone inconsciente où règnent les instincts les plus primitifs, -le moi, qui représente la partie consciente de l'individu, soumise à la raison et à la volonté, -le subconscient, lisière entre le "ça" et le moi, où affleurent par intermittences les instincts venus de profondeurs du "ça", -enfin le surmoi, l'ensemble des tabous et des interdits religieux, moraux, traditionnels, qui s'opposent aux aspirations anarchiques et incontrôlables du "ça".⁹

Pourtant, notre lecture de Racine nous suggère un être double, physique et spirituel, doté chacun de sa propre forme de conscience: la conscience objective en rapport avec le côté physique de la vie, et le subconscient, immatériel, la conscience innée de l'âme. La conscience objective, douée de raison et de logique, représentée chez Racine par le "je" objectif et le "moi" subjectif, comporte deux niveaux: l'objectif proprement dit et le "subjectif," comme l'explique Rampa, "sorte d'écran dressé entre le conscient et le subconscient". Ces trois niveaux de conscience, expression parfaite de la loi du triangle, liés à la notion de l'éveil qui conditionne la reconnaissance de l'antériorité de la faute, à la morale en raison de la responsabilité personnelle ou héréditaire sur le plan matériel et qui en conséquence justifient l'application de la loi du karma, constituent les principes de base de la critique mystique. Ils initient l'homme racinien aux deux mondes: le matériel et le spirituel. Il en a connaissance par ses deux formes de conscience (voir schéma: la dualité de conscience). Il tient compte dans le monde physique de ce que les psychanalystes intéressés à une explication scientifique de l'homme appellent le

"surmoi" et qui explique son comportement, sa soumission et justifie sa révolte aux règles du jeu politique et des intrigues de palais. Il demeure, par contre, sensible aux impulsions du monde spirituel que la psychanalyse confond avec les profondeurs du "ça" caractérisées d'anarchiques,



la dualité de conscience

"à cause que les géomètres veulent traiter géométriquement les choses fines ce qui n'est pas la manière d'agir en cette sorte de raisonnement."¹⁰
 Or, la tragédie racinienne, de La Thébaine à Athalie, implique l'existence d'un monde invisible inaccessible au moi objectif. De même que Créon et Oreste délire au seuil de la mort à la vue des esprits de peu de grandeur venus de plans inférieurs de l'astral, les "furies" déchaînées et les "serpents" siffleurs, La Piété, esprit pur, descend

Du séjour bienheureux de la Divinité,

Esther prologue

pour inspirer Mardochee et guider le peuple élu soucieux dans Athalie de la célébration du jour solennel

Où sur le mont Sinaï la loi nous fut donnée.

1, 1, 4

Ce monde n'est pas seulement invoqué, il est représenté dans Esther et Athalie dans toute sa grandeur et s'impose aux infidèles, croyants et sceptiques. Ces deux "perles" bibliques justifient la conception racinienne de la tragédie et complètent sa vision de l'univers. Sans elles, l'oeuvre de Racine resterait inachevée.

Riche de tous les sens qu'il inspire, ce théâtre, outre qu'il montre les chimères du monde physique auxquelles s'expose l'âme, et les misères de sa destinée, compte tenu du passé, en vue de sa rédemption, demeure dans son essence une école de vertu et de piété. Il situe Racine dans la lignée des grands philosophes mystiques et moralistes chrétiens engagés dans la recherche de la vérité et des valeurs spirituelles en vue d'aider l'homme à acquérir une compréhension intime de la cause première dont l'origine extra-sensorielle reste dissimulée aux investigations métaphysiques et au raisonnement abstrait.

1. Lobsang Rampa, Les Secrets de l'aura, Paris, Editions J'ai lu, 1971, (25^e leçon) p. 281.
2. Louis Second, La Bible, Great Britain, Les Sociétés Bibliques 1964-1969. (Génèse 2, 7), p. 6.
3. Ibid Op. cit., (1 Corinthiens 43-47), p. 976.
4. Blaise Pascal, Op. cit., p. 73.
5. Lobsang Rampa, Op. cit., (2^e leçon), p. 19.
6. Ibid., p. 51
7. Jean Racine, Op. cit., p. 51.
8. Ibid., p. 51.
9. Roger Mathe', Op. cit., p. 53.
10. Blaise Pascal, Op. cit., p. 73.

Appendice I

Ame

Le mot "âme" dans le théâtre de Racine

La Thébaïde

- L'intérêt du public agit peu sur son âme
I, V, 279
- Oui, je l'avais bien cru qu'une âme si fidèle
II, I, 339
- Ah! d'un si bel objet quand une âme est blessée
II, I, 327
- Ah! si pour vous son âme est sourde à la pitié
II, III, 506
- Dont l'âme généreuse avait tant de douceur
II, III, 513
- N'imputez point ce crime à mon âme affligée
II, III, 519
- Mais que veut ce soldat? Son âme est tout émue!
II, III, 563
- Rend la paix à l'état et le calme à votre âme
III, III, 620
- De l'amour du pays montrant son âme atteinte
III, III, 635
- Et moi, le coeur tremblant, et l'âme tout émue
III, III, 659
- Oui, du lâche Créon! cette âme intéressée
III, III, 695
- Puisqu'il change votre âme, il changera son sort
III, IV, 774
- Dédaigneuse princesse; et cette âme farouche
III, VI, 816
- Du plaisir de régner une âme possédée
III, VI, 895

N'est-ce point que chacun, d'une âme irrésolue
IV, III, 987

Tous deux, pour s'attendrir, ils ont l'âme trop dure
IV, III, 1031

De ses gémissements mon âme est attendrie
IV, III, 1056

D'un éclat si honteux je rougirais dans l'âme
IV, III, 1124

Oui, tu retiens, amour, mon âme fugitive
IV, III, 1223

Mon fils, qui de douleur en soupirait dans l'âme
V, III, 1325

Il le voit, il l'attend, et son âme irritée
V, III, 1369

Il lui perce le coeur; et son âme ravie
V, III, 1377

Et son âme en courroux s'enfuit dans les enfers
V, III, 1380

Ne m'accable pas moins qu'elle afflige votre âme
V, III, 1394

Mais sa belle âme enfin, toute prête à sortir
V, V, 1472

Et j'ai cru que mon âme allait suivre ses pas
V, V, 1476

Alexandre Le Grand

Ah! sans doute il lui croit l'âme généreuse
I, I, 333

Vous me voyez ici maîtresse de son âme
I, I, 49

Il le connut bientôt; et son âme, étonnée

Du bruit de ses exploits mon âme importunée
I, II, 237

Hé quoi! vous en doutez; et votre âme s'assure
I, III, 273

Sais-je pas que Taxile est une âme incertaine?

I, III, 289

Mais d'un soin si commun votre âme est peu blessée

I, III, 306

Ordonnez de mes jours, disposez de mon âme

I, III, 322

Ménagez-les, seigneur; et, d'une âme tranquille

I, III, 337

Oui, puisque ce héros veut que j'ouvre mon âme

II, I, 392

N'en doutez point, seigneur: mon âme inquiétée

II, I, 421

Axiane et Porus tyrannisent son âme

II, I, 426

L'or qui naît sous nos pas ne corrompt point nos âmes

II, II, 582

Le beau feu que la gloire allume dans votre âme

II, V, 642

Ne vous informez point de l'état de mon âme

II, V, 661

Que vous me promettiez quelque place en votre âme

III, VI, 858

Votre âme ne dédaigne une conquête aisée

III, VI, 878

Il est temps que mon âme, au tombeau descendue

IV, I, 993

Non, de quelque douceur que se flatte votre âme

IV, II, 1093

Mon âme, malgré vous à vous plaindre engagée

IV, II, 1101

Sais-tu par quels secrets on peut toucher mon âme?

IV, III, 1166

Ainsi je brûle en vain pour une âme glacée

IV, III, 1185

Mon âme, loin de vous, languira solitaire

V, I, 1309

C'est Hector qui produit ce miracle en votre âme

III, VIII, 1050

Qu'une âme généreuse est facile à séduire!
V, II, 1394

Andromaque

Ou j'ai vu si longtemps votre âme ensevelie
I, I, 17

Quoi! votre âme à l'Amour en esclave asservie
I, I, 29

Parmi les déplaisirs où son âme se noie seigneur ...
I, I, 81

Une autre fois je t'ouvrirai mon âme
I, III, 257

Troie, Hector, contre vous revoltent -ils son âme?
I, IV, 357

Pourquoi donc les chagrins où son âme est plongée?
II, I, 454

L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en. une âme
II, II, 574

Seigneur, je le vois bien, votre âme prévenue
II, II, 577

Je lui donne son fils, mon âme, mon empire
II, V, 690

Et quelle âme, dis-moi, ne serait éperdue
III, I, 729

Et votre âme à ses vœux ne sera point rebelle?
III, II, 809

Que mes yeux sur votre âme étaient plus absolus
III, II, 815

Chacun peut à son choix disposer de son âme
III, II, 826

Dieux! ne puis-je à ma joie abandonner mon âme
III, III, 857

Vos yeux assez longtemps ont régné sur son âme
III, IV, 885

Non, vous me haïssez; et dans le fond de l'âme
III, VI, 917

C'est Hector qui produit ce miracle en votre âme
III, VIII, 1050

Lui-même il porterait votre âme à la douceur
III, VIII, 983

Ah! de quel souvenir viens-tu frapper mon âme
III, VIII, 1014

Ont gravé trop avant ses crimes dans mon âme
IV, III, 1178

Britannicus

Marque dans son devoir une âme trop instruite
I, I, 24

J'étais de ce grand corps l'âme toute-puissante
I, I, 96

Ah! si de ce soupçon votre âme est prévenue
I, I, 115

Surprenons, s'il se peut, les secrets de son âme
I, I, 127

Trafiquent avec lui des secrets de mon âme?
I, IV, 332

Mais, je t'expose ici mon âme toute nue
II, II, 499

Renfermez votre amour dans le fond de votre âme
II, III, 680

Eclaircissez le trouble où vous jetez mon âme
II, VI, 741

De les flatter lui-même, et nourrir dans son âme
III, III, 819

Votre image sans cesse est présente à mon âme
III, VII, 963

Bérénice

Vous ne faites qu'un coeur et qu'une âme avec nous
III, I, 698

Eclaircissez le trouble où vous voyez mon âme
III, III, 879

Il faut ici montrer la grandeur de votre âme
III, III, 904

Et j'ai peint à ses yeux le trouble de votre âme
IV, II, 964

Au plaisir de vous voir mon âme accoutumée
Un mot. IV, V, 1064

Non.

Dans quel trouble elle jette mon âme!
V, V, 1308

Que, déjà de votre âme exilée en secret
V, V, 1353

Je préparai mon âme à toutes les douleurs
V, VI, 1369

Le sénat m'a parlé; mais mon âme accablée
V, VI, 1376

Sans cesse elle présente à mon âme étonnée
V, VI, 1395

Pour sortir des tourments dont mon âme est la proie
V, VI, 1407

Bajazet

Quoi! Roxane d'abord leur découvrant son âme
I, I, 165

Et dont à ma faveur les âmes asservies
II, I, 437

Mais, hélas! épargnez une âme plus timide
II, IV, 697

Enfin, avec des yeux qui découvriraient son âme
III, II, 885

Que vous et Bajazet vous ne faites qu'une âme
IV, III, 1197

Sa présence a surpris mon âme désolée
V, VII, 1437

J'aime, je le confesse, et devant que votre âme
V, IV, 1493

J'avais par mille soins su prévenir son âme
V, VI, 1582

Mithridate

Je vous rappelle un songe effacé de votre âme
I, II, 204

Qui sait si, dans le temps que votre âme empressée
I, II, 299

Voilà cet intérêt si puissant sur votre âme
I, III, 316

Si ces Grecs vos aïeux revivaient dans votre âme?
II, IV, 572

Que je verrai mon âme, en secret déchirée
II, VI, 731

Voilà l'ambition dont mon âme est saisie
III, I, 843

D'ou peut naître à ce nom le trouble de votre âme?
III, V, 1064

Cessez de tourmenter une âme infortunée
III, V, 1076

Mon âme à tout son sort s'était abandonnée
III, V, 1100

Mon âme souhaitait de vous voir en ce lieu
IV, II, 1181

Mais la mort fuit encor sa grande âme trompée
V, IV, 1604

Venez, et recevez l'âme de Mithridate
V, V, 1696

Iphigénie en Aulide

Ah! seigneur, est-ce ainsi que votre âme attendrie
I, II, 193

Lui donnent sur mon âme un trop juste pouvoir
II, III, 596

Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre âme
II, V, 682

Tout le progrès qu'Achille avait fait dans votre âme
III, VI, 1030

Une juste fureur s'empare de mon âme
V, II, 1601

Mon corps sera plutôt séparé de mon âme
V, III, 637

Phèdre

Tu sais combien mon âme, attentive à ta voix
I, I, 75

Mon âme chez les morts descendra la première
I, III, 230

Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue
I, III, 274

De porter la douleur dans une âme insensible
II, I, 450

Et d'avoir si longtemps pu défendre votre âme
II, II, 538

Toujours de son amour votre âme est embrasée
II, V, 633

Et mon âme déjà sur mes lèvres errante
III, I, 770

Que dis-je? quand mon âme, à soi-même rendue
III, V, 973

Un tel excès d'horreur rend mon âme interdite
IV, II, 1078

Et pour tout autre objet ton âme indifférente
IV, II, 1117

Je l'adore; et mon âme, à vos ordres rebelle
IV, II, 1125

Le trouble semble croître en son âme incertaine
V, V, 1470

Esther

- Vasthi régna longtemps dans son âme offensée
I, I, 36
- Il fait que tout prospère aux âmes innocentes
I, I, 68
- Votre âme, en m'écoutant, paraît tout interdite
II, I, 410
- Mon âme, à ma grandeur tout entière attachée
II, I, 489
- Mardochée à ses yeux est une âme trop vile
II, I, 522
- Un reproche secret embarrasse mon âme
II, IV, 581
- Et rappelle en mon sein mon âme fugitive?
II, VII, 642
- Dans mon âme troublée a dû jeter d'effroi
II, VII, 648
- En ses bontés mon âme se confie
II, IX, 774
- Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon âme!
III, IV, 1136
- Qu'à ce monstre à l'instant l'âme soit arrachée
III, VI, 1172

Athalie

- Mais de ce souvenir mon âme possédée
II, V, 519
- Qu'une âme qui te cherche et veut être innocente
II, IX, 790
- De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge
II, IX, 833
- La peur d'un vain remords trouble cette grande âme
III, III, 875
- Et mon âme a la cour s'attacha tout entière
III, III, 932

Jette encore en mon âme un reste de terreur

III, III, 957

Sentira son âme embrasée!

III, VII, 1172

Appendice II

Crime

Le mot "crime" dans le théâtre de Racine

La Thébaine

- Tu peux voir sans frayeur les crimes de mes fils
I, I, 29
- De nous donner la paix sans le secours d'un crime
I, III, 76
- Je hais ses ennemis, et c'est là tout mon crime
II, V, 240
- Chacun n'est pas ici criminel comme moi
II, V, 242
- Ils signalent leur crime en signalant leurs bras
II, V, 265
- C'est à nous à payer pour les crimes des nôtres
II, II, 423
- Et les crimes du père et l'amour de la fille
II, II, 428
- Que les crimes d'Œdipe et le sang de Laïus
II, II, 430
- Est-ce un crime qu'aimer une beauté céleste?
II, II, 432
- Ils seront criminels ou seront innocents
II, II, 438
- Et que des criminels il se rend le complice
II, III, 456
- Ce prince qui montrait tant d'horreur pour le crime
II, III, 512
- Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas
III, II, 609
- Chercher des criminels à qui le crime est doux?
III, II, 614
- Si la vertu vous touche autant que fait le crime
III, III, 668

Quels crimes par ce sang ne seront effacés?

III, III, 670

Vaut seul plus que celui de mille criminels

III, III, 674

Les dieux voulaient son sang; et ce prince sans crime

III, IV, 735

Et je n'ai plus un coeur que le crime effarouche

III, VI, 900

Etrange ambition qui n'aspire qu'au crime

III, III, 991

Barbares, rougissez de commettre un tel crime

Ou si le crime, enfin, vous plaît tant à chacun

IV, III, 1092-1093

Le diadème est-il le partage du crime?

IV, III, 1108

La foudre l'environne aussi bien que le crime

IV, III, 1156

Surpassez, s'il se peut, les crimes de vos pères

IV, III, 1183

Il faut qu'un crime égal vous l'arrache à son tour

IV, III, 1186

Son grand coeur eut toujours trop d'horreur pour le crime

V, II, 1246

Et c'est un criminel qu'a couronné son crime

V, II, 1270

Vous avancez leur perte en approuvant leurs crimes

V, III, 1290

Polynice, tout fier du succès de son crime

V, III, 1357

Ne le refusez pas à mes vœux, à mes crimes

V, VI, 1505

Alexandre Le Grand

Pouvez-vous, sans rougir, m'accuser d'un tel crime?

I, III, 285

Que n'abandonnez-vous cette soeur criminelle!
I, III, 298

Aussi bien c'en est fait: sa disgrâce et ton crime
III, II, 765

Et fâché que ton crime ait souillé sa victoire
III, II, 778

Quand on ne vous pourrait reprocher que ce crime
IV, II, 1090

Dans le sang ennemi tu peux laver ton crime
IV, III, 1190

Le repentir du crime où tu les as forcés
IV, III, 1196

Vengez-vous. Mais songez que j'ai part à son crime
V, III, 1478

Andromaque

Laisse le crime en paix, et poursuis l'innocence
III, I, 774

Et que le fruit du crime en précède la peine
III, I, 778

Je n'ai pu soupçonner ton ennemi d'un crime
III, VI, 941

Non, je ne serai point complice de ses crimes
III, VIII, 1009

Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne?
III, VIII, 1029

Ont gravé trop avant ses crimes dans mon âme
IV, III, 1178

Malgré la juste erreur que son crime me donne
IV, III, 1197

Trop de vertu pourrait vous rendre criminelle
III, VIII, 982

Ma honte est confirmée, et son crime achevé
IV, III, 1216

Ah! si du moins Oreste, en punissant son crime
IV, IV, 1265

Vous vous abandonniez au crime en criminel
IV, V, 1312

Partez: j'ai fait le crime, et je vais l'expier
V, V, 1599

Britannicus

Devient-elle en un jour criminelle d'état
I, II, 230

Je sais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée
I, II, 235

A qui demanderais-je un crime que j'ignore?
II, III, 536

Comme une criminelle amenée en ces lieux
II, III, 605

Le crime d'en avoir dépouillé l'héritière
II, III, 630

On exile Pallas, dont le crime peut-être
III, III, 811

Des crimes dont je n'ai que le seul repentir
III, III, 838

De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit
III, III, 849

Non, je la crois, Narcisse, ingrate, criminelle
III, VI, 936

Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés
III, VII, 1021

J'ignore de quel crime on a pu me noircir
IV, I, 1117

Quel crime a donc commis ce fils tant condamné?
IV, II, 1233

Mais des crimes pour vous commis à votre vue
IV, II, 1267

Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime
IV, III, 1344

Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes
IV, IV, 1452

Mais j'espère qu'enfin le ciel, las de tes crimes
V, VI, 1687

Son crime seul n'est pas ce qui me désespère
V, VII, 1707

D'un tyran dans le crime endurci dès l'enfance
V, VII, 1712

Plût aux dieux que ce fut le dernier de ses crimes!
V, VIII, 1768

Bérénice

Heureux dans mes malheurs d'en avoir pu sans crime
I, IV, 256

Quel crime, quelle offense a pu les animer?
V, V, 1317

Et moi, je puis ici vous le jurer sans crime
V, VI, 1432

Bajazet

Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux?
II, III, 640

Du crime que sa vie a jeté sur la nôtre
IV, VI, 1358

En un mot, séparez ses vertus de mon crime
V, IV, 1557

Je viens mettre mon coeur et mon crime à vos pieds
V, IV, 1576

Quelque peine pourtant qui soit due à mon crime
V, VI, 1609

Ses criminels amis en ont forcé l'entrée
V, VII, 1630

Quoi! lui?

Désespéré d'avoir manqué son crime

V, X, 1670

Où je vois par mon crime expirer mon amant!

V, XII, 1724

Mithridate

Que devins-je au récit du crime de ma mère!

I, I, 67

Seigneur?

Si vous aimer c'est faire un si grand crime

I, II, 168

Et je suis mille fois plus criminel que lui

I, I, 170

Cet amour criminel qui vient de vous surprendre

I, I, 176

Verrez-vous d'un même oeil le crime et l'innocence?

I, II, 187

Nous sommes criminels, et vous le connaissez

I, V, 346

Je sais quel est mon crime et je connais mon père

I, V, 363

Et j'ai par-dessus vous le crime de ma mère

I, V, 364

Et tira de son crime une gloire nouvelle

II, III, 472

Malheur au criminel qui vient me la ravir!

II, III, 521

Ma honte en serait moindre, ainsi que votre crime

II, IV, 599

Qu'un heureux criminel en peut être la cause?

II, VI, 656

J'irai ... J'effacerai le crime de ma mère

III, I, 940

Monime te retient; ton amour criminel
III, I, 973

Ah! c'est un crime encor dont je la veux punir
IV, V, 1406

Vous font tenter sur vous de criminels efforts?
V, I, 1454

Ont tourné contre lui leurs armes criminelles
V, I, 1472

Et dans tous ses malheurs reconnaître tes crimes!
V, I, 1484

Iphigénie en Aulide

Cependant on me fuit. Quel crime ai-je commis?
II, VII, 747

Et publier partout les complots criminels
IV, I, 1131

Ma fille, il est trop vrai. J'ignore pour quel crime
IV, IV, 1221

Si du crime d'Hélène on punit sa famille
IV, IV, 1269

Pourquoi vous imposer la peine de son crime?
IV, IV, 1274

Portera sur ma fille une main criminelle
IV, IV, 1302

Ah! Savez-vous le crime, et qui vous a trahie
V, IV, 1674

Quoi! Tu ne mourras point! Quoi; pour punir son crime
V, IV, 1681

L'Aulide aura vomì leur flotte criminelle
V, IV, 1686

Phèdre

Grâces au ciel, mes mains ne sont point criminelles
I, III, 221

Quand tu sauras mon crime et le sort qui m'accable
I, III, 241

O désespoir! ô crime! ô déplorable race!
I, III, 266

J'ai conçu pour mon crime une juste terreur
I, IV, 307

Qui faisaient tout le crime et l'horreur de vos feux
I, V, 352

Qui, goutant dans le crime une tranquille paix
III, III, 851

Le crime d'une mère est un pesant fardeau
III, III, 864

Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui
III, III, 887

A-t-elle au criminel accorde quelque asile?
III, V, 982

Connaissions à la fois le crime et le coupable
III, V, 986

Et du feu criminel qu'il a pris dans ses yeux
IV, I, 1016

Un amour criminel causa toute sa haine
IV, I, 1030

D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel
IV, II, 1056

D'un amour criminel Phèdre accuse Hippolyte!
IV, II, 1077

Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes
IV, II, 1093

Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés
IV, II, 1096

Tu te feins criminel pour te justifier
IV, II, 1128

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez
IV, II, 1143

Dans toute leur noirceur retracez-moi ses crimes
IV, IV, 1182

Tous ses crimes encor ne vous sont pas connus
IV, IV, 1184

Hélas! du crime affreux dont la honte me suit
IV, VI, 1291

Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes
IV, VI, 1305

Et leur osent du crime aplanir le chemin!
IV, VI, 1324

Et Phèdre, tôt ou tard de son crime punie,
V, I, 1353

Il ne me traitait point comme une criminelle
V, III, 1421

Discernez-vous si mal le crime et l'innocence?
V, III, 1430

Ses présents sont souvent la peine de nos crimes
V, III, 1438

Je veux de tout le crime être mieux éclairci
V, IV, 1459

Je le crois criminel, puisque vous l'accusez
V, VII, 1600

Esther

Ni le rang, ni le sexe, et le crime est égal
I, III, 200

S'il a permis d'Aman l'audace criminelle
I, III, 229

Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles
I, IV, 274

Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?
I, V, 326

Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?
I, V, 331

Et nous portons la peine de leurs crimes
I, V, 335

La vengeance trop faible attire un second crime
I, I, 470

Leurs crimes ...

Sans mon ordre on porte ici ses pas?
II, VI, 631

On a payé le zèle, on punira le crime

III, II, 916

Ses criminels attentats

III, III, 970

De rompre des méchants les trames criminelles

III, IV, 1112

Mes jeux sont désillés, le crime est confondu

III, VII, 1178

Athalie

Du milieu de mon temple exterminiez les crimes

I, I, 91

Ne savent que gémir et prier pour nos crimes

I, II, 223

Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîne

I, II, 237

Vos larmes, Josabeth, n'ont rien de criminel

I, II, 265

De quel crime un enfant peut-il être capable?

II, V, 556

De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel

III, II, 854

Rendit dans le désert un culte criminel

IV, III, 1364

Lorsque, lui dérobant tout le fruit de son crime

V, III, 1671

Bibliographie

Nous référons nos lecteurs à l'édition des OEuvres Complètes de Racine, préface de Pierre Clarac, l'Intégrale, Paris, Editions du Seuil, 1962.

Nous avons également consulté:
Racine, Jean-Baptiste. OEuvres Complètes. Présentation, notes et commentaires par Raymond Picard, "La Pléiade" Paris, Gallimard, 1950-1952.

Racine, Théâtre, collection "Les grands écrivains de la France", Paris, Librairie Hachette, 1948, 2 vols.

Voici, par ordre alphabétique, la liste des ouvrages et articles cités, rassemblant des jugements de critiques et d'écrivains en général sur Racine et de philosophes en particulier utiles à notre sujet:

Barthes, Roland. Sur Racine. Paris, Editions du Seuil 1963.

Bergson, Henri. L'Evolution créatrice. Paris, Alcan, 1924.

Bertholet, Edmond. La Réincarnation d'après le maître Philippe de Lyon, Paris, A.G. Nizet, 1962.

Bossuet, Jacques B. L'OEuvre de Bossuet. "Oraison funèbre de Louis de Bourbon Prince de Condé" 1687, Paris, Librairie Hachette, 1953. 68-76.

Brémond, Henri. Histoire littéraire du sentiment religieux en France, depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours 1865-1933. Paris, A. Colin, 1967.

La conquête mystique. Paris, Editions Bloud et Gay, 1921.

L'humanisme dévot. Paris, Bloud et Gay, 1916.

Comte, Auguste. Principes de philosophie positive. précédés de: Préface d'un disciple par Emile Littré, Paris, J.B. Baillière et Fils, 1868, p. 6-75.

Cousin, Jean. "Phèdre n'est point janséniste" Revue d'Histoire littéraire de la France, 1933. p. 397-399.

Fayolle, Roger. La Critique. Paris, A. Colin 1966.

Gutwirth, Marcel. "La problématique de l'innocence dans le théâtre de Racine". Revue des sciences humaines, avril-juin 1962, p. 183-202.

Head, Joseph and Cranston, S.L. Reincarnation: The Phoenix Fire Mystery. New York, Julian Press/Crown Publishers, Inc. 1978.

- Lagarde, André et Michard Laurent. XVII^e Siècle Documents. Paris, Editions Bordas 1969.
- Larousse, Pierre. Petit Larousse, Paris, Librairie Larousse, 1980.
- Lemaître, Jules. Impressions de Théâtre. Première serie, Paris, Editions Lecène, Oudin et C^{ie}, 1980.
- Mathé, Roger. Phèdre. Paris, Hatier, 1973.
- Maulnier, Thierry. Racine. Paris, Gallimard, 1947.
- Mauriac, Francois. La Vie de Jean Racine. Paris, Plon, 1928.
- Mauron, Charles. L'Inconscient dans la vie et l'oeuvre de Racine. Paris, Editions Ophrys, 1957.
- May, Georges. Revue d'Histoire Littéraire N^o2, mars-avril, 1972, p. 209-233.
- Pascal, Blaise. Pensées de Pascal. Paris Editions Garnier Frères, 1964
- Picard, Raymond. La carrière de Jean Racine. Paris, Gallimard, 1956.
- Racine, Louis. Mémoires sur la vie et les ouvrages de Jean Racine in OEuvres Complètes. Paris, Editions du Seuil, 1962.
- Rampa, Lobsang T. Les secrets de l'aura. Paris, Editions J'ai lu, 1971.
- Ribot, Théodule. L'Hérédité psychologique. Paris, Alcan, 1873.
- Second, Louis. La Bible. Ancien et nouveau testament traduits d'après les textes originaux Hébreu et Grec par Louis Second, printed in Great Britain, Les sociétés bibliques, 1964 et 1969.
- Simon, Pierre-Henri. L'Homme en procès. Paris, Editions Payot, 1968.
- Sophocle. Théâtre Complet. Paris, Editions Garnier Frères, 1964
- Virgile. L'Enéide Ià VI. Paris, traduction Hatier, 1966.
- Vinaver, Eugène. Racine et la poésie tragique. Paris, Nizet, 1951
- Whiston, William, A.M. Josephus, or Complete works of Flavius Josephus. Edinburgh, published by William P. Nimmo, 1867 and the Standard Edition published by Peter and Coates, Philadelphia, Pennsylvania.

La liste suivante, réunit des articles et des ouvrages aussi utiles à la compréhension de l'univers racinien, objet d'une bibliographie, certes, beaucoup plus abondante et variée depuis les conflits méthodologiques de la décennie 1955-1965 soulevés par la nouvelle critique.

Adam, Antoine. Histoire de la littérature française au XVII^e siècle. Paris, Editions mondiales, 1968.

Akerman, Simona. Le mythe de Bérénice. Paris, Nizet, 1978.

Bénichou, Paul. Morales du Grand Siècle. Paris, Gallimard, 1948.

Bigéard, Jean-Marie. La Violence. Paris, Larousse, 1974.

Brody, Jules. "Racine's Thébàide: an analysis".
French Studies, volume XIII, N°3, Oxford, July 1959.

Dédeyan, Charles. La Phèdre de Racine. Paris, C.D.U., 1956.

Delcroix, Maurice. Le sacré dans les tragédies profanes de Racine. Paris, Nizet, 1970.

Edwards, Michael. La tragédie racinienne. Paris, Pensée Universelle, 1973.

Euripide. The Complete Greek Tragedies. Alcestis, translated by Richmond Lattimore, edited by David Greene and Lattimore, University of Chicago Press, 1960.

France, Peter. Racine's Rhetoric. Oxford, Clarendon Press 1965.

Freeman, Bryand C. et Allen Batson. Concordance du théâtre et des poésies de Jean Racine. Ithaca, New York, Cornell University Press, 1968.

Giraudoux, Jean. Racine. Paris, Gallimard, in 16, 1935.

Goldmann, Lucien. Racine. Paris, L'Arche, 1955.
Le Dieu caché. Etude sur la vision tragique dans les Pensées de Pascal et dans le théâtre de Racine, Paris, Gallimard, 1967.

Gutwirth, Marcel. Jean Racine: Un itinéraire poétique. Montreal, Presses de l'Université de Montréal, 1970.

Hubert, Judd. Essai d'exégèse racinienne. Paris, Nizet, 1956.

- Jasinski, René. Vers le vrai Racine. Paris, Colin, 1958.
- Knapp, Bettina. Jean Racine, Mythos and Renewal in Modern Theater, The University Alabama Press, 1971.
- Knight, Roy C. Racine et la Grèce. Paris, Boivin, 1950.
- Lapp, John C. Aspects of Racinian Tragedy. Toronto, University of Toronto Press, 1955.
- Maulnier, Thierry. Lecture de Phèdre. Paris, Gallimard, 1943.
- Mauron, Charles. Phèdre. Paris, Corti, 1968.
- Mourgues, Odette de. Autonomie de Racine. Paris, Jose Corti, 1967.
- Niderst, Alain. Les Tragédies de Racine. Diversité et Unité. Paris, Nizet, 1975.
- Peyre, Henri. "Racine et la critique contemporaine". P.M.L.A., volume XLV, 1930, p. 848-855.
Qu'est-ce que le Clacissisme? Paris, Nizet, 1965.
- Ratermanis, J.-B. Essai sur les formes verbales dans les tragédies de Racine. Etude stylistique. Paris, Nizet 1972.
- Roubine, Jean-Jacques. Lectures de Racine. Paris, Armand Colin, Col. Uz, 1971.
- Shérier, Jacques. La Dramaturgie classique en France. Paris, Nizet, 1966.
- Spitzer, Léo. Etudes de style. Paris, Gallimard, 1970.
- Starobinski, Jean. Racine et la poésie du regard. L'oeil vivant. Paris, Gallimard, 1961.